AXEL WALLENSKÖLD

ZUM FÜNFZIGSTEN GEBURTSTAG

10. V. 1914

VON KOLLEGEN UND FREUNDEN DARGEBRACHT

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Redaktion:

A. Wallensköld
Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

Nr. 3/6

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk (= francs) direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5:— durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an Prof. A. Wallensköld, V. Hamng. 5, zu senden.

XVI. Jahrg.
1914

Les nouvelles de F. M. Molza.

En parlant, dans un article paru il y a quelque temps[1], du manuscrit des nouvelles de Molza, j'ai mentionné les témoignages qui nous sont parvenus de son activité dans ce domaine, et j'ai énuméré les éditions qui en ont été faites[2]. Je

---

[1] *Le manuscrit des nouvelles de Francesco Maria Molza* dans les *Mélanges Picot* t. I, p. 167 ss.

[2] J'ajouterai ici que l'édition Bongi des quatre nouvelles, seule accessible (et ceci très relativement, puisqu'elle ne fut imprimée qu'en 80 exemplaires) et faite sur l'édition de Busdrago de 1549, renferme quelques lacunes à des endroits où le modèle a été taché. Voici ces endroits complétés d'après le manuscrit:

Nouvelle 3, éd. Bongi p. 37, porte: *che tu non voglia da gli altri . . . . degenerare*; mais il n'y a rien entre les deux derniers mots, c'est juste. Deux lignes plus bas: (*che . . . . adetto tabarro*) lisez: *che non dissi maledetto tabarro.* — P. 39 en bas: *et genera . . . . la festa*; lisez: *e generalmente di tutta la festa*; ensuite: *Il prete . . . mente parlare et sentendosi dalla coscientia ai così . . . stimolare*; lisez: *Il prete udendo costui così falsamente parlare e sentendosi della conscienza di così grave delitto dentro fieramente stimolare*; ensuite encore: *e senza che si . . . passasse più avanti*, lisez: *e temendo che la cosa non passasse più avanti.*

Nouvelle 4, éd. Bongi p. 41 porte: *goderono . . . con gli anni;* mettez un point après le premier mot et intercalez *Ora*; ensuite: *quali . . . frutti,*

ferai suivre ici quelques remarques détachées sur ces nouvelles et j'imprimerai ensuite les deux qui terminent le ms 3890 de la Bibliothèque Casanatense à Rome; on se rappellera que l'une d'elles est inachevée et que l'autre porte comme rubrique: *si crede del Molza*, laissant ainsi le champ libre à la recherche de la paternité.

Théoriquement, ce ms pourrait bien être, comme le ms Cortesi, qui circulait au XVIII:e siècle, une simple copie des nouvelles déjà imprimées (une avait paru à Bologne en 1547, les quatre autres étaient sorties des célèbres presses de Busdrago à Lucques en 1549), car le texte en diffère extrêmement peu et pour la plupart des cas, au désavantage du manuscrit. Mais il semble pourtant que des preuves d'ordre externe et interne s'opposent à une telle supposition. J'ai fait valoir, dans l'article ci-dessus cité, que le manuscrit de la Casanatense est la copie d'un manuscrit plus ancien, qui à son tour a formé la quatrième partie du grand volume où les héritiers de Molza avaient réuni, comme nous le savons par Serassi, la collection complète de ses œuvres, destinée à être imprimées, mais qui, quant à cette dernière partie, ne paraît pas avoir été achevée (ainsi la rubrique porte: *Parte delle novelle* etc.), probablement parce qu'on ne trouvait pas d'autres nouvelles de Molza que ces six ou sept. En tout cas, c'est sur ce manuscrit collectif qu'ont été faites les publications, de même que la copie de la Casanatense. Les divergences qu'on y trouve proviennent du soin plus ou moins grand qu'ont mis les deux copistes à la lecture du manuscrit original; le nôtre a été le moins scrupuleux: il va jusqu'à sauter de temps en temps un mot ou une phrase entière. La plupart de ces né-

---

lisez: *quali in alcuni frutti.* P. 42: *la quale hebbe nome Beatrice si . . . buoni*, lisez: *la quale hebbe nome Beatrice, figliuola di messer Simon Tornabuoni.* P. 44: *Al giovane di questo sì . . . . . mor . . . star troppo bene*, lisez: *Al giovane di questo suo amor parcva star troppo bene.* P. 46: *la mano di su . . . suo malgrado sin là*, lisez: *la mano di sopra à suo malgrado fin là.*

Quelques corrections à la nouvelle 4 sont faites dans une note additionnelle de Bongi, mais d'une manière peu satisfaisante (sauf pour la page 44.)

gligences auraient pu se produire sans doute aussi en copiant un texte imprimé; mais il y en a d'autres qui indiquent clairement un modèle manuscrit. Ainsi, dans la première nouvelle (éd. Bongi, p. 7) le texte imprimé porte *che qual soglia*, la copie *che qual si voglia*; or, une erreur pareille ne se commet guère en copiant un texte imprimé, tandis qu'elle peut très bien dépendre de la lecture fautive d'un manuscrit; p. 9 de l'imprimé: *di qui ad Anversa*, et dans le ms: *di gire ad A.*, où la première version peut provenir d'un *gire* mal écrit dans un manuscrit, mais peu probablement de ce mot imprimé en toutes lettres. Dans la cinquième nouvelle il y a des preuves encore plus convaincantes: le ms porte *in così stretto giro et agusto*, où le texte (p. 69 de l'édition Zambrini) a *e angusto*, qui est juste[1]; correspondant à la p. 81, la copie porte: *e così ad un' hora potremo piacer a Dio et alla quiete del vostro stato per vedere*, où les deux derniers mots sont visiblement pour *provedere* mal lu; ce qui le prouve encore, c'est que le copiste qui a fait la transcription pour l'imprimerie a supprimé tout simplement ce mot, parce qu'il ne comprenait pas l'écriture du manuscrit, et a fait des deux phrases une seule; quelques lignes plus bas notre copiste a *permettete* pour *promettete*, qui est dans le texte; p. 83 du texte: *commesse*, qui est juste, à côté de *compresse* dans le ms. Cela suffira; mais on pourrait encore citer des fautes comme *quello* pour *quella*, *oltra* pour *altre*, et d'autres.

La première nouvelle, *Novella di Teodorica Flaminga*, offre cet intérêt qu'on la retrouve tout à fait identique quant au fond, mais dans une forme beaucoup plus serrée, chez Bandello, IV. 7 (dans quelques éditions, c'est la nouvelle 8 de la partie IV). Si la chronologie de la quatrième partie des nouvelles du vénérable dominicain pouvait s'établir avec certitude, il serait facile de dire lequel des deux auteurs est le débiteur de l'autre, car nous sommes autorisés à croire que la nou-

[1] Il peut s'agir ici d'une faute d'impression; mais c'en serait la seule.

velle de Molza était écrite déjà quand, vers 1523—25, il rencontra Bandello à Bologne. La quatrième partie des nouvelles de celui-ci a été composée de 1554 à 1561, dit G. Paris, mais il ajoute à un autre endroit »du moins en partie», ce qui change beaucoup la chose[1]; en effet, la plupart des nouvelles de cette partie étaient prêtes déjà quand les trois premières furent imprimées à Lucques en 1554. Cela n'empêche pas que Bandello n'en ait écrit quelques-unes en France. M. Morellini suppose même que celle qui nous occupe pourrait, avec deux autres, être postérieure à l'an 1554[2]. Il ne donne pas ses arguments; mais la mention, dans la dédicace de Bandello, du pays de Flandre, où se passe l'action, comme »una terra qui vicina» semble explicite. D'un autre côté, Bandello a souvent composé ses dédicaces après coup, et il ne faut nullement croire tout ce qu'il y dit. Il avait, du reste, déjà fait des séjours en France avant d'y fixer sa demeure en 1525. Mais quoiqu'il en soit, le plus probable est cependant que cette nouvelle a été écrite après celle de Molza et qu'elle en est une imitation directe. Il est vrai qu'un coup d'œil rapide sur les deux versions évoquerait tout d'abord l'idée que celle de Molza est brodée sur un texte beaucoup plus court, ne contenant que les faits et rappelant telles anecdotes pour ainsi dire nues reproduites par des Poggio, des Sacchetti etc, et que ce texte primitif aurait pu être celui de Bandello — ou bien que les deux auteurs se sont servis d'une même base, p-ê. la tradition orale. Mais à regarder de plus près, nous arrivons à un autre résultat. Nous ne nions pas du tout que Molza ait travaillé sur un modèle rudimentaire; mais ce n'a pas été la nouvelle de Bandello. Celle-ci se présente plutôt comme un extrait de celle de Molza, de laquelle Bandello n'a tiré que les événements, laissant souvent de côté l'enchaînement logique et se servant ça et là des mêmes expressions que son modèle.

---

[1] G. Paris, *Mélanges de littérature française du moyen âge*, deuxième partie. p. 648, 656.

[2] D. Morellini, *Matteo Bandello novellatore lombardo*, 1899, p. 174.

Voici ce que raconte Bandello — pour la comparaison il vaut mieux donner d'abord son récit à lui, représentant la carcasse:

Il était à Anvers un homme qui, après avoir servi longtemps dans l'armée, s'était fait marchand et avait institué à Bruxelles une succursale qu'il inspectait tous les samedis. Ce marchand épousa une très jolie dame, de laquelle s'enflamma un jeune marchand florentin, venu dans ces parages. Grâce aux bons offices d'une chambrière, gagnée par »saint Jean Bouche-d'Or», la dame se laisse attendrir. Le soir d'un samedi, la fidèle bonne introduit le Florentin dans la chambre de sa maîtresse, mais ne voulant pas elle-même renoncer à ses plaisirs, elle place un valet à la porte comme garde et s'en va chez son amant. Le mari ayant terminé ses affaires plus vite que d'habitude, retourne le même soir accompagné d'un ami, et après avoir banqueté avec lui dans une taverne, rentre à la maison; le valet stupéfait lui ouvre; il surprend les amants, veut les tuer, mais pensant à leur sort funeste dans la vie future s'ils meurent sans confession, il envoie le garçon chercher le »guardiano» du moutier voisin. La chambrière survient tout à fait par hasard au même instant, apprend la chose et se met elle-même en route pour le monastère; elle demande au gardien, auquel elle raconte l'affaire, une défroque de moine, s'en revêt et part avec lui. Arrivés à la maison, elle entre dans la chambre, change d'habits avec l'amant et se couche auprès de sa patronne. L'amant en sortant accable le mari de reproches pour avoir dérangé inutilement deux religieux. Celui-ci n'y comprend rien, entre dans la chambre pour constater encore une fois le fait et ne voit que la chambrière. La femme lui lance encore quelques invectives très fortes, et le pauvre mari est forcé de demander humblement pardon.

Ce récit n'offre sans doute rien de frappant à celui qui le parcourt sans réflexion. Mais si on le compare à la nouvelle de Molza, on remarquera de suite les maladresses de Bandello en ce qui concerne la psychologie des faits et la

filiation des épisodes, choses que Molza observe avec une rigueur et un soin étonnants.

Regardons d'un peu plus près.

Bandello commence par dire que le marchand avait pris part aux guerres »che questi anni fatti si sono e ancora si fanno» et qu'il y avait été chargé par ses capitaines, et surtout par le comte Butra, de missions honorables, qui lui avaient apporté pas mal d'argent. Ceci n'est qu'une broderie inutile et malhabile destinée à donner au récit un aspect de vérité et d'originalité. Chez Molza, rien de pareil: son histoire débute en caractérisant le jeune marchand florentin, riche, beau, homme du monde, adonné aux plaisirs amoureux, et le mari, »homme loyal et droit, mais déplaisant et bizarre et de tempérament grincheux». Chez Bandello, le marchand fait le voyage entre Anvers et Bruxelles par le flux et le reflux du fleuve; chez Molza il habite Gand et va au contraire à Anvers »par un très grand canal», où l'eau décroît et monte selon les fluctuations de la mer; ceci est en tout cas plus conforme à la réalité (quoique dans un cas comme dans l'autre il eût été impossible de faire le voyage en un jour). — Chez Molza, l'influence de »saint Jean Bouche-d'Or» est invoquée contre la dame elle-même, qui se laisse éblouir par la splendeur de ce saint; chez Bandello c'est la bonne qui se laisse corrompre et qui réussit à convaincre sa maîtresse — ce qui est beaucoup plus ordinaire. — Chez Molza la bonne, en montant la garde devant la porte, se trouve ennuyée et considère — ceci est un bon spécimen des tournures habituelles de notre auteur — que »del nostro star otiosi habbiamo da rendere strettissima ragione nell'altra vita»; voilà pourquoi elle file trouver un sien amant qui est dans la taverne de l'autre côté de la rue; en confiant la garde au garçon elle lui dit de ne laisser entrer personne et de venir l'avertir tout de suite s'il se passe quelque chose d'extraordinaire; le garçon proteste parce qu'il a envie de dormir, mais la bonne le menace du courroux de la patronne. Bandello simplifie assez gauchement: la bonne va tout simplement

»giacersi con un suo amico» et laisse à la porte »un servitore *consapevole del tutto*». Ici se manifeste le plus clairement, selon moi, la manière commode et sommaire que Bandello emploie en adaptant le conte pour ses besoins: je ne crois pas que la version populaire la plus simple eût fait ainsi, en passant, du valet un confident de la patronne ou de la servante, sans expliquer pourquoi et comment et sans que ce soit du tout nécessaire à l'économie du récit[1]. — Dans la suite Bandello, en faisant entrer le mari dans la chambre à coucher, dit simplement: »e trovato la moglie con l'amante a lato, prese la spada per ucciderli»; cependant il réfléchit et envoie chercher le prêtre, tandis que les amants ne bougent pas; Molza a pris soin de dire qu'ils dormaient d'un sommeil sûr et doux, ce qui explique leur insouciance. — Chez Bandello le mari envoie chercher le »gardien» du moutier; la servante, survenue par hasard, apprend la chose, se charge elle-même de la commission, et »après avoir fait appeler le gardien, *lui raconte l'affaire* et obtient de lui d'être vêtue comme un moine». Ceci a bien l'air d'être un »rifacimento» grossier de la version de Molza, beaucoup plus naturelle et psychologique: le mari envoie demander au prieur qu'il mande un confesseur pour un malade; le garçon, chargé de la course, s'avise de sa promesse d'informer la servante et va la trouver là où elle est; elle court vite au moutier, fait appeler un frère auquel elle a montré jadis quelque bonté, lui explique la chose, le prie de lui donner une défroque et de l'accompagner à la maison. — La ruse menée à bonne fin, la femme de Bandello promet d'aller trouver ses parents et ses frères et de leur raconter que déjà depuis quelques jours elle s'est aperçue qu'à force d'avoir trop bu le mari voit trouble et que cette nuit justement il devait avoir fait la noce dans la taverne. Molza, dans la scène très dramatique qu'il construit ici, ne parle pas du tout des pa-

[1] Un domestique masculin confident de la maîtresse de la maison, serait, du reste, une chose peu ordinaire, à moins qu'il ne soit l'amant de la servante, ce qui n'est pas prévu ici.

rents etc.; ce passage de Bandello semble être pris de l'histoire connue du puits (*Puteus*), où la femme, après avoir réussi à tromper la vigilance du mari, profère de pareilles menaces (Molière: *Georges Dandin*).

Enfin, Bandello termine ainsi sa nouvelle: »E così il saggio avvedimento e subito conseglio de la fante salvò la vita a li due amanti». Molza, avec son ironie habituelle, dit: »Degna d'immortal laude fu veramente la fante, et di sottile avvedimento dotata; per opera di cui non furono tolti dal mondo i due benigni e felicissimi amanti: nè indegnamente da barbarica mano sparso il sangue italiano». Ici encore, la version de Bandello fait l'impression d'être reproduite et raccourcie d'après le modèle de Molza (on remarquera que le mot »avvedimento» se retrouve chez l'un comme chez l'autre).

La seconde nouvelle de Molza, celle *de Mantovano*, qui a joui d'un grand prestige, à en juger par les réimpressions répétées, est exposée d'une manière moins prolixe et sans intercalation de réflexions diverses, comme il y en a dans la précédente. Ginese, originaire de Padoue quoique habitant Parme, étameur de profession et très âpre aux affaires, épouse une dame qui de son premier mariage a un fils déjà adulte et assez bête, et donne ensuite à ce jeune homme, Ghedino, une femme dont il espère exploiter la dot pour ses entreprises. Le beau-père occupe Ghedino dans son atelier pendant toute la journée, et réussit à s'insinuer dans les bonnes grâces de sa femme. Un jour Ghedino les surprend; sa femme saute par la fenêtre, qui se trouve près de terre, et s'enfuit; cherchant refuge dans la première maison de la rue — car elle n'est pas très chaudement habillée! — elle tombe dans les bras d'un jeune homme, qui jusqu'ici a soupiré en vain pour elle, et qui maintenant sait obéir aux avis de la destinée. Ghedino la suit, pénètre dans la maison et voit le jeune homme, qui serre dans ses bras sa femme vêtue seulement d'une chemise. »A cette vue, il tomba subitement dans une telle stupéfaction qu'il se demanda s'il rêvait ou s'il était éveillé.

Considérant la suite si extraordinaire des événements et ne sachant que faire ni que dire, il ne vit rien de mieux que de s'enfuir à son tour, dans la crainte que, s'il s'opposait même légèrement aux desseins de la Fortune, il n'en résultât pire scandale, puisque, en voulant remédier au premier, il avait si facilement causé le second. Comme il fallait éviter le troisième, il laissa les deux amants et courut où ses jambes voulurent le conduire». — L'heureux amant trouve moyen de raccommoder tous et d'en tirer profit pour sa propre part.

Je ne saurais dire si Molza a tiré cette histoire d'une source littéraire, et je ne peux pas non plus, avec les moyens bibliographiques très restreints qui sont à ma disposition actuellement, alléguer des analogies chez d'autres conteurs avec ce thème du beau-père rival heureux de son beau-fils, doublé du thème de l'autre adultère. Mais si Molza a trouvé ailleurs cette variante assez originale de la vieille histoire du mari effrontément trahi, les réflexions qu'il met dans la bouche de Ghedino et qui le caractérisent d'une façon si mordante sont bien de sa propre fabrique. C'est à ces traits-là qu'on le reconnaît.

Plus amusante est en tout cas la troisième nouvelle *dei Trombetti.*

Deux compagnons, qui se nourrissent du bas métier de faiseurs de musique payée, arrivent un jour à Florence et, après s'être promenés dans les rues, entrent dans l'église de l'Annunziata où ils admirent longtemps les peintures et les voûtes jusqu'à se sentir fatigués, et s'étendent pour un instant sur le pavé derrière l'autel, espérant trouver là un peu de repos. Ils s'endorment et ne se réveillent qu'à la tombée de la nuit. Alors ils entendent frapper à la porte de l'église et voient surgir, à cet appel, dans l'obscurité de la nef un prêtre qui s'avance vers la porte, une petite bougie à la main, et l'ouvre. Ils aperçoivent une bonne femme qui porte deux plats d'étain enveloppés d'une toile. Le prêtre ne tarde pas à lui faire des caresses, et arrivés devant l'autel, ils se préparent à commettre à cette sainte place un acte indécent.

L'auteur intercale à ce propos une longue et véhémente philippique contre la dépravation des gens d'Eglise, en décrivant, à titre d'exemple, un personnage spécial, auquel il semble avoir gardé une rancune très amère. Après ce long sermon, il se calme et reprend son récit. Les deux trompettes, pris d'un accès de bonne humeur, trouvent que la fête à laquelle ils vont assister manque absolument de musique ils portent leurs instruments aux lèvres et les font sonner triomphalement. Le prêtre et sa dame prennent la fuite, comme chassés par mille démons. Les joyeux musiciens s'emparent des bonnes choses qu'ils trouvent dans le paquet, ainsi que du manteau du prêtre qu'il a laissé en s'enfuyant, et rentrent dans leur auberge. Mais le malheur veut que le lendemain l'un d'eux vend le manteau, contre l'avis de son compagnon, et que son possesseur le reconnaît chez le marchand, piazza San Lorenzo. Accusés, les deux trompettes se défendent en disant qu'ils avaient été engagés pour faire de la musique à la noce de ce monsieur et pour toute leur peine — car ils avaient mieux travaillé que lui-même ne l'eût désiré! — ils furent payés seulement avec ce manteau que le prêtre avait laissé derrière lui. C'était donc bien injuste de le réclamer; mais si le plaignant insistait, ils seraient prêts à indiquer d'une façon plus précise toutes les circonstances de l'affaire. Sur quoi le prêtre se retire; les trompettes sont relâchés et retournent chez eux.

Parmi les nombreuses variantes du thème de la musique interrompant les douces occupations d'un couple amoureux[1], celle de Giovanni Sercambi, écrite plus de cent ans avant Molza, lui ressemble le plus et lui a sans doute servi de modèle. La scène se passe dans une église et la dame apporte des provisions, comme chez Molza; mais il n'y a qu'un témoin,

[1] Vöy. R. Köhler, *Kleinere Schriften*, t. II, p. 594 et suivv. Avant la publication de cet article, la plupart des mêmes indications tirées des notes de Köhler avaient été données, et littéralement de la même façon, par d'Ancona dans les annotations à la nouvelle correspondante de Sercambi (*Novelle inedite di Giovanni Sercambi*, Alla libreria Dante in Firenze, 1886, p. 67.)

qui joue non pas de la trompette mais des orgues; celui-ci s'empare des deux manteaux que les amants ont laissés sur le pavé, les dépose chez un usurier, est accusé de vol devant le tribunal et fait par ses allusions indiscrètes que le prêtre et la dame se retirent couverts de honte.

La nouvelle de Sercambi, malgré une certaine vivacité dans le récit, manque absolument d'esprit et de toute couleur personnelle. Les trompettes par lesquels Molza a remplacé les orgues de Sercambi et qu'il décrit d'une manière fort amusante, ne sont pas de son invention; ils se retrouvent, au contraire, dans la plupart des versions de ce conte. Köhler cite comme la plus ancienne celle des *Epigrammata* de Euricius Cordus; mais la première édition de cet ouvrage (1529) est sans doute postérieure à la nouvelle de Molza.

Quant aux invectives qu'adresse Molza à un personnage désigné assez clairement, au moins pour les contemporains, elles nous livrent un bon spécimen de son tempérament et de son style tel qu'on le retrouve p. ex. dans ses lettres; elles méritent d'être citées:

De' quai non intendo per ora di parlare più avanti in generale, poi che di tale adunanza di tutte sceleraggini composta, un solo ne conosco in Roma che tanto al sommo d'ogni vitio è pervenuto, che tutti gli altri, dico i più tristi et scelerati che ivi si possano ritrovare, posti con lui possono essere addimandati santi, et veri amici di Dio. Costui da l'onde della religione di san Domenico quasi vilissima carogna ributtato come pestifero et venenoso serpente, con gli occhi eminenti, col collo gonfiato, et con la gola grossissima, ad ogni occasione che di malvagiamente operare gli occorra, così volenteroso si appresenta come ad ogni giustissima operatione un santo uomo farebbe. Non fu mai nave in publico fiume alcuno così commodo, et presta al servigio d'ogni persona, come egli a chi lo invita a testimonianze false, od a commetter male tra amici et parenti o qualunque altra rea cosa è sempre prestissimo, et senza dire di no ad alcuno apparecchiato; imitatore, et diligentissimo osservatore non solo delle tristitie che egli sappia de gli antichi, ma di nuove malvagità inventore solennissimo, golosissimo bevitore, et nel fango d'ogni lordura vie più che porco ferocissimo rivoltato. Non perdonò mai manco a luoco, che per forza prendesse grave et poderosa hoste; quanto costui a tutte le parte del corpo suo, et d'altri, con la sua focosa libidine non perdona, nè vuole essere da altri perdonato: publico corrompitore di semplici giovani che gli credono. Ma che più? Egli con le sue dishonestà non s'ha

lasciato altro finalmente d'huomo, che la forma: perchè dovete credere, che il gloriosissimo santo, sotto la cui ombra (come anco la maggior parte per alcuna ispiratione del diavolo) riffugito si era, così grave mostro lontano da' suoi altari, et da' suoi purissimi sacrificij habbia discacciato, et sostenuto patientemente, che co'l rubbare la religione a Roma, come d'ogni bene, così d'ogni bruttura ricetto, si sia ridutto, et s'abbia comprato quel Vescovato suo tanto indegnamente: le cui insegne so che comporterà Iddio un giorno, per la sua misericordia, che per mano del giustitier publico gli siano con la mitra levate di dosso, et insieme con lui buttate sul fuoco. Io sento già lo strepito delle fiamme vicine, et il puzzo dell'arsura di così orrendo mostro sotto il naso mi viene. S'io non sapessi con qual'allegrezza egli ogni vitio che gli venga rimproverato ascolti, vi potrei (costumate donne) con più parole assai dimostrare come non nascesse mai il peggior huomo di lui; ma io per me non sono acconcio di compiacergli per hora . . .

Il faut bien dire que c'est là un entassement d'injures qui ne laisse absolument rien à désirer. . .

Quel était donc le personnage que Molza attaque avec cette violence presque insensée, et en somme si mal à propos? Dans la biographie du poète, autant qu'elle nous est connue, il n'y a qu'un point auquel on puisse se tenir. Dans deux lettres écrites de Rome en 1517 et 1520, Molza parle d'un procès duquel il s'occupe pour son père et qui semble avoir pour objet un héritage; quelques lettres de Bologne de 1525 et 1526, adressées également au père, traitent sans doute de la même cause, qui a beaucoup traîné[1]. La relation des progrès qu'a faits successivement cette affaire est entremêlée de quelques noms de prêtres accompagnés d'invectives assez fortes, comme »quel ladro» etc., et à un endroit il est parlé de falsification de documents. L'archevêque de Santa-Severina est nommé ainsi qu'un bref dirigé contre lui. C'est en effet ce prélat, beau-frère de Lodovico Molza, qui fut l'un des intéressés du procès[2], et nous avons tout lieu de croire, par conséquent, que l'attaque véhémente de Molza était dirigée contre ce vénérable oncle.

---

[1] Voy. l'abbé Serassi, Delle poesie volgari e latine di F. M. Molza, t. II, p. 151 s., t. III, p. 45 ss.

[2] Serassi, *l. c.* t. I, p. V.

Nous pouvons passer rapidement les deux autres nouvelles publiées. L'une roule sur un sujet de fabliau, excessivement grossier. Un jeune homme de mœurs perverses se marie pour remédier à sa mauvaise réputation; mais il laisse sa jeune femme inoccupée, et celle-ci se console avec l'àmi-complice de son époux; le mari la surprend, menace de la tuer, elle s'avise au dernier moment d'un moyen de se sauver: en se couvrant les yeux avec ses jupes pour ne pas voir l'exécution, elle attire l'attention du mari sur ses appas et éveille chez lui des appétits. Tout s'arrange, et l'auteur termine ainsi, de son ton ironique habituel: »Quello che poi del garzon divenisse non seppi già mai; ma troppo non vi sono mancati di quelli, che hanno affermato, che a lui altresì perdonò, et che tutti tre vissono poi lunga pezza in buona concordia, non si sapendo qual più si fusse moglie a Rinaldo d'ambidue, il garzone, o Beatrice». — Il y a dans cette nouvelle une allusion aux circonstances locales et réelles. Molza fait dire à Rodolfo, quand il s'aperçoit des charmes de sa femme: »Pour sûr, lorsque Praxitèle fit sa fameuse Vénus de Cnide, ou lorsque le sculpteur, quel qu'il soit, sculpta l'Apollon, qui aujourd'hui se voit au Vatican, dans un marbre éclatant de blancheur, s'ils avaient vu ces reins-là, ils se seraient, en cette région, mérité beaucoup plus de gloire qu'ils n'en ont acquis». L'Apollon du Belvédère avait été trouvé, comme on sait, à Antium sous le règne de Jules II, et Molza devait encore sentir, lorsqu'il arriva à Rome dix ans après cet événement, l'enthousiasme que la trouvaille avait provoqué.

La longue nouvelle *d'Odoardo re di Britannia* est une variante assez peu altérée du thème extrêmement répandu de la *Storia della Pulzella d'Inghilterra o di Francia,* dont une autre variante, très voisine de celle de Molza, a été donnée par Jacques Poggio. M. Zambrini a raison de dire, dans la préface de son édition, que toutes deux proviennent de la même source et que chez Molza »l'art et l'éloquence se font plus sentir». Cependant la différence n'est pas grande, et

dans la version de Molza il n'y a en tout cas rien du style personnel et dramatique des autres nouvelles.

Nous voici enfin arrivés aux morceaux inédits.

Le premier, désigné dans le ms comme *novella sesta*, est un fragment, mais qui laisse au moins voir sur quel thème devait rouler l'histoire. Au début, l'auteur formule la question de savoir si l'on peut tomber amoureux sans avoir vu de ses yeux l'objet qui inspire ce sentiment, et il y repond affirmativement en ajoutant qu'on peut même mourir d'un amour conçu à distance. Cette question sérieuse est pourtant illustrée par une plaisanterie. Molza cite comme exemple un certain Podestà de Mantoue, peu instruit et très vaniteux, qui s'enflamme pour une dame qu'un ami, voulant se moquer du Podestà, dit être amoureuse de lui. On ne sait comment devait se terminer l'histoire. Mais la structure de cette nouvelle rappelle de très près celle de la nouvelle I, 50 de Bandello dédiée à Molza avec une préface extrêmement flatteuse: là aussi, il s'agit d'une discussion de principe, à savoir si une courtisane peut aimer sincèrement, là aussi il est question de la mort par amour. Cette circonstance, comparée avec la mention de Pomponazzo et Furnio, savants bolonais, dont le premier a fourni à Bandello le sujet d'une de ses nouvelles, nous permet de présumer que la nouvelle de Molza a été ébauchée pendant son séjour à Bologne, où il rencontra Bandello.

La dernière nouvelle est-elle vraiment de notre auteur? Je le crois, pour ma part. Plusieurs traits indiquent sa main. Je n'attache pas tant d'importance aux »vaghe donne», formule employée ici comme dans les nouvelles authentiques de lui, mais qui est usitée par d'autres aussi. Plus frappants sont quelques indices pour ainsi dire internes, la manière d'amplifier un thème donné, la façon de dépeindre par une foule de petits traits réalistes les personnages, les situations et les attitudes. De plus, la scène est à Rome, et l'auteur parle non seulement de localités connues, mais aussi d'amis

qu'il a là (les frères Portio, que je n'ai pas pu vérifier). Or, Molza est le seul, si je ne me trompe, des conteurs de la Renaissance dont les nouvelles aient poussé dans le terrain de la Ville Eternelle et qui y ait mis quelques souvenirs de Rome (comme dans la quatrième nouvelle que je viens de citer.)

Quant au thème, ce sont Sacchetti et Poggio qui l'ont fourni. Dans les *Facetiae* du dernier, il y a sous le n:o 143 une anecdote qui coïncide absolument avec la réponse que fait chez Molza le beau-fils au père quand celui-ci lui reproche d'avoir entretenu des relations trop intimes avec sa belle-mère. Sacchetti a brodé un petit peu sur le thème, tandis que Poggio donne l'anecdote toute nue; l'histoire est aussi dépourvue de pointe chez l'un que chez l'autre. Quand l'auteur des *Cent nouvelles nouvelles* reprend ce thème en le mettant dans la bouche d'Antoine de la Sale, il y introduit un changement très important, qui ne rend pas l'histoire moins déplaisante, bien au contraire, mais qui lui donne un trait puissamment grotesque et par là sa raison d'être: ce n'est pas avec sa belle-mère que le jeune homme est surpris, mais avec sa grand'mère, et sa réponse devient par là en même temps plus logique et plus surprenante: quoi, dit le fils, il me reproche de faire avec sa mère ce que lui-même a fait cent fois avec la mienne sans que je lui aie rien dit. M. Küchler a raison, me semble-t-il, de supposer que la version de Sacchetti représente la défiguration d'une vieille anecdote populaire renouvelée par l'auteur des *C. n. n.*[1]; seulement il n'est pas dit que ce soit Sacchetti qui ait opéré le premier ce changement, car l'histoire a pu passer par différentes bouches, dont quelqu'une a trouvé la version avec la grand'mère trop dégoûtante et remplacé la vieille femme par la jolie belle-mère.

Quoiqu'il en soit, il faut dire que Molza a ajouté à la version italienne des conteurs cités plusieurs éléments nouveaux qui lui donnent un cachet spécial. Il y introduit la jeune

[1] Walter Küchler, *Die Cent Nouvelles Nouvelles* (dans *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur* XXX, p. 305).

fille, objet de l'amour de Gabriotto, et relie cette intrigue avec l'autre. Il donne ensuite à l'aventure même un cadre vivifiant. Et il décrit tout avec beaucoup de détails et une certaine énergie dans l'exposition; il place à la fin un petit épilogue destiné d'abord à donner à l'histoire plus de vraisemblance (»elle fut divulguée par toute la ville et il en naquit un proverbe . .») et ensuite à présenter au lecteur deux amis de l'auteur.

Malgré sa production extrêmement restreinte, Molza mérite bien une place assez élevée parmi les prosateurs de la Renaissance italienne. C'est un artiste, beaucoup plus que ne le sont la plupart de ses contemporains et prédécesseurs — après Boccace, bien entendu — et il a un talent tout personnel. Il raconte très bien, et avec un entrain toujours éveillé; il a l'imagination assez riche, surtout quand il s'agit de décrire des détails d'ordre extérieur ou intérieur, par lesquels il donne à son récit du relief et du naturel. Son style est souvent pittoresque et coloré. Mais il a surtout une veine ironique très abondante, qui peut projeter sur ses personnages des lumières vraiment comiques et produire un effet très amusant. On trouve à cet égard dans ces nouvelles des endroits si spirituels et si pleins de verve qu'aucun conteur italien après Boccace n'aurait pu les écrire, et qui quelquefois ne sont pas sans rappeler l'auteur du *Décaméron*, son maître. Il faut bien regretter qu'il ne soit jamais arrivé à réaliser son plan vis-à-vis de ce recueil de cent nouvelles qu'il avait projeté.

Maintenant je fais suivre les deux morceaux inédits du ms de la Casanatense. Mais les meilleures nouvelles, qui sont certainement celles du recueil de Lucques, mériteraient bien d'être réimprimées, puisque la rareté de l'édition de Bongi paraît les avoir dérobées à l'attention des intéressés; on a vu, du reste, que le texte de cette édition n'est pas satisfaisant. Il resterait sans doute aussi à compléter les rapprochements avec d'autres nouvelles, ce que je n'ai pu entreprendre que dans une mesure très modeste. *Werner Söderhjelm.*

Novella sesta.

Quanto più col pensiero, amorose donne, sopra le forze d'Amor io mi distendo, tanto più oltra quello che si possi estimare santissime, maravigliosissime, incomprensibili le ritrovo, tal che non mi viene udita cosa d'alcuno amante così nova che subito non sia da me creduta per vera, et quella piena fida prestoli che à qualunque altra veritate più aparente prestare si possi già mai. Parve già forse ad alcuno credere ch'altri per udita potesse si fieramente inamorarsi, che senza havere veduto già mai la cosa amata, à manifesta morte per ciò si conducesse. Nondimeno ha di questo con grave danno di miseri mortali mostrato Amore prove sì vere, che pochissimi hoggi sono coloro e quasi non niuno che non lo tengano per fermissimo. Et volesse Dio ch'egli di così largo et spatioso campo si fosse contentato et non havesse i cuori degli huomini di così fiero veleno riscaldati, che divenire fiere non fosse stato il loro sommo desiderio et non havessero bramato di armarsi le fronte di minacciose corna et sotto durissimo et villoso coio nascondersi, in modo che non le fosse tolto il costumarsi con le dette fiere et il divenirli famigliari. Sono adunque, bellissime donne, le costui forze inconparabili, inconprensibili, indicibili, alle quali nessun termine, come veggiamo, manifestamente è preferitto et niuna legge si oppone: il che si mai per adietro conobbi esser vero per le cose raccontate et tutto dì avenute, hora un novo accidente, che mi piace di raccontarvi, con sì abbandonate rendine in questa cotale oppinione me importa, che à me non parerà mai di potervi dire abastanza; et tanto più mi porge materia di temerle e riverirle quanto egli è più strano e'n tutto fuori del commune costume di tutti gli huomini et fuori medesimamente delle predette maniere, avenga che per altro sia piacevolissimo e tale che non si ne possa senza risa molto ragionare, come vedrete. Dico adunque ch'in Modena fù non ha molto di tempo un Potestate, il quale, come che nelli studi delle lettre non fosse il più essercitato huomo del mondo, nondimeno non se ne potea di scientia alcuna, là dove egli fosse, così altamente ragionare ch'egli non volesse la sua parte udire, et senza havere riguardo ch'en ciò domandato non fosse et in prode et in contro rispondere secondo che più li piacea, in modo che chi non l'havesse conosciuto, non so l'havrebbe istimato un grandissimo scientiato, ma havrebbe detto essere il Furnio medesimo o forse il Pomponazzo. Oltra di questo, sé da tanto e di così perfetta bellezza dotato istimava che tutte le femine, ch'il vedeano o almeno la seconda guattatura li gettavano adosso, pensava che di lui s'innamorassero, per chè molte volte nel tempo delle ferie fra suoi sergenti milantandosi solea dire che quel medesimo termine concedea alle donne, purchè li potesse parlare dappresso, ch'egli facea à quegli che tenea in prigione dannati à pena capitale; oltra acciò aggiungendo, con gravissima molestia e quasi intollerabile di chiunque l'ascoltava, mille advenimenti

amorosi impossibili del tutto et poco degni di fede, se egli stesso con questo che uderete appresso non li havessi fatti crediti et d'ogni credenza maggiori. Hora essendo la fama di questo nostro messer lo Potestate quasi a ciaschuno chiarissima, non vi mancò chi li ponesse mente alle mani; e più che gli altri colui, appo il qual era in quel tempo il sommo magistrato di quella cittate, prese lungamente maraviglioso diletto delle sue sciocchezze, delle cui lode non le parlero altrimente perciò ch'io non intendo di palesare il suo nome per hora. Lungo saria à volervi narrare in quanti modi fosse tentata la pecoragine di costui, sopra della quale non era fatto disegno alcuno così novo che pienamente reuscisse à chi vi si inframettea, massimamente nelle cose d'amor, ove egli facea la sua maggior professione et vendeasi à chi gli havesse prestato intera credenza per il più saggio et aveduto huomo che nascesse giamai; perchè avenne ch'il sopradetto signor, per vedere s'egli era più tale qual egli s'imaginava, fece di lui l'ultima prova in questa guisa, ch'egli ritrovò una certa femina assai sufficiente per far quello ch'egli havea divisato, et havendola appieno informata, l'impose che fosse a messer lo Podestà et fingendo d'esser mandata da una gentildonna delle prime della cittate, le dicesse, tiratolo da parte secretamente, com' egli havea con la sua bellezza talmente accesa l'anima d'amoroso foco della sua padrona, che nè dì nè notte ad altro mai potea volgere il pensiero; ma che, per esser del suo honore tenera sopra modo, non volea che gli fosse così leggiermente manifestato il suo nome. Alle prime parole della bona femina perse la coregia il Podestade, et appenna sostenne d'udirla tutta, che, senza altrimenti pensare nell'animo suo chi ella fosse o dove che abitasse, cominciò focosamente ad amare, et in risposta di così lieta ambasciata fece subitamente una lettera piena di foco et di rammarichi, nella quale concludea che'l suo maggior desiderio era di servirla et di honorarla, sempre pregandola che volesse havere compassione di lui, che senza dubio alcuno si sentia venir meno. Hora daràvi il cuore, piacevoli donne, di credere ch' alle forze d'Amor si possi resistere in alcun modo et ch' egli sia tale solamente ò bono ò reo quale ci apporta la qualità delli obietti: certo, si vorrete riguardo al novello amante di ch' io vi parlo, questo non direte voi (ch' io mi creda). Considerando ch' altri per fama, sì com' è detto, si sia molte volte innamorato assai, credetti che li termini di questo Iddio fossero ampliati et quasi inmenso produtti, oltra che non rompendo i suoi privilegi alla natura a divenire fere et habbia costretti et qualche volta, nelle cose prive di senso ponendo mano, d'un muto segno et d'una statua ignuda invaghissi. Ma hora conosco (mercè di messer lo Podesta, al qual è piaciuto di darle questa giunta così grande) quanto io fosse di questa mia opinione fieramente ingannato, e mi si lassa credere che ci possiamo inamorare a credenza, senza che sappiamo altrimenti onde ciò sia, nè di chi innamorati nè, come fingono i poeti, essere stato un Ixione à cui Giove per la pietà ch' egli hebbe del grande amore che portava alla sua moglie, provide d'una Giunone intagliata in una nube, così simile alla vera ch'egli puotè sfogare il suo ardentissimo desiderio; medesima-

mente possiamo dire del nostro Magnifico i venti et le nubi esser stato intendimento, ò forse, come di Martino d'Amelia, la stella Diana. Nondimeno vadi pur la cosa come si voglia, che questo non si può dir meno che gran cosa: il perchè dovete pensare, ritornando à quello che cominciato havemo, che la risposta del Podestà fosse d'infinito diletto cagione à che gli havea fatto fare la dianzi detta ambasciata, per la quale conoscendo chiarissimamente il signore che piacevoli

manca il resto.

Si crede del Molza.

Chiamano volgarmente i Romani le lor donne più attempate et quelle che nelle case sono di maggior autoritade Nonne; il che appresso di noi non viene a dir altro che Madonne. Hora non ha gran tempo che di queste nonne vi fu una detta Vannozza di Rienzo Jaccovaccio, moglie di Menico di Janni di Lolla Rosso, di fameglia assai honorevole et molto tra Romani istimata, la qual era di gentilissimo aspetto et molto piacevole e parlante. Havea Menico, non di Vannozza, ma d'un'altra moglie, havuto un figlio, il qual era già grande, ma quasi matto e di pochissima speranza, gli modi di cui non solo à Vannozza, che per tema del marito non osava scuoprirsi, ma à tutti gli vicini della contrata erano di non poco trastullo et porgevano mirabilissimo diletto; à che non possendo, nè con lusinghe nè con battiture ò cura di maestro, provedere Menico, quella cura ne prendea che se suo stato non fosse, et i vicini altresì delle sue sciocchezze assicurati davangli libertade di potere gir per le case loro senza sospitione alcun' haverne. La onde assai sovente in casa d'un gentilhuomo, che si chiamò Luca d'Antonazzo, huomo solazzevole che della simplicitade et de' nuovi costumi suoi ridevasi, molto più che'n altra parte se riteneva, et tanto continuò d'andarvi ogni giorno, che della figliuola di Luca, il cui nome fu Jaconella, piacevoletta e costumatissima, come che rozzo fosse et acciò mal sufficiente, se inamorò. Di che facea la giovane maravigliose feste come quella à cui piacevano la maniere di Gabriotto, che così si chiamava, et le maraviglie che dicea; et non temendo che la rusticità sua ad alcuna cosa, che in vergogna le ritornasse, il movesse, faceagli motto et invitavalo spesso seco à bevere; per il che l'un invitando et à l'altro giovando di essere invitato, avenne che, l'un più di grossezza perdendo che non era usato, et l'altro più di segurtade acquistando che non si credea, nacque tra loro il più dolce amorazzo del mondo. Al fine temendo la giovane che per troppa dimestichezza non gli uscisse un giorno d'addosso tutta la pazzia da dovero et non gli venesse voglia di doventar savio alle sue spese et di apprendere con qual dolcezza si stampano gli huomini, pensò di volersi accortamente da ciò ritrare, et non gli mostrando più quel buon viso che solea, ne

gli facendo quelle carezze ch'era usata di fare, Gabriotto, nel cui rozzo petto havea già con la sua mirabil potentia, ch'egli ha in tutte le cose create, tanto debito cognoscimento destato Amore, che tutto già del viso della sua donna pendea, portava di ciò pena intolerabile; et sapendo imaginarsi la cagione, stava oltre'l suo costume maninconioso molto et dolente; il che vedendo Vannozza, che dell'amore informatissima era, più volte ne lo riprese et confortandolo a dovere stare allegro, fra l'altre volte un giorno gli disse: »Se Dio m'aiuta, Gabriotto, ch'egli mi pare d'esser certa che Jaconella tua ti tratti molto male: ma, s'io fussi tu, io so ben quel ch'io le farei»: di cui Gabriotto le rispose: »Troppo saprei io che mi fare, s'ella non si movesse, ma non fù mai diavolo iscatenato quanto è ella, che mai non si ferma, hora qua hor là discorrendo, come se fosse sopra l'argento vivo fondata. Ma pur ché si parrebe ch' io le facesse?» »Io me li aventarei quando si ritrovassi sola (disse Vannozza) per sì fatta manera al collo ch'io crederei gettarmela à piedi, et poi l'alzarei la gonella et la camisa ancora et le farei quel che patreto faceva à matreta quando si piantorno. Hammi ben inteso?» »Ma s'ella havesse le brache come ha il nostro vignaruolo, ò s'ella non volesse lasciarmi fare (disse all'hora Gabriotto), debbo io prima legargli le mani?» Disse Vannozza: »Fa come ti piace, ma d'una cosa ti fo certo che, quanto più ella si fingerà di non volere, tanto più harà voglia di compiacerti et lasciarassi con quel bel modo vincere: et non solo questo di lei averria, ma di tutte l'altre ancora; per ciò che la natura di tutte le femine è così, ch'all'hora vogliono quando più mostrano cotanto d'havere à schivo che sia d'altri bramato. Come tu habbi pur un poco contrastato con lei, ella diventarà la più piacevole cosa che tu vedessi mai et te stesso invitarà à quello à che harà voluto mostrare d'esser venuta per forza. Se Dio mi salvi ch'egli mi pare vederti dimenarla e scherzar con lei non altrimente che farebbe un cotal asnaccio grande come sei tu aponto com' una mel'appia». Dagli conforti di Vannozza sospinto Gabriotto diede più assalti a Jaconella, ma quante volte ella con un mal viso se gli rivolgea, tante volte l'ardir gli cadea et mancava l'animo. Onde nel primo assalto restava perditore. Hora accadete ch'à Vannozza venne desiderio d'andarsi, perciò chel tempo delle vindemie si venia accostando, à star per un giorno ad una sua vigna che di fuori di porta Salara havevano. Di che chiese à Menico licenza et hebbela et seco menò Gabriotto sì com' era usata di fare quando dell'altre volte vi andava, e com' aviene ch'in que' luoghi alle povere donne, che quasi tutto l'altro tempo stanno renchiuse et serrate, vengono alle volte de' strani capricci, essendo sola nella vigna con Gabriotto et essendosi avenuta à bellissimo et grosso piede de' fichi pagnottari, volse da lui aiutata montarvi suso ad ogni modo, et così fece, et mentre dalla bellezza de' frutti invitata disavedutamente si rivolgea, non so come, tra verdi rami con la veste impacciòsi, sì che Gabriotto, che di sotto stava con la bocca mezza aperta, aspettando s'alcun ne cadea, et con Vannozza brontolava che non gli faceva quella parte ch' egli harrebbe voluto, puotè agevolmente vedere quant'ella di quella cosa

abundasse, dal dolce sapor di cui tirata, era su l'albero salito; per il che, cacciata la voglia di quelle prime, tutto si diede à pensare come gli potesse venir fatto di gustar di quest'altre ancora; e ritornandogli à memoria il consiglio poco inanzi da lei datogli, d'sse seco medesimo: »Per certo egli mi convien vedere se così è come costei m'ha detto, ciò è che le donne quanto più sono vaghe di quella cosa tanto più schiffe si dimostrino». Et così nel discendere ch'ella fece dell' albero, abbracciatola come se aiutar ne la volesse, appresso d'un cespuglio la distese et montòvi di sopra. Vannozza, questo vedendo, cominciò a dirgli villania et a sgridarlo et a volersi difendere con morsi et con l'ongie; a che Gabriotto non rispondendo mai altro se non: »Mo' voi, Nonna», tanto fece et tanto affaticòssi et à tanto di stracchezza la donna — à la quale, quanto più s'ingegnava d'uscirgli dalle mani et facea maggior sforzo et dicesgli maggior villania, altro non le dicea mai all'incontro se non: »Mo' voi, Nonna», — condusse, ch'egli restò della sua impresa vincitore, et hebbe maggior fortuna assai con nonna che non havea havuto con Jaconella. Nè fu però tutto contra ragione che colei che di tutte le donne havea così arditamente dato sentenza et quasi diffinitiva, essa stessa co' fatti vera la dimostrasse. Vannozza, sdegnata fuor di misura, come fù ritornata à casa, così a Menico disse che Gabriotto la haveva voluta sforzare. Di che montato in colera Menico, che non era però il più savio huomo di Roma, senza considerar altrimenti ch'egli la sua vergogna publicava, preso un pezzo di saligastro in mano, drieto à Gabriotto che fuggiva si pose in caccia et seguitòlo, per quanto mi è stato detto, da san Mauto per fine in Parione, ove da molti ch'al rumor corsero, gli fu tolto dalle mani, senza esser d'alcuna cosa offeso, da gli quali addimandato della cagione di questo cruccio, narrò loro distesamente tutto il fatto sì com'era passato, et rivoltossi à tutti coloro che l'ascoltavano et si credevano smascellare dalle rise, disse: »Hor che vi pare: egli che mille volte con matrema quando vivvea si è giaciuto, mai non gli dissi pur una parola, et hora, perch'una volta sola ho voluto fare alla moglie di lui quello ch'io son certo ch'egli facesse mille volte à quella povera christianella di Dio, per così fatta via s'è adirato come vedete et questo romore ne fa così grande». Multiplicaro le risa tali et così fatte à quelli che l'ascoltorno che non si potevano acquettare in modo alcuno, et tutti affermavano questa essere cosa veramente degna che si ponesse sul libro delle Cento Novelle, et tanto la giudicavano degna quanto ch'esser vera la ritrovavano. Fu poi in breve per tutta la città divolgata et ne nacque un proverbio così fatto, che, quando veggono ch'alcun sostenga d'esser molto pregato di quello ch'egli sommamente desideri, gli dicono: »Mo' voi, Nonna»; et così vi s'usa di dire hoggi più che mai. Il qual proverbio, vaghe donne, quando à voi non escitasse quelle voglie così squarciate di ridere ch'egli fece à quelli che vi si trovarono presenti, non è da maravigliare. Et se pur sarà di voi che freddo lo giudichi, non mé ma Valerio Portio, romano nobilissimo et à me di strettissima amistade congionto, accusi; da cui mi fu in questo modo dichiarato et commendato assai; et non pur solo

a Valerio, ma ad Antonio suo fratello medesmamente ne dia la colpa; poich'essendo di persona così l'uno all'altro somigliante che non vi sa la madre istessa pigliar differenza, vogliono, non pur di visi et di vesti, ma de' costumi et d'animo, così in uno convenire che non si possi nè vituperio nè laude ad un' attribuire che tutto non sia commune all'altro medesimamente.

Il fine.

Glanures catalanes et hispano-romanes. IV.

(*Fin, avec Registre*)

Parmi les quelques comptes-rendus qu'ont obtenus les séries précédentes de mes *Glanures* [1], ceux de M. l'Abbé Alcover et de M^lle^ E. Richter contiennent des observations intéressantes dont j'aurai l'honneur de discuter aujourd'hui quelques-unes sous la rubrique *Additions et Rectifications* (p. 84—). J'aurai à renvoyer également à deux ou trois notes additionnelles présentées par M. Paul Barbier fils, dans la *Chronique étymologique des langues romanes* (*suite*), *RDR* V (1913) 232—260. — Au préalable, et avant d'ouvrir la série IV^e^ de mes petits articles en ordre alphabétique, il conviendra d'attirer ici l'attention sur le travail intitulé *Etymologisches aus dem Catalanischen* que M. L. Spitzer (Vienne) vient de publier dans cette revue (XV, 1913, pp. 157—179) [2].

---

[1] P. Barbier fils, *BDR* IV (1912) 44; [Antoni M. Alcover], *Bolletí del diccionari de la llengua catalana* VII (1913) 299—302; E. Richter, *KJbRPh* XIII (1914) I 105—6. — Les séries précédentes furent publiées, I (n:os 1—44), en 1911 (XIII), pp. 151—174; II (42—62), en 1912 (XIV), pp. 12—34; III (63—81), en 1912 (XIV), pp. 161—177. — Le compte-rendu de *REW*, en 1912 (XIV), pp. 213—217.

[2] Avant d'envoyer à l'imprimerie le présent article, je reçois de M. Spitzer, par lettre, quelques notes additionnelles concernant son travail ci-dessus mentionné, qu'il m'autorise à incorporer à l'occasion dans mes *Glanures*. Je ferai imprimer ces notes, entre crochets, au bas de la page, à la place correspondant au numéro des mots-tête respectifs.

Ainsi, les notes détachées dont se composera le présent article se ramènent à trois sources différentes:

S: matériaux de M. Spitzer, en tant que discutables ici et en tant que non rattachés à mes propres travaux antérieurs;

C: matériaux de mes critiques, y compris M. Spitzer, et d'autres observations relatives aux *Glanures* I—III;

N: quelques matériaux nouveaux portant sur des étyma qui n'ont été étudiés ni sous S ni sous C.

Au point de vue de cette division, l'agencement des présentes »*Glanures* IV» pourrait être indiqué par: S (pp. 65—69) + N (pp. 70—84) + C (pp. 84—98).

Dans le Registre final des *Glanures* I—IV (p. 99 s.), il sera tenu compte de tous ces matériaux, même de S et de C, autant que je les aurai faits miens par quelque rapprochement nouveau ou par quelque observation plus ou moins personnelle.

Outre les dictionnaires etc. qui ont été cités au commencement des séries I—III, je me sers ici de

J. Martí y Gadea, *Diccionario general Valenciano-Castellano*. Valencia, Impr. de J. Canales Romá, 1891. X, 1975 pp. petit in-4⁰. (»valenc.»).

Parmi les remarques judicieuses de M. Spitzer, m'ont paru particulièrement intéressantes, en première ligne, celles qui sont présentées sous les mots-tête AGER, BUCCA, COMMENTARI, CONSPIRARE, *CRINICULA, DISJEJUNARE, LABES, LIGARE (cf. Vogel, *Neucatal. Studien*, p. 49, qui ne convainc pas), LUNA, RENEGARE, SICCUS, TONDERE; de plus, quelques-uns des nombreux articles de M. Spitzer dont je parlerai plus loin.

708. A la différence de M. Spitzer, je ne crois pas que l'explication donnée en note de catal. *xollar* 'das Haar

kahl scheren', *xoll* 'kahl' soit la bonne; le majorc. dit *sull* »adj. que se aplica al animal á quien han cortado las astas ó está sin ellas debiéndolas tener, *mocho*» (Amengual), et c'est bien là un mot identique au nôtre. — (1050. Chez Ruyra 338, ce mot catal. a la forme *barruhel*). — 1318. Vu les contextes cités par M. Spitzer, catal. *apriar* doit équivaloir à *aparellar* 'appareiller', qui, dans bien des textes, s'écrirait avec *y* à la place du *ll*; de même, *pria* (ibid.) m'a l'air d'un *parella pareya* dialectal (cast. *pareja*), ce qui va très bien aussi comme sens. — 1357. Pour les formations adverbiales en -ONE, dans la Péninsule, cf. aussi Vogel, *Neucatal. Studien*, p. 48. *A tomballons* se trouve même en valenc. — *Centuria* (s. v.) est usité en cast. également, toujours avec le sens de l'angl. *century*. — 1826. *Escar(a)bitllat* aura en tout cas subi l'influence de *cara* 'visage' et — qui sait? — de *bitlla* 'Kegel'; je voudrais aller jusqu'à ne point le rapprocher du groupe CEREBELLUM, qui est extrêmement incommode ici tant au point de vue phonétique que, et surtout, au point de vue du sens (v. M.-L.). Pour moi, l'assonance polysyllabique *espavilat*, *esparvillat*, *escar(a)bitllat* représente une seule série progressive, à modification analogique et pittoresque d'un même thème [1]. — 2048. Dans le cas précis du catal. valenc. *encisar*, valenc. *he(n)gicar*, on peut attribuer l'*-n-*, si l'on veut, à une contamination avec le synonyme *encantar*. Le majorc. ne prononce pas encore cet *n*: *hecsisar* (Amengual), *etsisadora* (*Rond.* I 191). — *CONJUGMINARE? Cela paraît fort peu probable! [2] — 2536. Voir *Additions*, n:o 50. — 2950. Ce catal. *decandirse* 's'affaiblir', faudra-t-il en séparer un *decandirse* 's'apiétrer' (B. y T.), que l'on retrouve encore sans préfixe: valenc. *candir* 'endurecer, petrificar' (Escrig; Martí y Gadea), *candiment* 'endurecimiento, acción de endurecerse'? Quelle sera bien la relation de ce *candir* 'petrificar' à Körting 5273? Je voudrais encore rap-

[1] [»Hinzufügen möchte ich noch zu 1826 neuprov. *escarrabiá* ‚émoustiller, réveiller, dégourdir, regaillardir', worauf Prof. Jeanroy aufmerksam macht, und wohl auch an SCARABAEUS denken»].

[2] [»2316: *esquerdar* besser zu germ. SKARTS ‚Scharte' (Körting 8775)»].

procher de *decandirse* 's'affaiblir' le *gandido* 'finarse, consumirse' que Cuervo a étudié dans le *Bull. hisp.* XI (1909) 25 suivv. [1] — 4188 [2]. Je préfère voir dans catal. *a-no-rres-ar*, tout simplement, un parallèle à cast. *a-no-nad-ar* = '*a-néant-ir*'. *No rés* est particulièrement fréquent, du moins, dans le majorc. des *Rondayes*. — 4580. Oui, la distance de 'lassen' à 'weiden lassen' s'est montrée facile à franchir: en effet, malgré le silence de tous nos dictionnaires, nous sommes heureux de très bien connaître ce *engegar* de Català qu'il faut rendre, non plus par 'soltar' ni par 'austreiben', mais bien par 'garder les bêtes' (»*Vos en vindreu a engegar ab nosatros ¿no fa?*», p. 167; de même, toujours sans complément direct, pp. 43, 235, 237, 246). Outre les graphies *enjegar* et *etjegar* que M. Spitzer cite sous 2048, les dictionnaires nous donnent *etzivar*, *aczibar*, et je retrouve cette forme *Rond.* I 53 (*etzibar*)[3]. — 5102. Est-ce vraiment un petit germe flamand qu'il faut aller trouver sous cette belle floraison de mots catalans et provençaux? J'ai toute la peine du monde à le croire, comme paraît le faire M. Spitzer, 2536, fin. M. Meyer-Lübke ne connaissait point nos mots catal. et prov.! — 5017. Je rendrais *s'enllehía al enclotararse* par 's'arrêtait . . .', 'se entorpecía . . .'. — 3273. *Maldament*: Non! v. mon num. 84. Comme forme, *maldar* est à *maldir* (M.-L. 5258), selon moi, comme *deixondar* à *deixondir*: un simple cas d'hétéroclisie. Le sens ne s'y oppose pas. A côté de *malesa*, il y a *maleza* cast. — 5362. Catal. *marmanyer* 'Kleinkrämer, Grünhöker' sera un

---

[1] [»4052: cf. prov. *aliscara* ‚peine'»].

[2] [»4188: nach dem bei Levy Suppl.-Wb. s. v. *orri* = HORREUM ‚Kornspeicher' erwähnten *en orris* (Péages tav.) [»je le regarde comme le dérivé et l'équivalent du latin HORREUM ‚grenier'. On dit encore aujourd'hui d'un navire chargé de blé versé à même la cale, qu'il est chargé *en grenier*. *En orris* signifie donc ‚dans les flancs du navire, dans la cale'»] gehört cat. *en orris* ‚drunter und drüber' doch zu HORREUM»].

[3] [»4580: vgl. jetzt Meringer, Wörter u. Sachen 1913. — Mit ‚lassen' < ‚weiden lassen' vgl. umgekehrt altfrz. *envoyer paître* ‚im Stiche lassen', Rom. 1913, S. 504 Anm.»].

dérivé de MINIMUS + -ANIUS; cf. cast. [et catal.] *mermar* 5586, esp. *marmesor*, catal. *marmessor* MANUMISSORE (cf. *RDR* I 315, § 27), étymon manquant chez M.-L., mais qui se trouve déjà dans le dict. de l'Acad. Espagnole. — 5014. Catal. *libert* (à écrire *llibert* ou plutôt *llivert*, v. plus bas) est donné par B. y T. et par Vogel, non seulement avec le sens savant de 'esclave affranchi' (Saura: *llibert*), mais encore avec celui de 'libre'. M. Spitzer a trouvé chez un écrivain cet adjectif catal., qu'il eût pu citer sous LĪBERTUS. La popularité de ce *llivert* 'libre' est garantie en outre par Ruyra 281, passage en patois, où un marin apprenti, un petit mousse, qu'on vient de lier sur la poupe lors d'un ouragan, s'écrie sans comprendre l'utilité de cette démarche: *deixeume estar . . .! Vuy nedar Vuy estar llivert!* Du reste, *llivert* 'libre' et en vogue à Majorque, témoin le dict. d'Amengual et, ce qui importe, un passage de *Rond.* I 148. — 5565. Quelle que soit la bonne explication de ce groupe de mots intéressant et difficile, je considère comme sûr que c'est ici qu'il faut aussi ranger le *remirgolat* 'zusammengeschrumpft, winzig' que Vogel est le premier à relever et qui se rencontre tant de fois chez Català. — 6112. A remarquer aussi prov. *asumá* 'aspirer'. — SICCUS, p. 177: parfaitement; et quiconque a été l'assidu d'une des petites »casas de comidas» de Madrid, aime à repasser encore dans l'esprit ce bon moment où l'on vous demandait si c'était *á secas* ou *con verdura* que vous désiriez le délicieux »puchero»; *á secas*, cela voulait dire un puchero contenant les »garbanzos», les pommes de terre, le petit morceau de viande et le »sainete», non point à sec, car c'est tout baigné du »cocido» d'or; — mais sans »verdura»! — SKAFJAN: *escafit* est aussi catal. — SUPPLEX: Non! D'abord, la forme »*aixaplegar*» ne se rencontre pas dans mes dictionnaires, qui, d'ailleurs, donnent tout un choix de graphies: *aixoplugar* (Vogel, B. y T.; *Congrés* 151), *aixaplugar* (Vogel, Saura), *a(i)xuplugar* (Saura), *exaplugar* (B. y T.), *assoplujar* (B. y T.), *soplujar* (Vogel, B. y T.; *Congrés* 151), *soplugar* (Saura), *suplujar* (Saura), *sotaplujar* (Vogel, B. y T., Saura). De plus, „EXSUP-

PLICARE« ne pourrait pas facilement signifier 'Schutz gewähren'. Troisièmement: tel n'est pas, je crois, le sens de notre verbe; car, à part Vogel s. v. *aixoplugar, aixaplugar*, les dictionnaires disent 'guarecer de la lluvia, del agua, asubiar', 'défendre de la pluie'. Personne ne tâchera de séparer les formes en *a(i)xo-* de celles en *so-, sota-*, qui sont transparentes: SUB (ou dérivés) + *PLOVIA. Ce qu'on peut rester à se demander, c'est la façon dont ce »sous la pluie» est arrivé à égaler un 'à l'abri de la pluie' (sens de *a sopluig*, Vogel, B. y T., Ruyra 267; cf. *aixopluch*, subst., Català 170). C'est probablement par une espèce d'ellipse logique, que je retrouve d'ailleurs en finnois (*sateen suojassa*). — TUNICA: telle est également la bonne étymologie de l'Acad. Espagnole, éd. 13ème. — VOLVERE: pour *volva*, v. *Additions*, n:o 80; pour *vol* 'Umfang', je ferai remarquer que le chapeau aux bords larges des Espagnols »tiene mucho *vuelo*», ce qui renverse l'étymologie présentée. Déverbal de VOLARE, ce *vol* ou *vuelo* traduit la même idée que le fr. *volet* (»visage couvert d'un volet» ; vieilli), *bavolet*; *volette*. [1]

* * *

[1] C'est à cet endroit que je placerai quelques observations restantes, que voici, de M. Spitzer:

[»Hinzufügen möchte ich noch . . . die Etymologie von cat. *ple de góm á góm* ‚zum Brechen voll' (zum Typus *de* + x + *á* + x vgl. Spitzer, Mitt. d. Rum. Inst. Wien 1914): zu REW 2390 CUMULUS ‚Haufen' (cf. frz. *comble*, prov. *comol* ‚voll'): Rückbildung wie die Rom. Gramm. II § 355 aufgezählten. Zu *c* > *g* vgl. cat. *gombolar* ‚häufen' zu CUMULARE. In die ursprüngliche Wendung, wie sie frz. *de fond en comble* darstellt, wurde die Wortdoppelung sekundär eingeführt: ‚von Giebel zu Giebel' hat keinen Sinn.

Barnils, Mundart von Alacant (1913) S. 18 führt cat. *deu* ‚Quelle' auf DUCTUM zurück, was unmöglich ist. Ob das daselbst erwähnte *bèu* nicht mit *bec* (REW 1016, afz. *bief* etc.) zusammenhängt?»].

Encore une note additionnelle. — Comme c'est au mois de février déjà que la plus grande partie du présent article a été composée, je n'ai pu y tenir compte, d'une façon systématique, des matériaux étymologiques tout récents que renferme le compte-rendu d'une étude catalane publié par M. Spitzer, dans le fascicule précédent des *Neuphil. Mitteilungen* (pp. 19—21). En discutant les *Estudis* de M. Montoliu, M. Spitzer vient à effleurer en trois points

82. *AFFŪSARE 'verser sur'. — A peu près comme Tacite disait *ut equitum III milia cornibus affunderentur* (*Agric.* 35) pour 'jeter de la cavalerie sur les ailes' de l'ennemi, il arrive aujourd'hui aux Majorcains (Amengual) de dire qu'une volée d'oiseaux *s'afúa*, 's'abat' sur quelque objet; on dirait une survivance du sens »médial» de AFFUNDI. On sait qu'en latin ce sens rappelant le moyen grec était connu surtout pour le partic. AFFUSUS, qui, équivalant dans ce cas à quelque chose comme 'se précipitant vers qqn, pour entourer, pour embrasser', était admis même en parlant d'une seule personne, comme dans *paternis Affusus genibus* et d'autres tournures de cette espèce; cf. encore *Affusa totum corpus amplexu tegam* (Sénèque, *Phoen.* 475). Dans le majorcain des *Rondayes*, ce sens, on le dira presque, se retrouve, mais modifié »in malam partem»: il y a, p. ex., deux femmes qui se *afuaren á* un bonhomme un peu sot, un brise-raison qui les avait exaspérées (25); de même, situation ressemblante, deux personnes qui *s'afuaren á* une troisième pour lui donner une bastonnade (147), trois bêtes fauves qui *s'afúen á* un roi (227). Il y a même un seul chevreau qui *s'afúa á* un pauvre voleur effaré (69), une faux redoutée par le peuple des ignorants qui *s'es afuada á* un de ceux-ci (251). Très fréquent par conséquent avec un sens général qu'on pourrait ranger sous celui de 's'attaquer à', 'attaquer', ce *afuarse* majorcain a même donné naissance, à ce qu'il semble, à un substantif déverbal qui serait parfaitement inexplicable à un point de vue exclusivement étymologique: c'est ce *fúa* qu'Amengual interprète par 'el vuelo rápido y vario que lleva el ave de rapiña, ya

---

des questions dont je parle ici. C'est d'abord (p. 19, n:o 3) le catal. *escar(a)-bitllat* que, ici encore, M. Spitzer rattacherait à CEREBELLUM, ce qui me paraît inadmissible, v. plus haut, p. 66, n:o 1826; ou bien, alternativement, à SCARABAEUS. C'est ensuite (p. 21, n:o 11) catal. *blé* 'Docht', *blenera*, fr. *molène* 'Königskerze', esp. *mollena* 'Haarzopf'; je doute (p. 95, n:o 69) qu'il faille songer à un *MOLLENUM. Enfin, c'est (p. 21, n:o 16) catal. *bolva*, qui n'a probablement rien à faire à PULVIS; je crois avoir donné l'explication définitive de ce *bolva*, plus loin, p. 97, n:o *80*.

abatiéndose, ya levantándose, *calada*' et qui, à en juger par un certain nombre de contextes, est souvent employé au figuré, toujours dans le marjorc. des *Rondayes*: c'est, par exemple, un bouc effarouché qui, sans attaquer personne, *feya bots y escaravits, y tot eran fues y 'xecalines* (46), un roi qui *li pega fúa*, 'se précipite vers elle (sans l'attraper)', 'lui flanque une *fúa*' (258); à noter encore, échantillon d'un style extrêmement vif, cette tournure d'une description des prouesses nocturnes d'un chat: *Se posan á comparéxer rates y rates: y ell fua á n'aquesta, fua á n' aquella altra* (248).

Ce *fua* curieux, je suis même en état de l'attester pour un patois du catalan proprement dit. Ruyra (p. 229) fait dire à un ours de mer: *Bé, donchs, si us cou poseushi fuhes*: 'bien, donc, si cela vous pique [= si les offenses de cet homme vous restent sur le cœur], mettez-vous-y des »*fúes*«,' ['car moi je n'y interviendrai sinon pour vous servir'], ce qui veut bien dire '. . . attaquez-le . . .', 'donnez-lui son paquet', 'contez-lui-en à lui'.

Quant aux dictionnaires catalans, ils ne connaissent qu'un (participe?) *afu(h)at*, mais celui-ci sous le sens secondaire intéressant de 'rapide' (B. y T., Vogel).

Phonétiquement, *afuar* est à *AFFUSARE comme *aviar* à *ADVĪSARE. La chute de l'S intervocalique est connue en dehors des Baléares (*GG* I² 859, § 43), même dans le parler de Sopeira (*Congrés*, p. 423, *aviar*).

83. **AURA** 'Lufthauch, leiser Wind', M.-L. 788. — M. M.-L. cite ici dubitativement un portug. *ourado* 'schwindelig'. Une explication également dubitative de M. Brüch (*ZRPh* XXXVI-1912, p. 578; provenance germanique du portug. *ourar* 'schwindelig werden') paraissant peu convaincante, je citerai ici un cas catalan pas trop différent du portugais, qui pourrait donner raison à M. M.-L. C'est catal. *o r a t*, avec une forme secondaire *aurat* citée par M. Spitzer sous 788, ayant le sens de 'fou'. (Pour la variation *orat* ~ *aurat*, cf. les cas comme *obrir* ~ [aubrí], *ofici* ~ [əufisi] etc., *Boll. del diccionari* IV-1909, p. 245, et, d'autre part, *uré*, *urás*, *urá* ~ *hauré* etc., ibid.

IV 241, — renvois qu'il convient de tenir présents également pour mon n:o 18, alinéa final). Ajouter: ›esp. *orate* ›portug. *orate*, 'fou', mot que je cite d'après M. Lang, *Romanic Review* III (1912) 310—312.

Si, en rappelant l'attention sur cet intéressant article, j'ai quelque chose à y ajouter, c'est à propos d'un détail concernant le catalan. Après avoir mentionné catal. *orat*, M. Lang ajoute en note (p. 311, n. 2): »The *Taschenwörterbuch* . . . [de M. Vogel] still registers *orat*, and also the adage: 'Infant y orat diuhen la veritat', but Mr. Foulché-Delbosc writes me that *boig* is now the current expression in place of *orat*». Partant de là, M. Lang qualifie *orat* de »Old Catalan». Or, à en juger par le catal. moderne de Ruyra (passage non patoisant), il ne paraît pas que l'on puisse considérer notre mot comme vieilli: la pauvre Jacobé de la dernière nouvelle est qualifiée d'*infelis orada* (336).

B. y T. cite un catal. *exorar* 'bogejar' (c. à d. 'extravaguer, folâtrer'), qui ne se retrouve ni chez Saura ni chez Vogel, ni, non plus, dans les dictionn. valenc. et majorc., et que je n'ai pas rencontré dans les textes. Si ce mot existe (»*exorarse*» 'folâtrer'? »*exorat*» 'folâtre'?), ce qui ne paraît pas incroyable étant donné prov. *cissauná*, fr. *essoré* etc. (M. L. 2941, *EXAURARE), il pourrait être considéré comme constituant un précieux point de contact sémantique entre le groupe gallo-roman et le groupe hispanique [1].

[1] Pour le sens hispanique de notre *AURATUS ou *EXAURATUS 'frappé d'un [mauvais] vent' ›'folâtre, fou', il paraît sûr que des pendants pourront être trouvés ailleurs. Je dois peut-être me borner à copier ici la traduction en italien d'un passage du *Kalevala*, poème finnois (XVIII 698 suiv.; trad. de P. E. Pavolini, publ. dans la *Biblioteca dei popoli*, dir. da G. Pascoli, Milano, Sandron, [1910]):

> Io non lodo l'uom di mare,
> non l'eroe che va per l'onde!
> Porta il vento il senno in mare,
> spezza il turbine il cervello.

Ce dicton populaire peut bien servir ici d'une espèce de commentaire de la formation sémantique qui nous intéresse.

A noter, après tout, les deux allotropes que sont, selon moi, en portug., *ourado* 'pris de vertige' et *orate* 'fou'.

84. **BÂTIL** (arab.) 'vanité', 'vain', M.-L. 991. — Me reportant à C. Salvioni, *Spigolature Siciliane* (*serie 5ª e 6ª*) (1911), n:o 17 des *Giunte*, et à C. Salvioni, *Osserv. varie sui dialetti meridionali di terraferma* (1911), n:o 47, je dois faire observer ici que le catal.-valenc. et même le majorc. des *Rond.* connaît, non seulement ce *debades* qui paraît se ranger naturellement du côté du gallur. *dibbata*, mais encore, mot mentionné par Schuchardt, *ZRPh* XXXII (1908) 470 et coexistant avec *debades*, un *b a l d a m e n t*, *m a l d e m e n t*, qui, lui, reflète notre étymon arabe. Voici ce que donnent les dictionnaires. Vogel: *maldement* 'vergebens', *baldament* mit conj. 'o dass doch . . .!', 'wenn auch, obgleich'; *ni b.* 'nicht einmal'. B. y T.: *maldament* 'encara que', '*baldament*'; et sous ce dernier mot: 'tant de bó!', 'encare que'. Saura: *baldament*, *valdament*, toujours avec les deux sens de 'ojalá' et de 'aunque'. Martí y Gadea: *b-*, de même. Amengual: *maldament* (adv.) 'con todo eso', 'con t. esto'.

Abstraction faite de la traduction 'o dass doch' = 'tant de bó' = 'ojalá', cas dont je n'ai pas rencontré d'exemples, les sens ci-dessus remontent au sens n:o 1 de M. Schuchardt: 'ohne Erfolg', 'inutilement', '*i n v a n u m*' = *f i ' l b â ṭ i l*[1]. Après deux répliques que l'on pourrait rendre par »Lui n'est pas le chevalier qui a tué le dragon». — »Mais il a apporté les sept têtes!» — on est en présence d'une troisième réplique que voici: »Soit! ce n'est point lui, je vous le dis». Ce »soit», que le texte majorc. (*Rond.* I 277) exprime, précisément, par *maldement*, on n'a pas beaucoup de peine à y reconnaître le sens 1. en question: ». . . il a fait voir les têtes». — »*I n u t i l e m e n t*! je ne crois pas à ce qu'il dit!» — Ailleurs, la chose devient un peu plus compliquée en apparence. Prenons

[1] C'est précisément par un '*fal bátil*' que Pedro de Alcalá, dans son *Vocabulista arábigo* (1505; éd. de Lagarde, 1883), rend l'esp. *en vano o en vazio*.

un des huit passages que j'ai annotés où *maldement* régit un verbe au subjonctif et peut être rendu par 'quoique'. *Maldement fos d'auzina o d'uyastre, la capdellava* (*Rond* I 275) équivaut à: [un tronc d'arbre] 'eut beau être de chêne ou d'olivier sauvage, le dragon le plia en deux'. Ce qui est dit, par conséquent, sous la forme suivante: »(il était) i n u t i l e (que) ce fût un tronc à toute épreuve, le monstre le brisa». — Ce sens concessif est fréquent et se rencontre aussi chez Ruyra (300).

Un troisième cas: *¡Tira, donem! ¡No'u conexerán! ¡Maldement no més sía una espipellada!* (*Rond.* I 156): 'allons, donne-m'en! on ne va pas s'en apercevoir! Ne fût-ce qu'un tout petit peu!'. Quelle est bien la genèse syntactique de la troisième de ces exclamations? Mot à mot: »inutilement (que) cela ne soit qu'une espipellada; [j'en jouirai néanmoins]»; c'est à dire: »le fait qu'il y en aura peu, ne m'e m p ê c h e r a pas d'être contente». On dirait une »inutilité» (bâtil) pour un acte négatif. — Bien entendu, ce dernier *maldement* ne représente encore au fond qu'une variété spéciale du sens secondaire de tout à l'heure, du sens de 'quoique'. Il est vrai qu'au point de vue français, il serait nécessaire, pour placer un *quoique* dans la traduction de notre passage elliptique, de sous-entendre toute une série de mots qu'on ne saurait omettre sans compromettre l'intelligence du contexte. Mais il y a d'autres langues qui permettent de reproduire telle quelle cette ellipse. En finnois, par exemple, il suffirait de traduire ici mot à mot, ou presque, tout en conservant, pour *maldement*, son équivalence ordinaire signifiant 'quoique' (finn. *vaikka*)[1]. — De même, passage moins compliqué: *Quin estufat! Jo voldría per casa una coquesa que'l fes aixís, valdament me'l fumés cada dia* (Ruyra 192); c'est dit pour consoler un cuisinier dont le plat a un goût de brûlé.

Pour *ni maldament*, que Vogel mentionne exprès avec la traduction 'nicht einmal', il y a lieu de citer (*Rond.* I 180)

[1] *Maldement no més sia una espipellada! = Vaikka ei olisi kuin hyppysellinen!* — Ce *vaikka* équivaut également à notre mot roman dans tous les autres passages que je cite ici.

»*Te donaré 'l doble des preu*». — »*¡Ni maldement el me doblasses set vegades!*», où l'on traduira ce *ni m.* par 'nicht einmal w e n n', 'pas même si', ce qui équivaut à dire que *maldement* sert, ici encore, de conjonction.

La construction certainement ingénieuse de M. Spitzer, s. v. MALUS, paraît peu convaincante comme forme. Il n'y a que la vacillation initiale entre le [b] étymologique et un *m-* qui puisse être expliquée par une contamination avec le mot *mal*. Pour le lien qu'il peut y avoir entre l'idée de 'quoique' et celle de 'mauvais', cf. les formations comme *malgré, malgrat, mal su grado*.

85. **CANISTRUM** 'Korb', M.-L. 1594. — Ajouter: + *panera* 'panier': sopeir. *p a n i s t r a* 'cistell', *Congrés* p. 427.

86. **CUMBA** (gaul.) 'Tal', 'Schlucht', M.-L. 2386; cf. 2440 et Vogel, *Neucatalanische Studien*, p. 65, 9. — Les survivances citées par M. M.-L. sont localisées entre l'ital. du Nord et les Landes. En dehors de ce domaine gaulois, CUMBA 'Tal' peut être attestée au sud des Pyrénées. Il est vrai que les dictionnaires catal. proprement dits ne le connaissent pas[1]; mais son existence dans l'ancien ampourd. est assurée par le fait que le majorc. offre un *c o m a*, qu'Amengual explique par: 'el espacio que hay entre dos montañas ó alturas poco distantes entre sí, el cual por su frescura suele producir pasto para los ganados, *cañada*' (*coma conradisa* [M.-L. 2252] 'el terreno en forma de vega, que se halla entre algunas sierras ó ríos') et — signification secondaire caractéristique — par: 'la tierra señalada para que los ganados trashumantes pasen de sierra á extremos; entre los mesteños, es de noventa varas de ancho, *cañada, cañada real*'. Et, malgré le silence du dictionn. de Vogel (1911), il se peut qu'il faille attester ce *coma* également pour l'ampourd. moderne. Je trouve *coma* chez Català, en dehors des passages en patois, dans une description qu'elle fait du paysage vu d'en haut

[1] Vogel ne donne *coma* qu'avec le sens de 'Komma'. Saura et B. y. T. lui connaissent le sens de 'colline, loma'.

(p. 19). Le contexte ne montrant pas s'il s'agit d'un 'Tal' ou d'une 'Hügel', on se demande toutefois si c'est ici qu'il faut placer ce *coma* mystérieux, que je citais *NM* 1912, p. 215, n:o 2386. En 1909, dans sa traduction du roman (que je consulte aujourd'hui), M. Vogel rendait notre mot par 'Hügeln'. — Les anciens Celtes de la Péninsule semblent avoir transmis dans la toponymie un CUMBA, s'il est vrai qu'il faut le reconnaître çà et là sous la forme *Comba*, nom d'un certain nombre de localités situées dans les provinces respectives de La Corogne, de Lugo, d'Orense et de Pontevedra, dans *Combel* (deux »aldeas», dans la prov. de La Corogne), dans *Combedo* (»lugar» de la prov. de la Corogne), dans *Combarro* (différentes petites localités, provinces de La Corogne, de Lugo, de Pontevedra), *Combarros* (prov. de León, près Astorga). Bien entendu, avant de trancher définitivement cette dernière question, il faudrait trouver un moyen de distinguer les quelques cas où il paraît s'agir plutôt de SANCTA COLUMBA (Jungfer, *Personennamen in d. Ortsnamen Spaniens u. Portugals*, p. 13) de ceux qui, par des raisons de géographie linguistique, peuvent en tout cas remonter à un étymon sans -L-. — Je regrette de n'avoir pu me servir d'une étude annoncée en *BDR. Bibliographie* 4745, de P. Vidal, traitant de *coma* et *comba* dans la toponymie catalane.

87. **DE SUBITO** 'plötzlich', M.-L. 2607. — Fréquente dans la latinité archaïque et aussi, d'autre part, dans la latinité tardive (voir Löfstedt, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*. Uppsala 1911, p. 170), cette expression se retrouve en Gaule, comme l'a montré M. Thomas, cité par M.-L.; elle se retrouve également de l'autre côté des Pyrénées: catal. valenc. *de sobte* (*Glanures* III, p. 215) et > cast. *de sopetón*, 'de improviso'. Ce *sopetón* représente, selon moi, pour ainsi dire, une ampliation castillane du [sóptə] des parlers de l'Est, avec résolution du nexe [pt], qui est inconnu en Castille. — Ce que les dictionnaires cast. donnent à la première place, sous *sopetón*, c'est la signification de 'soufflet sur la joue'. Que telle ne soit pas la signification primitive,

c'est ce que semble bien nous montrer, sans qu'il faille sortir du domaine castillan, l'emploi de notre mot dans des passages comme le suivant: »*Recoja usted lo suyo y vámonos*», *me dijo de sopetón* [el guardián]. »*Está usted libre*». — *No esperaba tan pronto desenlace.* (Ciro Bayo, *Lazarillo Español*, Madrid 1911, p. 70). N'est-il pas plus facile d'admettre qu'il y ait eu substantivation secondaire, *de sopetón* 'soudain' ayant pu donner naissance à *un sopetón*, dit plaisamment pour 'une gifle', à peu près comme il y a à côté d'un *de antuvión* 'de repente' (cf. M.-L. 499) un subst. *un antuvión* 'golpe repentino'!

Ce *sopetón* fait défaut dans la *Gaya* (1475). Le *Dicc. de la Acad. Esp.* le donne dès sa première édition (1739), mais à titre d'une des acceptions spéciales (!) d'un *sopetón* signifiant 'la sopa grande', mot dérivé de *sopa*. Quant à la définition de notre mot précis, elle reste identique, en somme, depuis 1739 à 1899 du moins.

88. ELLUM 'sieh ihn da', M.-L. 2851. — L'étude des parlers majorc. paraît réserver au romaniste, entre autres, la joie spéciale de retrouver de temps en temps, bien vifs à ce qu'il semble, quelqu'un de ces mots latins antiques, attestés chez un Plaute, un Lucrèce, dont on s'est accoutumé à ne chercher des survivances romanes que dans quelque patois italien ou sarde. ELLUM survit, je crois, sous le majorcain *e l l*. Au nombre de mes dictionnaires, celui d'Amengual est seul à donner, quoique sous un même mot-tête, cet *ell* adverbe différant du pronom personnel *ell* 'lui'. Amengual dit: »*Ell* . . . expresion elíptica, que equivale á una cuarteta [1] 'ello es que', 'el caso es que'. Así hecha para un reloj de sol, dice:

> Si 'm demanas ¿Qui n' hora es?
> et respong: *ell* es estada;
> S'hora que señy ja's passada,
> de modo que ja no's res».

Voici quelques-uns des passages fort nombreux des *Rondayes*

[1] Ces mots ne donnent pas de sens. Il faut lire plutôt: »que equivale en una cuarteta á 'ello es que' . . .». L'édition dont je me sers foisonne en fautes d'impression de toute sorte.

I où le mot en question se trouve sans qu'il faille admettre une »ellipse» (»'*ell' es que*» ⟩*ell*) comme le ferait Amengual: *Ell el Rey s'en hagué de tornar* (264) 'voilà donc le roi forcé à rentrer chez lui'. *Ell na Xeloch s'hi allargá* (118) 'voilà que cette vieille s'y étendit de son long'. *Ell les sarments comensan á inflar* (208). Dans aucun de ces passages, le contexte ne permet de traduire *ell* par la tournure »c'est que». Par contre, il y a un grand nombre de passages où ce sens explicatif, le seul que donne Amengual, cadre parfaitement avec le contexte: *¡Si vésseu la resta! ¡Jo vos ho assegur! Ell aquests dos dits encara son lo mes negre y mes rapallos del seu cos* (113; c'est une fille dont on ne montre à un étranger que deux doigts passés par un trou pratiqué dans la porte:) 'si vous voyiez le reste! Je vous l'assure! C'est que ces deux doigts sont encore tout ce que son corps a de plus noir...'. *Ell la tenian ben lluny á sa son* (217) 'c'est qu'ils faisaient tout leur possible pour ne pas s'endormir'. — Somme toute, j'ai annoté bien 9 passages sûrs de cette dernière catégorie, qui représente, ce semble, de *ell*, un sens secondaire, mais ayant toujours pour point de départ le sens de 'voilà' ou plutôt 'voyez-vous' [1].

89. **EXTENTARE** 'ausdehnen', M.-L. 3084. — Cet étymon rare, faudra-t-il y rattacher catal. *estantolar*, *estintolar* 'stützen'? Ce mot, mes dictionnaires ne le donnent pas pour majorc. valenc. prov.; quant au catal. proprement dit, Vogel est seul à le donner tout en l'indiquant comme relevé pour la première fois par lui. C'est un mot plutôt fréquent chez Ruyra, et on en rencontre des exemples ailleurs (voir plus bas).

---

[1] M. Spitzer, après avoir lu une épreuve de cet article, vient de me faire la communication intéressante que voici: »Sur ELLUM = *ell* je publie un article dans la *RDR* (je pense que *ell* est ILLUD! Cf. portug. *isso* dans la même fonction⟩». — Sans prétendre décider d'avance, je voudrais cependant objecter dès maintenant qu'abstraction faite de notre cas présent, le majorc. *ell* ne m'est point connu sous les fonctions d'un pronom neutre comparable à l'*isso* portug. Une tournure comme *por isso* ne saurait être rendu en majorc. que par *per això*, *per allò*. (Ce qui, je le répète, n'est pas encore décisif).

La forme. Ruyra s'étant décidé pour la graphie avec *i*, cette lettre doit bien représenter un [ẹ] relâché (propre aux dialectes archaïques comme l'est, je pense, celui de Blanes), phonème qui ne saurait être rendu par l'orthographe barcelonaise que, précisément, par un *i*. L'autre graphie *estantolar* correspond, selon moi, à une prononciation barcelonaise [ɐstɐ̝ntʊ̝lá] ou [əstənt̝ʊ̝lá], qu'il conviendrait d'écrire **estentolar*, si mon étymologie est exacte. — De formation apparemment savante en catalan, le suffixe *-olar* (Meyer-Lübke, *Gramm.*, II § 584) est très en vogue ici: on a, non seulement des mots comme *mormolar*, *tremolar*, mais aussi *remirgolat* (cf. *migrat*; v. à l'Index), *agombolar* (CUMULARE; *agomblat*. Ruyra 220!), *esmicolar*, *axarcolar*, *espigolar*; *udolar* et *braholar* (Vogel, *Neucatal. Studien* 54); *rodolar*, *bressolar* (ibid. 53); *reviscolar* (Català 42: *se reviscóla* 'se ranime'; *Rond.* I 157: *reviscolá* 'elle revint à elle'); cf. *vinc(u)lar*, n:o 59, n.

Comme sens, il est vrai que l'étymon latin et l'*estintolar* hispano-roman ne ressemblent pas tout à fait l'un à l'autre. Fréquentatif de EXTENDERE (supin -NSUM ou -NTUM), le mot EXTENTARE (que M.-L. a tort de munir d'un astérisque), se rencontre une fois chez Lucrèce (III 488, éd. Brieger 1894; — III 490, éd. Lachmann 1871 et éd. Heinze 1897), où il est employé en parlant d'un malade, d'un fiévreux qui *desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat.* Ensuite, il n'y en a que deux exemples chez Ammien Marcellin (IV^e^ siècle): XXII, 14,3, c'est un homme rabougri auquel on trouve ridicule sa manière d'affecter un extérieur imposant *umeros extentans angustos*; XVII, 5,2, un roi oriental qui, *latius semet extentans* ('die Stirn stolzer erhebend' Georges), croit le moment venu de dicter aux Romains les conditions de la paix. — En somme, ce sont là des sens qui correspondent à ceux du »étendre I, 1^0^» du *Dictionnaire Général*: 'développer en mettant dans toute sa longueur, dans toute sa largeur, ce qui était contracté tout à l'heure'.

Estintolar, par contre, a le sens assez nettement prononcé de 'stützen', *estantolarse* 'sich aufstützen, sich stemmen'

(Vogel). Des huit exx. que j'ai annotés, il y a lieu de citer ici quelques-uns. Etant donné la rosée qui couvrait les plats-bords de l'embarcation, la jeune fille déclare: *no m'hi podia estintolar; . . . mes, com que la marxa era tan suau, no hi havia pas perill de perdre l'equilibri* (Ruyra 175). Toujours assez éloigné sémantiquement de EXTENTARE, voici un autre *setintolar*, qui, lui, serait également difficile à expliquer par ce *STANT-ULARE auquel on est peut-être amené à penser en présence du passage précédent: Une nageuse s'approche d'un spectateur assis sur le rocher et lui saisit un pied pour se reposer un moment. L'autre consent bien volontiers: »*Pot estintolarse tant com vulga y descansar*». — »*Gracies*», *fa ella*, »*no hi ha necessitat de més. Aixís estich millor qu'en un llit; suro naturalment y l'aigua es més tova que la llana y la ploma més estufades*» (Ruyra 126). *Estintolar una má* (Ruyra 336) équivaut à 'appuyer la main' en enfilant un sentier entre un rocher et un précipice. *Ella, sang-glassada, s'estantolà en la taula* (Català 268) pour se tenir debout; tant elle était effarée. — Il faut avouer qu'après tout, et quoi qu'il faille dire de la phonétique du vocalisme, ce dernier exemple de notre mot semble se rapprocher beaucoup, comme sens, d'un *STANT-ARE, *STANT-ULARE, qui pourrait signifier 'mettre debout' ou 'soutenir debout'.

90. TĬMĒRE 'fürchten', Körting 9543. — Le développement sémantique de ce mot offre un point spécial. A part catal. *témbre*, qui pourrait également bien refléter un **trembre* TRĔMERE (cf. *p(r)endre*), mais que Hetzer, *Beihefte zur ZRPh* VII (1906) pp. 8, 173, citerait à titre de représentant attesté unique d'un prétendu *t í m ĕ r e qu'il verrait sous le »*temto* = »t í m ĭ t o» des Gl. de Reichenau, nous avons un catal.-valenc. *témer*, qui, lui aussi, est dépourvu d'intérêt, la forme accentuelle ne pouvant guère être considérée comme significative pour le développement protoroman (G*G* I² 870, § 66) et le sens ('fürchten, bangen') n'offrant rien de nouveau. C'est le sens majorc. qui mérite d'être signalé. *Rond.* I 42, il est question d'un charbonnier et de ses deux petites filles, qui sont si

pauvres que lorsque l'une d'elles porte le seul vêtement, l'autre doit passer la journée toute nue et, s'il vient des étrangers, rester cachée dans un grand cabas sans souffler mot, *perque no se temin d'ella*, 'afin qu'on ne s'aperçoive d'elle'. Toujours verbe réflexif, ce *témerse* 'remarquer', dont j'ai annoté 21 exemples dans le tome I der *Rondayes*, et que le dictionnaire d'Amengual connaît avec le sens 'advertir', régit presque toujours un *de* suivi, soit d'un substantif, soit d'un pronom, soit, enfin, d'une proposition s'ouvrant par *que*, *quant*; je n'ai trouvé que 4 cas où l'on ait *témerse que*, sans *de* [1]. Le sens étymologique de ce *témerse de qualcom* doit avoir été celui de 'craindre pour soi-même en présence de quelque chose' = lat. *sibi timere ab aliqua re*; ce qui rappelle la tournure française *se douter*, qui signifia autrefois 'avoir peur' (Littré II 1235, Rem. 6), étant donné que l'anc. *douter* = mod. *redouter* [2]. Commune par conséquent à l'anc. majorc. *témer(se)* et au franç. du XIV^e^ s. (*se*) *douter*, l'idée de la 'crainte' a ainsi évolué, non seulement dans cette idée très peu inattendue que représente le frç. mod. *se douter de* = 'soupçonner', 's'imaginer qc', mais aussi dans cette idée sensiblement plus éloignée de l'origine qui répond au majorc. mod. *témerse de* = 'remarquer, apercevoir qc ou qn'. C'est encore un de ces cas étranges où un sens plutôt abstrait à l'origine se transforme dans un sens physique; cf. mon numéro 68, fin.

En dehors du majorc., on retrouve bien le mot *se temer*, mais on ne le retrouve pas, je crois, sous le sens de tout à l'heure. Quant aux dictionnaires, je n'ai rencontré, il est vrai, que

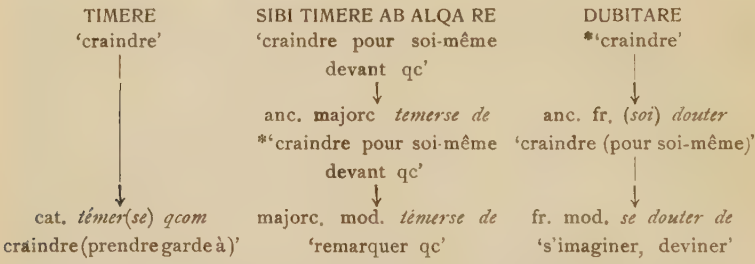
---

[1] *de* + subst. ou pron. (139, 177 [deux exx.], 187); *s'en t.* (2, 36, 96, 99, 106 etc.); *se va témer de que* (150); *si jo no me tem de quant sa fia del Rey buidava sa carabasseta* (18) 'si je n'avais pas fait attention au moment où la fille du roi a versé l'eau de la gourde'. Sans *de*: 101, 205, 222, 261.

[2] Le DUBITARE roman signifiant 'redouter' (M.-L. 2781) est connu également en anc. esp., et cela jusqu'au XVII^e^ s.: v. Menéndez Pidal. *Mio Cid*, II, pp. 631, 632, s. vv. *dubda*, *dubdança*. En anc. ital., c'est non seulement le gallicisme *dottare*, mais encore le latinisme *dubitare* qui a le sens de avoir peur': *che ella d'altrui non divegna dubitate*, Bocc. *Decam.* X 9.

cette indication de Levy, *Petit dict. prov.-français*: *se temir* ou *se temér de* 'être en souci de', 'craindre pour', ce qui diffère du majorc. et du lat. C'est la lecture de Ruyra qui me fournit une expression analogue pour le cat.: *caminava ai-xarrancat, ab una fermesa y un aplóm, posant els peus tan plans, que no més de véurel se comprenía que, encara que se li ventés una empenta de part darrera, no se'l faria caure: sempre anava com qui se la tem* (Ruyra 167): il avait l'allure sûre des ours de mer: jamais un pas à l'aveuglette. Comme c'est différent du majorcain!

Somme toute, l'entourage sémantique du majorc. *témerse* pourrait être représenté de la façon suivante:



91. ***TUMBARE** (t u m b a '(Grab)hügel' + germ. t ŭ m ō n 'sich drehen', cf. Kluge s. v. *Taumel*) 'über einen Haufen stürzen' (?), v. Körting 9804—9806. — Tout en n'ayant rien de particulièrement intéressant à dire pour dissiper tout doute au sujet de catal. *t o m b a r*, majorc. *tombar*, *t o m a r*, je dois m'arrêter là-dessus pour discuter, en le complétant, l'article correspondant de M. Spitzer (s. v. t u m b a). Je trouve trop catégorique la déclaration suivante: »*tombar* hat im Cat. allein die Bedeutung von sp. *volver*, ital. *tornare* 'wenden', nicht die von 'fallen', daher *tom* [*tom(p)*] 'Drehung, Änderung, Miene, Mal'». Certes, le sens de 'tourner' est facile à attester en catal., et j'ajoute qu'il existe, à titre d'emprunt aux parlers de la côte de l'Est, même en cast., sous ce *tomar* du Dict. de l'Acad. Esp.[13] qui signifie 'virar el buque por avante para recibir el viento por la banda opuesta' (*tomar por avante*

‚virar la nave involuntariamente ó de propósito por la parte por donde viene el viento'). Mais je serais à même de citer plus d'un passage catal. qui démontre que nous avons affaire incontestablement à un *tombar* signifiant, sinon 'fallen', du moins, et précisément, 'zu Fall bringen'. Voici un de ces témoignages: Au cours d'une navigation dangereuse, une demoiselle, qui était à bord, se disait pour se consoler: *Quan no hi hem quedat fins ara, ¿qué ha de venir que'ns tombi?* (Ruyra 267), '. . . qu'est ce qui peut arriver qui nous perde, qui nous fasse chavirer'; le contexte montre qu'il ne faut pas du moins songer à traduire '. . . qui nous fasse retourner'. — A en juger, non seulement par les dictionnaires du domaine catalan, mais, et surtout, par les passages en langue quotidienne dont on peut faire collection, il paraît que le sens fondamental, pour ainsi dire, de *tombar* est, dans l'Est de la Péninsule, 'renverser, faire tomber'; sens identique, par conséquent, à celui du vfr. *tomber* 'renverser', que Godefroi connaît même pour l'argot des lutteurs de nos jours et qui survit, d'autre part, sous le *tombar* valenc. et le *tumbar* cast. Ces mots signifient, le plus souvent peut-être, 'hacer caer ó derribar'; l'idée de 'tomber' s'exprime ici, soit par le verbe réflexif: *se tomber*; cat. *tombarse* Ruyra 276 (cast. *tumbarse* et valenc. *tombarse* signifiant 'echarse á dormir'), soit, aussi, par le verbe neutre, dont, à vrai dire, je n'ai pas rencontré d'exemples. — Pour ce qui est du majorc., il y a, d'abord, le dictionnaire d'Amengual, qui donne deux verbes différents (je demande pardon de copier in-extenso, ou à peu près, ces explications verbeuses, mais peut-être nécessaires): 1. *tombar* 'torcer ó trastornar alguna cosa, hácia un lado ó totalmente, de modo que ella caiga ó lo que se contiene en ella, volcar'; 'inclinarse . . . lo que debía estar en equilibrio . . .' et 2. *tomar* 'arruinar, demoler, echar á tierra las casas, los muros y cualesquiera edificios, derribar'; 'tirar contra la tierra, hacer dar en el suelo á alguna persona, derribar'. Par conséquent, 'remuer de côté' et 'faire tomber, renverser'. Est-ce peut-être là un seul sens à deux nuances? La ligne de démarcation

pourrait, dans ce cas encore, être étymologique. Les *Rond.* I offrent des exemples de l'un et de l'autre de ces mots; je regrette de n'avoir annoté que les cas suivants: Deux aventuriers en trouvent un troisième, *qui estava tombat, ab una oreya á sa terra* (p.3) 'qui était par terre, y appliquant l'une de ses oreilles' en attitude d'écouter. Puis, c'est un bouc monté par une jeune fille qu'il *tomava*, qu'il 'jeta par terre' (46); un blé haut et épais qu'on prétendait couper rien qu'en y tirant des flèches: *y el tomavan tirant fletxes á n'es brins* (249). — *Fer la tómbola* (164) 'se jeter par terre pour coucher'.

92. *VITRIOLUM 'Vitriol', Körting 10258. — Aj.: + PETRA: sopeir. *p e d r i o l*, à côté de *bedriol*, *Congrés* 427.

Additions et rectifications.

G l a n u r e s I, p. 153, l. 5 d'en bas, lire *abbaye*.

1. Pour consolider encore davantage l'explication proposée (*abeceroles* dérivé de *abecé* = **abecer*), je citerai une forme accidentelle du mot *quinqué* 'sorte de lampe, quinquet', mot remontant, comme on sait, au nom de *Quinquet*. Ce *quinqué*, qu'on entend, du reste, à tout propos à Madrid, présente chez Ruyra 137 la graphie *quinquers* (plur.). — A noter les additions de M. Spitzer, p. 158. — Par lettre, M. Spitzer me fournit encore, pour *-ers* = *-es*, *recers* RECESSUS, et le dérivé *arrecerar*.

2. l. 3 d'en bas, pour prendre la chose avec la dernière exactitude, lire *àa(h)uc(h)*. — Cf. 63, avec additions. — ***5.*** Cf. 64.

6, p. 158, en bas, aj.: Pour la phonétique et l'orthographe de *auueros* et d'autres cas esp. anciens ou modernes, d'importantes remarques se trouvent chez Menéndez Pidal, *Mio Cid*, p. 179, l. 15 suiv., et p. 148, l. 31 suiv. — ***7.*** Cf. 65.

8. Munir d'un astérisque le mot *ALBACINAM. — Voici un autre mot catal. en -ĀCĪNVS, qui fait défaut dans les dictionnaires, mais que l'on trouve chez Català, p. 93 (passage en patois): *secahí*, en *un trist lladó secahí* ('ein elendes, dürres Äpfelchen', trad. de Vogel); de SICCUS. — M. l'Abbé Alcover

ajoute, dans son compte-rendu (p. 300), que ce mot, prononcé [əu̯bəínə], signifie à Sóller (Majorque) 'una pluja molt fina molt fina, que només fa unes gotineues casi imperceptibles, com la rosada matinal, de l'*auba*'. Ce mot très beau *albaïna aubaïna* 'calme en mer', 'pluie très fine', il faut peut-être après tout le rattacher au substantif roman *alba*, *auba*. Mais il n'en paraît par moins difficile de dire quelle aura été l'idée représentée par le *ALBACINA de l'occitanien primitif.

10. Aj. à la fin: Cf. cependant Niepage, *RDR* I (1909) p. 369, § 124, 125; p. 370, § 126. — ***12.*** Cf. 42 et *42.*

15. Pour *cañado*, v. maintenant Menéndez Pidal, *Mio Cid*, *Vocabulario*, s. v.

16. Supprimer ces deux lignes.

18. ARBITRARE, cf. 68. — Ibid., ligne dernière, lire »cette forme» et non »ce mot». — Ibid., alinéa final: cf. 83.

19. Autres variantes correspondant à l'esp. *alborotar*, *alboroto*: a. prov. *avalot* (*ò* ouvert), majorc. *avalot* (Rondayes I 277), valenc. *a(l)bolotar*, *a(l)bolot.*

22. Pour la fonction du suffixe dans *abolorio*, M. Spitzer (p. 157, n.) a bien trouvé la bonne explication.

23. Pour *bell'e fatto*, cf. fr. *Vous le croyez encore là: il est b e l et b i e n parti* Chez Català, on rencontre très souvent un autre *bo y* signifiant 'tout en', avec gérondif: *bo y tenint* a le sens concessif. On trouve même: *bo y en mitj de les tenebres* (Català 269) 'toujours plongée dans les ténèbres', à peu près = 'quoique p. d. l. t.' — (M. Spitzer m'écrit au dernier moment: »sur *bo y* j'écris un article dans *RDR*»).

24. Quelqu'un pourrait penser que le mot *balandra* (M.-L. 1431) a été pour quelque chose dans la formation du mot *balandrejar*; en présence des exemples comme *Balandrejo enlayre'l mocador de butxaca* (Ruyra 338) je crois suffisante l'explication donnée dans le texte, surtout qu'on trouve en catal., de plus, *brandar* et même *brandejar*, 'brandir'. — Cf. 69. — ***28.*** Cf. 46.

29. »A Mallorca [*ablamar*] significa . . . 'cremar un còs de manera que no quedi res que no torni foc'» (Alcover

p. 300). Des exemples que j'en trouve encore dans *Rond.* I (pp. 39, 205) confirment ce sens pour le majorcain. Ajouter majorc. *esblamarse* 'encenderse bien'; parlant d'un accès de mauvaise humeur: 'acabarse, cesar' (Amengual).

30. Le sens cité dans le texte est aussi a. prov.: *gemèla* 'jumelle, pièce de bois qui en renforce une autre'. Ajouter encore les deux verbes expliqués par M. Spitzer, s. v. GEMELLUS.

32. Pour *jera,* v. M.-L. 2625 (Cornu, *GG* I² 960, § 111; 924, § 3, 2).

33. Nombreux exx. de *amarar* rencontrés à la lecture. Mais pas une forme forte! — Je n'ai pu voir une étude sur *amarar* du Dr. M. de Montoliu, v. *BDR, Bibliographie*, 4728. — M. Spitzer (s. v.) et M^lle^ Richter (*Krit. Jahresb.* XIII, I 105) ont raison de rejeter mon étymologie du portug. *enxambrar,* catal. valenc. *aixamorar.* Ce dernier mot ayant en majorc. la forme *aixumorar* [əšumọrá] et le sens de 'banyar, brufar, roar (rosar), posar homida una cosa tirant-hi aigua, fer-la suar d'homitat' (Alcover, p. 300; *Rond.* I, p. 149; cf. Amengual) doit évidemment être analysé comme il l'est par M.-L. (EXHUMORARE). — Ibid., note finale: cf. 61 (p. 32). Mon explication est la bonne; seulement, les formes intéressantes en question sont connues l'une et l'autre à Majorque (Alcover, p. 300).

34. Une autre étymologie que voici a été proposée en 1886 par M. E. Vogel, *Neucatalanische Studien*, p. 44: *NEPTIÁCA. Jusqu'à ce qu'on puisse attester une ancienne graphie **nehissaga*, l'étymologie de M. Vogel devra paraître plus acceptable que la mienne, surtout comme sens.

36. Quoi qu'il en soit de la valeur d'un exemple comme celui-ci, la graphie pompéienne répétée EXSANGUNI (*Corpus inscript. latinarum* IV 1410, 1411) mérite bien d'être citée là où l'on parle des *sangonells* etc. du roman.

38. Cf. 77. M. Spitzer (p. 157, n.) explique bien le changement du genre. — Je vois aujourd'hui que l'étymologie de *deixondar* avait déjà été donnée par Vogel, *Neucat. Stu-*

dien, p. 80, et que le mot avait été mentionné par Elise Richter, *ZRPh* XXXII 676.

39. Aj. esp. *sobón*. *sobonazo* 'fainéant', *RLR* LI 277, portug. *sobio*. *sobinho* 'rücklings', *Literaturblatt* 1909 col. 242. — A côté du sens secondaire de *asobinarse* que je cite dans le texte, d'après l'Acad.[13], il y a lieu de mentionner ici que le sens originaire 'apoyarse ó recostarse indolente y pesadamente' est connu en province, v. López Barrera, *Estudios de semántica regional. arcaismos y barbarismos de la prov. de Cuenca* (Cuenca, 1912), p. 20. M. López a tort de qualifier ce dernier sens de métaphorique.

41. Voici le contexte d'un *aixonar* employé au figuré [il s'agit d'un nageur]: *Ab unes quantes fregades s'aixoná la mullena qui li regalava per brassos y cames* (Ruyra 13)[1]. — Le dict. valenc. de Martí y Gadea donne notre verbe, en le qualifiant de catalan, toujours sous les deux graphies *axonar* et *axunar*.

Glanures II, p. 12, l. 9, biffer »pouvoir».

42. (l. 13, remplacer toute la ligne par »les formes catalane et castillane ne peuvent guère être expliquées»). — La forme péninsulaire »normale» étant représentée par *cong-* (portug.-galic. *congosta*, esp. *congosto* [avec des noms de lieu comme *C. de Valdavia* pr. Palencia, *C.* pr. León, *Congostrina* pr. Guadalajara], catal. *congost*), c'est l'*-a-* du portug. *cangosta*

---

[1] M. Spitzer a eu l'obligeance de me suggérer une autre étymologie. Il vient de m'écrire: »Votre étymologie de *aixonar* est absolument à rejeter: nous avons un EXUNDARE, comme le prouve bien l'exemple de Ruyra. D'ailleurs l'*-o-* ne s'explique qu'assez difficilement, si l'on part de EXUNARE; ensuite, le prov. a seulement *dezunar* et l'on ne peut, même a priori, concevoir qu'un DIS-UNARE 'enteinen', 'désagréger', non pas EX-UNARE». — Etant donné la façon dont *aixonar* est interprété par tous les dictionn. catalans et valenc. (le majorc d'Amengual ne paraissant pas le connaître), je dois persister à croire plus admissible mon étymologie. Selon moi, un EXUNDARE serait encore plus difficile à concevoir sous le sens de 'despampanar' que ne l'est un EXUNARE sous le sens métaphorique du contexte de Ruyra cité ci-dessus. — Somme toute, avant de décider ou avant de formuler une troisième hypothèse, il faudra aller trouver quelques contextes de plus.

que j'ai voulu expliquer, ce que je n'ai pas dit dans mon article d'une façon tout à fait claire. Me rangeant sur ce point à l'avis de *Rev. Lusit.* IV 272, je me rendais compte de cet *-a-* portug. par *congosta* + *angosto,-a.* M^lle^ Richter (*Krit. Jahresb.* XIII, I 106) serait portée à admettre plutôt »eine Kontamination mit CALLIS, da ja *caleja* vorhanden ist». Que *angosto* soit vieilli en portugais, H. Michaelis ne le dit pas; c'est Gonçalves Viana qui, dans son *Vocab. ortográfico e ortoépico da língua portuguesa* (Lisb. 1911), ne mentionne que *angusto,* qui est un mot savant (*estreito*!). Malgré ce fait je dois avouer qu'il m'est fort difficile d'ôter toute la responsabilité de *congosta* à ce *angosta* on *angusta* des lettrés. — A mentionner encore la forme, pour moi inexplicable, d'un *quingosta* relevée par Carolina Michaëlis de Vasconcellos, chez Gassner, *Literaturblatt* 1909, col. 242.

44. J'ajoute que les formes en *per-* ne paraissent point être connues au nord des Pyrénées, v. *ALF* s. v. *cerfueil.* — »Noter que l'esp. *perejil,* comme l'esp. *perifollo,* ce dit des 'ajustements de femme'», P. Barbier fils, *RDR* V 243.

45. L'*m* de l'esp. *calima* n'est pas un catalanisme, puisque le mot se retrouve ailleurs dans la Romania. J'ai eu tort de ne point étudier ici les rapports de sens. Voir P. Barbier fils, *RDR* V 243/4.

50. Voir Spitzer 2536. — J'avoue que mon travail doit être refait en partie; mais je ne crois pas que l'hypothèse de M. Spitzer soit facile à soutenir. — Nous avons en latin — et M. Meyer-Lübke a eu ses bonnes raisons de relever ces deux faits, — d'une part, DELIQUARE ou DĒLĬCARE, et d'autre part, DĒLĒGARE. Ces deux mots signifient d'après le *Thesaurus l. latinae*:

A. DĒLĬCARE. 1. ('liquidum facere'); 'décanter, transvaser'. De là, figure bien facile à saisir chez un peuple vinicole: 2. ('éclaircir') 'expliquer, montrer, dire'. Ce sens A 2. se rencontre dans la latinité vulg. de l'époque républicaine.

B. DĒLĒGARE. 1. 'mandare, iubere' (*ut plauderent* Plaute, *huic negotio* Colum.). 2. 'relegare, mittere, tradere' (*alicui* César, Tac.; *servus tortori d-atur* Tert.; *exilio* Victor Vit.; *in Tullianum* 'dans la prison de Tullius

Liv.; *in custodiam* Tert.; *ad laevam* Tert.). 3. '(munus, negotium, culpam) deferre', v. plus bas. 4. 'pecuniam solvendam alteri mandare'. 5. 'addicere, dedicare' (*dedit ei domum et cibos constituit et terram d-avit* Vulg.).

Voici de quelle façon on pourrait faire correspondre à ces différents points les sens romans attestés. Pour **A 2**: (?) astur. occid. *indilgaches una copla* (Munthe s. v. *endilgar*) 'dis-leur un couplet' (?), *endilgóyos utra comparanza* (ibid.) 'il leur dit une autre parabole'; cf. cependant B 2. De plus, c'est bien à A 2 que répondent, après l'accomplissement de l'évolution sémantique dont je rends compte dans mon art. 50: astur. occid., berc. *endilgar*, bable *indirgar*, galic. *indilgar*, mots qui, tous, sont attestés avec le sens-type de 'ver con trabajo, ver apenas, ver con cuidado'. (Il serait inutile, je crois, de se réclamer ici d'un majorc. *afinar* 'ver, remarquer' — mot très fréquent dans les *Rond.* I —, qui serait à l'idée de 'fin, mince' comme *endilgar* à l'idée de *delgado* DELICATUS). — Par contre, c'est bien un **B 2** qu'il faut reconnaître avec M. Meyer-Lübke (4371 *IN-DELEGARE) sous les mots suivants: esp. *endilgar* 'encaminar, dirigir, acomodar, facilitar' (et 'persuadir' *Dicc. Autorid.*), galic. *indilgar* '=', valenc. (Martí y Gadea) *endilgar* 'dirigir', 'placer sur un rang' (cf. »*arranger*»), bable *endilgar* 'dirigir, encaminar', astur. occid. *endilgóse con elli* 'il s'en alla avec lui' (Munthe s. v. *endilgar*); et l'on pourrait songer à citer ici cet astur. *indilgaches una copla* '»lance»-leur un couplet' (?), *endilgóyos utra comparanza*, que je viens de placer sous **A 2**; cf., pour la sémantique, fr. *adresser à qn.* Enfin, malgré tout ce que cela peut avoir de surprenant, vu le caractère éminemment littéraire des tournures latines en question, l'on conviendra que nous avons affaire à un sens **B 3** conservé dans l'hispano-roman populaire. En effet, si Cicéron a bien pu dire *improborum convicia sustinere non poteram: delegavi amico locupletiori*, et si tant d'autres après lui se sont exprimés de même (v. *Thesaurus*), l'on ne s'attendrait pas à retrouver ce mot en roman. Or, voici bable *endilgar* 'dejar á otro la carga, lo pesado de un negocio', bable *indirgar* 'endosar'! — Pour l'histoire de la f o r m e du

mot *endilgar* en esp., j'ajoute que la *Gaya* (1475) ne donne qu'un *adilgar*, mot répété à travers les flexions verbales et offrant les formes fortes *adilga*, *-ue*, *-o*. Il semble qu'on doive admettre comme étymon un DELEGARE, sans IN- pour l'époque latine. Le groupe *-lg-* ou *-rg-* des mots romans étant justifiable tant pour DELICARE que pour DELEGARE, le groupement ci-dessus n'a pu être réalisé que d'après des critères sémantiques. Encore l'*-i-* reste-t-il, ce semble, inexpliqué.

Avec tout cela, nous n'avons pas encore parlé du c a t a l. *e n d e g a r*. Sens: 'richten, einrenken, zurichten, [einen Fluss] eindämmen'; forme forte: *endego* (Ruyra 178), 'je prépare [le bouillon]'. Y ajouter d'abord prov. mod. *endegá* 'ajuster, agencer, accommoder, mettre en ordre; (»voir *asega*»: ADAEQUARE); terminer; maltraiter'; *endegá -ado* 'habillé, terminé; concluant'; *endegaduro* 'accoutrement, en mauvaise part'; d'autre côté, prov. *endigá* 'endiguer'; *endigamen* 'endiguement'. M. Spitzer a raison en dérivant catal. *endegar* 'eindämmen' du holland. DIJK 'Deich'; mais il faut décidément un courage plus grand que le mien pour identifier ce *endegar* 'eindämmen', *endigá* 'endiguer' avec le *endegar* '(zu)richten', *endegá* 'ajuster' dont il s'agit ici. Alors, d'où vient ce dernier mot, catal. *endegar*, prov. mod. *endegá*?

Il est difficile de le dire aujourd'hui. Il n'y a que le sens qui puisse justifier, après tout, l'identification tentée dans mon article 50, sens qui en tout cas se rapproche singulièrement de celui de l'esp. *endilgar*, que je viens de ranger sous DELEGARE 2. Un INDICARE ne se retrouve pas ailleurs et ne rendrait peut-être pas suffisamment bien compte de l'acception romane. Un ADAEQUARE, prov. *asegar*, *azegá*, anc. prov. *adegar*, irait bien comme sens; mais on serait embarrassé, je crois, pour dire par quel »changement de préfixe» ce *az-* ou *ad-* remontant à un lat. AD$^{VOC.}$ aurait été remplacé par un *end-*. Tout au plus y aura-t-il quelqu'un qui songe à voir dans *endegar*, *endegá* et peut-être aussi dans l'anc. prov. *adegar*, un „* DE-AEQUARE“ muni d'un préfixe roman *en-* ou *a-* respectivement; ou bien encore, à expliquer *endegar*

par *adegar* + (M.-L. AEQUARE) *engá*. — Il importerait beaucoup de savoir si l'*endegar* du catal. moderne doit être considéré comme un provençalisme, c'est à dire, depuis quel siècle il est connu en Catalogne.

(Pour un anc. cast. *yengo*, **engar* etc., v. Menéndez Pidal, *Rom.* XXIX 377—379).

J'ai pris note d'un certain nombre d'autres passages catal. offrant le mot *endegar* (Ruyra 178, 207, 215, 242, 247, 268). Si je m'abstiens de les copier ici, c'est qu'aucun de ces passages ne permet de serrer de plus près le sens primitif de *endegar*.

La graphie avec *a* (*endagar*; Vogel, Spitzer etc.) devrait être proscrite, ne fût-ce qu'en présence de la forme forte *endego*.

52. Je me suis trompé dans la bonne compagnie de M. Spitzer (p. 157, n.). Certes, le côté sémantique, auquel est consacré, du reste, presque tout mon article, ne donne pas lieu à objection, témoin encore ce *llambretjar* que M. l'Abbé Alcover atteste (p. 301) pour Majorque, précisément, sous le sens neutre de 'lluir, resplandir'. C'est l'évolution phonétique qui ne peut avoir été telle que nous l'avons admis, car FL- ne donne pas *ll-* en catalan. Pour moi, aujourd'hui, *llambregar*, *-etjar* représente un des résultats actuels d'une contamination de LAMP- (cf. M.-L. 4870) avec je ne sais quel autre mot, qui ne peut avoir été LUMEN (puisque *lumbre*, *fembra* etc. n'est pas catalan; v. Saroïhandy, *GG* I² 865, n. 1), mais bien *FLAMMULICARE. — Pour le sens, cf. encore les tournures latines comme *iuga Samnii perlustrando* Liv. XXII 14, 12. Dans tous ces cas de connexion entre les deux sens de 'jeter un éclat' et 'observer', on dirait quelqu'un qui observe, qui cherche dans les ténèbres, une lanterne à la main.

53. Pour les adverbes formés par la soudure de (SUB) *so* avec un autre adverbe, cf. encore ce que j'annote aujord'hui à *78*. — Ibid., p. 22, l. 7, aj. ital. *or ora*, lat. tardif *modo* (Löfstedt, *Philol. Kommentar z. Peregrinatio*, Uppsala 1911, pp. 240—244), qui signifient et 'aussitôt avant' et

'aussitôt après'[1]. En allemand, suédois et finnois nous n'avons, je crois, rien de semblable à ces derniers mots — je ne parle pas de *olim* ni, d'autre part, de ces quelques expressions modernes qui, comme *justement*, *précisément*, sans constituer à proprement parler des adverbes de temps, peuvent être employées dans la plupart des langues avec le sens de 'aussitôt (avant ou après)'.

55, fin. Il est peu vraisemblable après tout qu'un LIBET ou LUBET, que l'on ne retrouve point ailleurs, se soit conservé dans le domaine catalan. Il faut bien préférer l'explication *lloure* = *lleure* LICERE, pour laquelle il y a lieu de citer encore Schädel, *Uniersuchungen zur katal. Lautentwickelung*, Halle 1904, p. 9. — Cela en dépit du sens, qui pourrait paraître au premier moment un peu trop rapproché du sens de LIBET et que je connais aujourd'hui grâce à ces quelques exemples offerts par Alcover (p. 301): *anar a lloure* 'anar-se 'n un per allá ont vol, no estar fermat, estar franc i lliure de tot lligam', *deixar a lloure qualcú* 'deixar-lo anar per allá ont vol, sensa contrariar-lo en res', *bestiar a lloure* 'en llibertat, no tancat, ne fermat ni guardat'. — Quant à la forme *lleure* (pour laquelle, du reste, il est inutile de construire un latin „* LICĔRE"), j'ajoute que c'est un mot capable encore aujourd'hui d'être conjugué: *me lleu*, *me llevía*, *llegué*, *ha llegut*, *lleurá*, *llega*, *llegués* sont vifs, non seulement à Majorque (Alcover, p. 301; *Rond.* I, pp. 131, 163, 165), mais aussi, ce semble, dans les patois de la côte: *bé'm lleurà prou* (Català 86), *encara no m'ha llegut d'anarhi* (Ruyra 177), *lleurá* (ibid.).

57. Pour *païr*, qui n'est pas PATIRE, v. aujourd'hui M.-L. 6151.

58. P. 27, l. 7, lire, pour »pasteur», berger; même remarque pour 59, l. 2, et pour 61, p. 33, l. 12 et l. 3 d'en bas. — Pour ce *fòtja* si difficile, cf. Paul Barbier fils, *RDR* IV 113, s. v. FULICA; M.-L. 3557, 2; de plus, P. Barbier fils, *RDR* V 248, en haut (remarques à propos des miennes).

---

[1] M. Spitzer me rappelle encore fr. *tantôt*.

60. Un grand nombre de matériaux nouveaux et des explications détaillées concernant le groupe de mots que j'étudiais dans la seconde partie de mon article ont été publiées simultanément par M. Carlo Salvioni, *Per la fonetica e la morfologia delle parlate meridionali d'Italia* (Milano 1912), n:o 10. Il paraît y avoir même des contaminations avec RANDA. Cf. aujourd'hui, pour tout ce problème si compliqué, Subak, *KFbRPh* XIII (1914) I 154 suiv.

61. Aj. majorc. (*assocjar*, *socjar*, cité par Amengual, qui pourtant ne le traduit point) *sotjar*, qui, ici, présente encore un sens différent: 'estar-se un sense far res, com si vel-lás i aluiás qualque cosa sense sebre perqué, perdent el temps' (Alcover, p. 301). Au nombre des exx. catalans rencontrés, je relèverai encore celui-ci: [à bord d'une épave flottante] *Eram sers del altre món, que, sotjats per l'ull de Deu, seguíam una navegació fatal y misteriosa* (Ruyra 293). — En fin de compte, il faut bien établir, pour les sens si multiples et parfois si inattendus que nous avons attestés pour les différentes survivances de ce *SEGUTIARE, une filiation sémantique comme suit: d'une part, 'hündisch schmeicheln' (portug.); d'autre part, 1. 'flairer' (dictionnaires catal.); 2. 'guetter' (dict., Ruyra, Català); 3. 'veiller sur qn', en parlant, p. ex., de l'œil de Dieu (Ruyra, dans le passage ci-dessus); 4. 'rester inactif et immobile' (Alcover, pour le majorc.). Le point de départ commun de toutes ces échappées de sens hispano-romanes est constitué, naturellement, par le sens étymologique, celui de 'faire ce que fait un SEGUTIUS'.

62. L. 20, lire: c*ette* dern*ière*, fréquen*te*. — M. Spitzer vient de m'envoyer une observation qui doit intéresser ceux qui étudient fr. *tuer*: »A la question d'*atuhir* il faudrait ajouter majorc. *t dar* dans le sens de ‚lähmen' (cf. *Tres al·lotes fines* dans Rond. VI, p. 45 et suiv.)». Ce *tudar* se rencontre chez Amengual, qui le rend par 'malgastar'.

Glanures III.

63. Que *àdhuc* puisse être traduit par 'encore', comme je l'ai admis sur la foi des dictionnaires, c'est ce que montrent

les nombreux passages catal. réunis par M. Spitzer, s. v. ADHUC. — Il est curieux du reste de ne retrouver là que le sens, conservé de toutes pièces, de l'ADHUC latin tel qu'il est employé dans les passages énumérés dans le *Thesaurus l. lat.*, I, col. 661 l. 75 suivv. (très fréquent, p. ex., dans la *Peregrinatio Aetheriae*, et connu déjà chez Quintilien).

64. Quelles différences encore entre le majorcain et le catal. proprement dit! C'est à tort que je m'étais fié à un dictionnaire catal. pour juger d'un passage en majorcain; v. Alcover, p. 300. L'étude définitive de la sémantique de *averany* reste encore à faire.

67. P. 163, l. 2 d'en bas, lire [konk'eʎju]; l. 4 d'en bas, lire mot*s*.

69. Ajouter: Que catal. *blè*, *blenera*, *esblenar*, esp. *melena* s'expliquent ou non par MOLLIS, chose affirmée par M. Spitzer (s. v.; cf. plus haut, p. 21, n. 11), c'est à ce groupe-là que l'esp. *milano* (que je mentionnais en passant) pourrait devoir son *m-*; cf. *Rom.* XXIX 359. Cependant, je crois aujourd'hui qu'avant de formuler des hypothèses pour *blè*, *melena*, *milano*, et aussi, peut-être, pour fr. *molaine* (M.-L. 5649), il serait utile ou plutôt de rigueur d'entreprendre une enquête speciale pour réunir tous les mots romans, sans doute nombreux, qui offrent quelque ressemblance sémantique et phonétique avec ces mots difficiles, et d'en établir la géographie. — Pour l'origine du portug. *melena*, M. Gonçálvez Viana, dans ses *Apostilas aos dicionários portugueses* (Lisboa 1906), II 132, songe à un »vocábulo cigano romani MLANA». Dans une publication intitulée *Diccionario gitano-español y esp.-git.*, de Tineo Rebolledo (Barcelona 1909), dont je ne suis pas en état de contrôler la valeur, je trouve les mots *cabello* et *pelo* rendus en bohémien par *bal*, *balc.* — Quoi qu'il en soit de ces faits, ils servent peut-être à mettre en relief le point de vue auquel je viens de me placer.

70. P. 167, au milieu: Il paraît que j'ai attaché un peu trop d'importance à la cause de ce que j'appelle »maladie innée» du mot *colombroño*. Il y a lieu de préciser davantage

et de dire, je crois, ceci : *Lombre* (et dérivés) ayant été fréquemment admis pour *nombre* dans des textes aragonais (v. Menéndez Pidal, *El Poema de Yúçuf*, § 38, p. 55 de l'extrait; Saroïhandy, *RF* 1907, p. 246), mon explication des conséquences fatales de la dissimilation, dans *colombroño*, n'est valable que pour les contrées où *lombre* aurait été absolument inconnu, soit de tout temps, soit dès le XV^e^ siècle. Cf. du reste, formes de l'Ouest, *lembrar* et (vieilli en portug., *GG* I² 964, § 120) *nembrar*, à côté de *memoria*.

73. Cf. Alcover, p. 301/302. — Je puis encore ajouter, déverbal de *xalar* EXHALARE, un valenc. *jala* 'huelga, holgura, holgorío, recreación que suele tenerse en el campo' (Martí y Gadea), catal. *xala* 'Landpartie, Picknick'; de plus, même un adj. catal. *xal*, *xala* 'angenehm, lieblich', qui n'a naturellement rien à faire avec SAL, *salat* etc. Tout au plus pourrait-on songer, selon moi, à rattacher à SAL (EX-SAL-?) le majorc. *xalest*, *xelest*, que je persiste cependant à croire dérivé de la racine *xal-* de *xalar*, *la xala*, *xal*. Ces derniers mots sont-ils donc aujourd'hui tout-à-fait inconnus en majorcain? — Pour le couple *xalar xalear*, cf., par exemple, esp. *osmar husmear*.

75. P. 173, tableau, l. 1, biffer *cabdal*, *cabdal*, *caudal*, *cabdal*, *chatel*, série qui ne répond point à B'T.

76. L'objection présentée par mon honoré critique dans le *Bolletí del diccionari català* ne me convainc pas. A part le sens, ce *rebent*, *rabent* 'rapide, leste', que je fais remonter à REPENTEM, ne saurait être rattaché à RAPIENTEM qu'à la condition de présupposer un **raber* (quel sens? cf. fr. *ravir*!), verbe qui nous donnerait *rabent* comme *saber* donne *sabent*. En effet, un RAPIENTEM aurait bien dû aboutir à quelque chose comme **ratxent* (**rajent*?); cf. Niepage, *RDR* I 352, chap. VII.

78. Pour cet esp. *souno*, *consuno*, on pourrait même admettre comme étymon un SUB UNO, qui est attesté avec le sens de 'ensemble' [1]. C'est du moins ce que je trouve chez

[1] Dans ce cas précis, j'ai eu tort de considérer (78, p. 176) l'élément *so* comme soudé avec un adverbe (ce qu'il faut bien admettre pour les autres cas, qui représentent une soudure post-romaine, comme *su aquí*). En

Commodien (III[e] siècle): *Sub uno morantur, sed pars in sententia flebit* (II 2, 11) 'ils se maintiennent ensemble, mais une partie d'entre eux pleurera lorsque sera prononcé le jugement'. Ce *sub uno morantur* se retrouve encore II 14, 8. Je cite l'éd. du *Corpus script. ecclesiasticorum*, tome XV. — Au nombre de ces étranges formations lexicales que constituent les adverbes composés par *so* ou *su* (SUB) et un autre adverbe, ajouter encore, pour le majorcain: *sussi* 'just assi' ('ici même'), *su-llá* 'just allá', *su-devora ell*, *su-ran d'ella*, *su-xi* 'just així', *a-su-xí* 'just així', *assetsuaixí* 'd'aquesta manera', *a-su-quí* 'just aquí', *a-su-quinetes* 'just aquí'; de plus, pour la sémantique du SUB isolé, *su's cap* 'devora el cap'. Si je me suis permis là de copier tout un passage de la Revue de l'Abbé Alcover (p. 302), c'est qu'à part un *axuxí*, que donne Amengual, aucun de ces mots ne se trouve dans les dictionnaires et qu'ils paraissent être du plus haut intérêt au point de vue de la formation des mots dans les langues romanes: en effet, rien d'analogue, si je ne me trompe, dans la *Grammaire des langues romanes*, tome II! — Pour ce *assetsuaixí* 'd'aquesta manera', il convient de relever les quelques contextes que voici. *Li entra una vessa* ['paresse', ou 'engourdissement'] *d'allò més maleyt. Assetsuaxí se fa un poc enfora*, et le voilà qui met en œuvre un plan qu'il avait conçu pour se soustraire à cette corvée (*Rond.* I 286). Ce passage, si on nous demandait de l'interpréter en allemand, nous fournirait bien, pour *assetsuaixí* . . ., quelque chose comme 'Und s o geht er d e n n ein bischen beiseite'. Même traduction, ce semble, pour les passages des pp. 54, 189, 223, 238, et peut-être encore à la p. 273: *Camina caminarás. des cap d'una partida de dies se n'entra dins un barranch molt fondo y estret. y assetsuaixí sent un plant tendre y viu.* Mais il est de rigueur d'ajouter les deux passages suivants, où *assetsuaxi . . . assetsuaxí* fait l'effet d'équivaloir

effet, SUB UNO > *souno* ayant dû signifier à l'origine 'sous un même [toit]', même le mot *consuna* ne doit évidemment pas être analysé comme comportant l'anc. locatif devenu l'adverbe latin qu'est UNA 'emsemble', mot qui, du reste, n'a pas servécu en roman.

à 'tantôt . . . tantôt': c'est un bouc effaré qui, tout en courant, *assetsuaxí servava camí, ass. no'n servava* (p. 46), et c'est un musicien rompu qui *assets. sonava á rompre, y ass. ben petit á petit, y llavó callava, y des cap de una estona tornava reprende* (p. 168). Ce *assetsuaixí*, c'est déjà nettement temporel! — Quelle sera bien la constitution étymologique de toutes ces cinq syllabes? Je n'ai toujours pas une loupe suffisamment puissante pour y voir clair. — *Asuquinetes* est, bien entendu, formée comme si *suquí* était un adjectif en *-í,-ina* (-INUS -INA). Amengual offre encore un *axinos* = *axí*.

80. Cf., de plus, *volva* 'corpuscule en suspension dans l'air', chez Saroïhandy, *RF* XXIII (Mél. Chabaneau) 251, où l'origine du mot n'est pas établie. Un exemple: Le berger de Català (p. 197) dit en observant un ciel très pur: *ni una volva de nigulet al cel*. C'est ainsi seulement qu'on voit bien toute la petitesse des deux »*volves humanes*», de Català (191), qui ont le courage de déranger par une promenade matinale le repos des montagnes éternelles. M. Vogel, dans sa traduction de notre passage, met à la place de ce *volves humanes* un 'Zwerglein', ce qui vaut mieux en tout cas que le mot »Gestalt» dont se sert M. Spitzer, qui a tort de citer notre mot sous VOLVERE (1913, p. 179). — Pour un sens majorc. spécial ('sorte de maladie du blé'), v. Alcover, p. 302. — Pour le [ð]- prosthétique, cf. Niepage, *RDR* I (1909) 335, § 75; 382, § 153: *vuit* OCTO etc.

81, note finale. Ajouter: *Orecchio* pourrait remonter à ORICLA, v. Salvioni, *RDR* IV 191, n^{0} 793; pour le latin vulgaire, v. *ALLG* XI 315, n. 83; *RF* VII 196 etc.

Je me permettrai encore deux notes de détail relatives à ces addenda au *Rom. etym. Wbuch* de M.-L. que je publiai dans la section des comptes-rendus, *NM* XIV (1912), pp. 213—217. — p. 215, n:o 1721: cf. angl. *to carry*. — n:o 1926, l. 2, remplacer »cf.» par »et surtout». — n:o 2090, aj. portug. *commungar*. — n:o 2325, importantes remarques de

Spitzer, s. v. CRINICULA. — n:o 2381,2. La forme importante qu'est ce *contell* CUNTELLUS (App. Probi) ne m'est connue que par F. Mistral, *Els caps d'ase*, trad. catal. de Benet R. Barrios (Barcelona), p. 7, passim. — n:o 2557: Levy avait muni d'un point d'interrogation les sens que je cite ici d'après lui. Il importe d'ajouter un détail intéressant que je trouve dans *CGL* III 70 42: aux mots *σύναγέ σε* correspond, du côté latin, un DENSA TE (cf. p. 637, alinéa 3., fin). Mais c'est notre sens provençal! Tel est également, on peut bien le dire, le sens premier du catal. *desar* 'beiseitelegen; aufheben, bewahren; gefangen setzen', mot que l'on ajoutera encore chez M.-L. (cf. Körting). Chez Català, on trouve deux exx. de ce mot; le sens en est 'beiseitelegen' (pp. 207, 213). — p. 217, n:o 4995: Supprimer cette remarque. Isid. XV 16,1 ne dit que, précisément: »Mensuras viarum nos miliaria dicimus, Graeci stadia, Galli leugas» (ed. Lindsay, 1911). — n:o 5061, aj. les sens du majorc. *ginya*! Les voici: 'ornière; ligne de pêcheur': »pelo trasparente y duro que se ata al anzuelo por una parte, y por la otra al hilo de la caña de pescar»; de plus, sous la graphie *jiña*: 'el cordel que se ata á la punta de la vara en que se pone la paloma que sirve de soñuelo, para cazar otras, cimbel' (Amengual). Aj. encore, verbe majorc: *jiñar* 'inclinar á otro á su voluntad, atraer, allicere, encabestrar'. — Pour ce [ǧ]- répondant ici au son initial de LĪNEA, cf. *jull* et les autres survivances de LOLIUM, chez M.-L. Du reste, Ruyra 29 écrit notre mot ainsi: *nyinya*; les dictionnaires connaissent *nyinyás* (fém. plur.) 'Netz', *nyinyol* 'Angelschnur'. Le principe de ces variations a été indiqué par Saroïhandy, *GG* I² 859, n.

Registre

des

Glanures I—IV.

Le Registre ne comprend pas tous les mots et toutes les étymologies mentionnés, v. *Glanures* IV, p. 65.

Sont exclus en outre les étyma qui, tout en figurant comme mots-tête, ne sont pas acceptés dans le texte; ex. 9 AMBITARE. Au nombre des étyma qui ne se trouvent ni chez Körting ni dans les sept premières livraisons de *REW* ceux qui paraissent sûrs sont mis en caractères espacés.

Sont mis en *italiques espacées* les quelques mots catalans qui ne se trouvent ni dans les dictionnaires ni chez les autres autorités citées, mais qui ont été rencontrés à la lecture et étudiés. En tant que donnés par les lexicographes, sont munis d'un '!' (point d'exclamation entre les guillemets de sémantique) les vocables qui ont été l'objet de quelque remarque sémantique plus ou moins importante, basée sur l'étude des contextes cités.

Contrairement à la méthode admise en France, je me permets, pour plus de commodité des lecteurs hispaniques, de marquer l'accent tonique des mots provençaux modernes du type *abalandra*, lire *abalandrá*.

Sauf indication contraire, les chiffres 1—92 renvoient aux articles ainsi numérotés. Toutes les fois qu'il pourra être utile de consulter en même temps le numéro correspondant des *Additions et Rectifications*, le chiffre de renvoi sera muni d'un +. Ainsi, étant donné que les chiffres en italiques (*34*) désignent les numéros des *Additions et Rectifications* et ne désignent que ceux-ci, 34+ équivaut à »34 + *34*».

Le signe CR renvoie ici au compte-rendu de *REW* ('*Romanisches etymologisches Wörterbuch*', de M.-L. = 'Meyer-Lübke'), que je publiai dans l'année 1912, pp. 213—217. [Les autres abréviations sont faciles à déchiffrer; employées çà et là dans les *Glanures*, surtout dans la série I, les abréviations des titres de revues sont les mêmes en général que celles dont on trouve l'explication dans les listes de *KJbRPh* ('*Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*') on dans celles de *BDR* ('*Bulletin de dialectologie romane*'). — Pour la bibliographie des dictionnaires hispano romans et des quelques textes catalans cités, voir les premières pages des *Glanures* I, II, III, IV respectivement].

Etyma

(latin non indiqué)

A B C 1+
-ĀCĪNUS 8
ADAEQUARE *50*
ADHAERENTE 60+
ADHUC *63*
AEGYPTANUS 3
AEQUARE *50*
*AFFUSARE 82
AGINAVI CR 281
AGNINUS 4
AGURIUM 5, 6+, 64,+
ALA 7, 65

*ALBACINA 8+
*AMICITAS 10+
goth. ALISNA CR 346
arab. ANBÎQ 11
ANGUSTIA 12
ANGUSTUS 42+
ANIMA 13
ANTENATUS 15
AQUATILIA 67
*AQUILEIA 17, 36
ARBITRARE 18, 68
ARBOR 19, 20
ARENIUM CR 631a
AREPENDIS CR 634
ARMUS 20
AURA 83
*AURATUS 83
*AURINA 81
*AVJA 21
*AVIOLUS 22+
zingare BAL(E) *69*
arab. BÂTIL 84
BERNA 43
germ. BLINCHAN 59
BONUS 23+
germ. BRAND 24+,69
CAEREFOLIUM 44+
CAL(L)IGO 45+
CALLIS *42*
CANISTRUM 85
CANTHUS 25
CARA 26
CATENATUS 15
CAVEOLA 27
*CERESEA 28, 46
*CHARACTUM 70, n.
CO(A)NGUSTUS 42+
COGNITUS 47
COGNOMINALIS 70)
COGNOMINIS 70+
COLLUM 71
COLLUVIES 48
CONFIGERE CR 2134a
CO-NOM- 70
CREPANTARE 76
CRINICULA 1914 p. 65, 98
CRYPTA 72
gaul. CUMBA 86
CUNTELLUS CR 2381,2; 1914 p. 98
DELECTARE 49
DELEGARE *50*
DELICARE 50+
DENSA TE
DE SUBITO 87
DE UBI 2
holl. DIJK *50*
DISPARPALIARE 35
DUBITARE 89
ELLUM 88
*EXARIDITUS CR 2939 a
*EXAURARE 83
EXHALARE 73+
*EXMERCIO 56
EXSANGUNI *36*
EXTENTARE 89
*EX-UNARE 41, 61
*EXUNDARE *41*n.
FABULARI CR 3125
FLAMMA 29+
FLAMMULA 52+
FULICA 58+
*GEMELLICA 30
GEMELLUS 30+
HAERENTE 60+
HORA 53+
*IN-DELEGARE *50*
INSIPIDUS 31
JUGUM 32
LAMP- 54, *52*
LIBERTUS 1914 p. 68
LIBET *55*
LICERE 55+
LIGARE 1914 p. 65
LINEA 1914 p. 98 n:o 5061
LUBET 55+
MANUMISSORE 1914 p. 68
MARE 33+
MERX 56
MINIMUS+-ANIUS 1914 p. 68
zingare MLANA *69*
MOLLIS *69*
*NEPTIACA *34*
NIDUS 34+
-ONE 1914 p. 66
-ONEU 70
PAPYRUM 35
PATIRE 57+
*PAVORUCUS 33, n. finale, 61
PLICARE 59
arab. QAṬRÂN 74
RADENTE 60+
goth. *RANDA, *-US 60+
RAPIDUS 75
RAPIENTEM *76*
RASE, -US 60+
REPENS 76+
REPENTINUS 76
RIPA 75
SAL *73*
SANGUIS 36+
SARIRE 37
*SEGUTIARE 61+
SIBI TIMERE 90
SICCUS *8*, 1914 p. 68
SOMNUS 38+, 77
*STANTULARE 89
SUB 53, 78+
SUBITO 75, 87
SUB UNO *78*
SUPINUS 39+
TEMTO 90
TIMĒRE 90

*TÍMĔRE 90
*TÍMĬTO 90
TRAGOEDIA 79
TREMERE 90
TUMBA 91
germ. TŪT- 40, 62+
ULVA 80+
UNUS 41
URINA 81
VILLUS 69
VINCUL- 59
VOLARE 1914 p. 69

Domaine catalan

(catal. non indiqué)

abeceroles 1+
(majorc.) *ablamar* 29+'!'
valenc. *abolot(ar)* *19*
majorc. *aclotellar* 72
majorc. *aczibar* 1914 p. 67
adalarse 7, 52
adalerarse 55
adelerarse 55
àdhuc 2, 63+
majorc. *afinar* *50*
majorc. *afuarse* 82
afu(h)at 82
agomb(o)lar 89
agraïr 57
agur 6
ahuir 5, 6, 64
ahuirat 6
ahur 6
(valenc.) *aixamorar* 33
aixaplugar 1914 p. 68 s.
aixarrehit CR 2939a
aixartellar 37
aixonar 41+, 61, '!'
aixoplugar 1914 p. 68 s.
majorc. *aixumorar* *33*
aixunar 41+
aixuplugar 1914 p. 68
aladar 7
alambinar 11+
alamb(r)í 11
alba(h)ina 8+
albirar 18, 68
valenc. *albolot(ar)* *19*
alejama CR 298
alejar 7
alena CR 346
aleteig 7, 65
aletejar 7
alhora CR 4176, 1
aliguenya 17
amarar 33+
amidar 9
amistat 10+
androna CR 450
anorresar 1914 p. 67
anyinas 4
apriar 1914 p. 66
areny CR 631a
arma 13
armós 20
arran(ar) 60
arrèu CR 672
majorc. *assetsuaixí* *78*'!'
majorc. *assocjar* *61*
assoplujar 1914 p. 68
majorc. *a-su-qui(netes)* *78*
majorc. *a-su-xí* *78*
atuhir 40,57,62+, '!'
majorc. *aubaïna* *8*
aurat 83
auvir 5
ax- v. *aix* majorc. *axinos* *78*
majorc. *avalot* *19*
(majorc.) *averany* 5,64+
averar 5
sopeir. *aviar* 82
avior 21
avir 5, 64
majorc. *axuxí* *78*
balandra *24*
balandrejar 24+, (69)
balandrím balandrám 24
balda, -dó CR 2455
baldament 84 '!'
(valenc. majorc.) *ball(ar)* CR 909
bara CR 961
barruhel 1914 p. 68
bauprés CR 1249
beceroles 1+
sopeir. *bedriol* 92
bernat 43
binclar 59
bitlla 1914 p. 66
blé *69*
blegar 59
blenera *69*
blincar 59
bolori 22+
bolva 80+ '!'
bouprés CR 1249
bo y *23* '!'
boy 23
brac CR 1264
brandar *24*
brincar 59
calhiğa 45
calima 45+
calitja 45
valenc. *candir* 1914 p. 66
can(t) 25
cara 1914 p. 66
carantonya 70

cirera 28, 46
clatell 72
majorc. *clotell* 72
codina CR 2275
cohondament 47
coindament 47
coma 86 'l'
comba 86
condicia 47
confegir CR 2134a
congost 42+
congoxa 12, 42
contell CR 2381,2; 1914 p. 98
***d**alé* 55
dalit 49
debades 84
decandirse 1914 p. 66
deixondar 38+, 77
deixondir 38, 77
deler 55
valenc. *delir* 55
delit 49
valenc. *dellit* 49
desar 1914, p. 98
majorc. ***e**ll* 88 'l'
encatarinarse 74
encaterinarse 74
(valenc.) *encisar* 1914 p. 66
endagar 50, n.,+
endegar 50+
valenc. *endilgar 50*
sopeir. *endret* CR 4379
engarjolar 27
engegar 1914 p. 67 'l'
enllehía, s', 1914 p. 67
(majorc.) *enlloc* CR 5097
enquitranar 74
ensangonar 36+
majorc. *esblamarse 29*
esblaymat CR 1147
esblenar 69
escafit 1914 p. 68
escallimpar 45
escar(a)bitllat 1914 p. 66
esmers(ar) 56
espahordir 77
esparpellat 35
esparvillat 35, 1914 p. 66
estantolar 89
estemordir 77
estintolar 89
etjegar 1914 p. 67
majorc. *etsisadora* 1914 p. 67
majorc. *etzibar* 1914 p. 67
majorc *etzivar* 1914 p. 67
ex- v. *aix-*
exorar 83
fòtja 58+ 'l'
fressa CR 3506
majorc. *fua* 82 'l'
fuhes 82
***g**arjola* 27
gimelga 30
majorc. *ginya* CR 5061; 1914 p. 98
giptá 3
godall CR 2275
majorc. ***h**ecsisar* 1914 p. 66
valenc. *he(n)giçar* 1914 p. 66
***i**ndret* CR 4379
valenc. ***j**ala 73*
valenc. *jalear* 73
majorc. *jiña(r)* 1914 p. 98
majorc. *jull* 1914 p. 98
***l**eher* 55
majorc. *lena* CR 346
libert 1914 p. 68
***ll**ambregar* 52+ 'l'
majorc. *llambretjar 52*
lleure 55+
(majorc.) *llivert* 1914 p. 68
llostre 54
lloure 55+
llucar CR 5102; 1914 p. 67, n:o 5102
***m**alahuirat* 6
(valenc., majorc.) *maldament* 84 'l'
maldar 1914 p. 67
malhaurat 6
manyach 34
marmanyer 1914 p. 67
marmessor 1914 p. 68
mermar 1914 p. 68
mida 9
***n**içaga* 34+ 'l'
ninou 14
nissaga 34+ 'l'
nyinya 1914 p. 98
***-o**lar* 89
ribagorç. *olva* 80+
orat 83
oubi CR 392
ovirador 18
ovirar 18, 68
***p**ahir* 57+
Pallerols 1+
sopeir. *panistra* 85
parany 5
paruch 33, n.
bagur. *pədí* 57
sopeir. *pedriol* 92
perifull 44
poruc(h) 33+, 61
pria 1914 p. 66
***q**uinquers 1*
majorc. ***r**abent* 76+
ràbeu 75
ran 60+

majorc. *rebent* 76
rebte 75+
remirgolat 89, 1914 p. 68
renach 34
reventar 76
reviscolar 89
sangonell etc. 36+
secahí 8
majorc. *so* 78
sobí 39
sobte 75, 87
majorc. *socjar* 61
son 38+
soplugar 1914 p. 68
sotaplujar 1914 p. 68
sotjar 61+
majorc. *su-* 78+
suara 53+ '!'
majorc. *sull* 1914 p. 66
majorc. *sussí* 78
sutjar 61+
tembre 90
(valenc.) *témer* 90
majorc. *témerse* 90
tocay 79
majorc. *tomar* 91
(majorc.) *tombar* 91
(valenc.) *tombarse* 91
majorc. *tómbola* 91
tom(p) 91
ampourd. *trageri* 79
tregeria 79
**trembre* 90
majorc. *tudar* 62
udolar 89
valdament 84 '!'
vebre 1911 p. 154
vinclar 59
vinc(u)lar 59, n., 89
vol 1914 p. 69
volva 80 '!'
xal 73
xala 73
(valenc.) *xalar(se)* 73+
valenc. *xalear* 73+
majorc. *xalest* 73+
xartell 37
majorc. *xelest* 73
xera 26
xoll(ar) 1914 p. 65 s.

Domaine espagnol

(esp. et castillan non indiqués)

abolengo 22
abolongo 22
abolorio 22+
abolotar 19+
aboluengo 22
abur 6
a. *adesoras* 53
a. *adilgar* 50
ado 2
aguadija 67
agur 6
ahur 6
alborotar 19+
alear 7
aletear 7, 65
astur. *altragerias* 79
amistad 10+
anafe CR 4153
anonadar 1914 p. 67
antuvión 87
añel 4
añinos 4
á secas 1914 p. 68
asobinarse 39+
asondar 40
a. *asoora* 53
aspaventar, -viento CR 3035, 1
atobar 40
a. *auerar* 5, n., 6
aún 2+
bailar CR 909
astur. *blincu* 59
astur. *blinga* 59
bregar 59
astur. *brenga* 59
brincar 59
bufanda 1911 p. 154
calima 45+
calina 45
carantoña 70
carátula 70, n.
ciénaga 1911 p. 154
cincha CR 1926; 1914 p. 97 n:o 1926
colombroño 70+
astur. *coloño* 70, 71
bable *coloñu* 71
Comba(rros) 85
Combedo 85
Combel 85
congoja 42, n.
congosto 42+
Congostrina 42
a. *consuna* 78+
consuno 78+
desalarse 7, 52
desgañitarse 1911 p. 154
de sopetón 87
de souno 78+
despilfarrar CR 2675
do 2
a. *embolota* 19+

enarbolarse 20
enarmonarse 20
(astur.) (berc.) *endilgar* 50+
a. *enfestijar* CR 3217
foja 58+
gandido 1914, p. 67
garatusa CR 4764
garrapato CR 1671
gira 26
a. *gratusar* CR 4764
bable *indirgar 50*
jadear CR 4260
jalear 73+
jera 26
jimelga 30
jira 26
arag. *lonbre* 70
astur. *llargatesa* CR 4821, 4
marmesor 1914 p. 68
meaja CR 5451
melena 69
astur. *milandreras* 69+
milano 69+
nombre 70+
-ón 87
orate 83
(*orina* 81)
perejil 44+
perifollo 44+
germ. *quemantes* 52
reventar 76
Sangonera 36+
sopetón 87
a. *souda* 75
souno 78+
tocayo 70
tomar por avante 91
tumbar(se) 91
vilano 69+
vuelo 1914 p. 69
a. *xalear* 73+

Domaine portugais

(portug. non indiqué)

acoleja, -o 17, 36+
adejar 7
aguadilha 67
a. *amurujar* 33
angosto 42+
arrentar 60+
galic. *arrente(s)* 60+
brinco 59
galic. *bringa* 59
galic. *bringuiño* 59
calombo 48
galic. *calume* 45, n.
cangosta 42+
carantonha 70
carántulas 70, n.
collonho 70, 71
galic. *columbra(z)o* 48
Combarro etc. 86
(galic.) *congost(r)a* 42+
coronho 71
ensangoentar 36+
enxambrar 33+
enxebre 31
ésculo 51
garatujar CR 4764
garatusa CR 4764
gurupés CR 1249
galic. *indilgar 50*
lagartixa CR 4821, 4
lazer 55
lembrar 70
galic. *lóstrego* 54
marulho 33
melena 69
murulho 33
nembrar 70
orate 83
ourado 83
ourar 83
ourina 81
galic. *ouriñar* 81
quingosta 42
rente 60+
sabujar 61
tocaio 70
xira 26

Domaines provençal et français

(prov. non indiqué)

abalandrá 24+
a. *adegar 50*
norm. *a kă te* 25
fr. *alambiquer* 11
a. *albirar* 18, (68)
argot *allumer* 52
amará 33
argot *ardents* 52
asegá 50
asumá 1914 p. 68
Aubazine 8
aubirá 18, (68)

aubură 19
a. *avalot* 19
azegá 50
balandrejá 24+
balandrin-balandrant 24
fr. *bavolet* 1914 p. 69
fr. *bel et bien parti* 23
renn., vend. *bincler* 59
norm. *blinquer* 59
chalá 73
fr. *chère* 26
a. *coindia* 47
debirá 18
delèire 55
béarn. *deleret* 55
a. *desarse* CR 2557; 1914 p. 98
de(s)virá 18
desaubirá 18
a. *dezunar* 41
fr. *douter*, (*se*) 90
endegá 50
endigá 50
eissart(ar) 37
eissaurá 83
engá 50
fr. *essoré* 83
fr. *faire bonne chère* 26
a. *gemèla* 30
fr. *haleter* 7, (65)
lèire 55
lükà CR 5102
fr. *molène* 69
Quinquet 1
raben(t) 76+
ras 60
razen 60+
Rebentí 76
fr. *redouter* 90
fr. *rez* 60
a. *temér*, *-ir*, *se* 90
fr. *tomber* 91
fr. *tuer* 40,62+
ur 6
fr. *volet(te)* 1914 p. 69

Domaines italien et roumain

(ital. non indiqué)

furb. *allumare* 52
angòscia 12
bergam. *aredẽnt* 60+
attutare 40,62+
bell'e fatto 23+
bischero CR 1383
boria CR 1219
cera 26
gallur. *dibbata* 84
a. *dottare* 90 n.
dubitare 90 n.
far buona cera 26
orata 81, n.
orina 81
or ora 53
a. *radent* 60+
rasente 60+
redente 60+
rent etc. 60+
roum. *répede* 75+
ripido 75+

Mots non romans

rapprochés pour le sens seulement (cf. »étyma»)

allem. *sich bäumen* 20
angl. *to carry* 1914 p. 97
angl. *to glance* 52
arab. *fi'lbâtil* 84
finn. *pihkaantua* 74
finn. *sateen suojassa* 1914 p. 69
finn. *selittää* 50
finn. *vaikka* 84
grec ὕπτιος 39
lat. *modo* 53
lat. *perlustrando* 52

Communication finale. — *En 1912 (*Neuphil. Mitteil. *XIV 162, n.), j'ai commis l'imprudence de promettre ce qu'il ne dépendait pgs de moi de donner. Une charge universitaire qui, peu après, me fut imposée inopinément pour une année entière, m'a empêché depuis lors de entreprendre la publication de la* Gaya, *texte attendu avec impatience par plus d'un des lecteurs de cette Revue. Je ne veux point terminer aujourd'hui sans répéter ici ma promesse* — melioribus auspiciis.

Oiva Joh. Tallgren.

Les noms de quelques personnages des *Burgraves.*

On est un peu surpris, en lisant les *Burgraves*, de rencontrer parmi les acteurs d'un drame qui se passe dans l'Allemagne de Barberousse des noms connus dans la «matière de Bretagne». C'est d'abord Guanhumara, la vieille esclave qui poursuit sa vengeance sur le burgrave centenaire; puis Gorlois, arrière-petit-fils de Job, Cadwalla, «burgrave d'Okenfels» et un «sire Uther, pendragon de Bretagne» (II, 6).

Ces noms figurent tous dans l'*Historia regum Britanniae* de Gaufrei de Monmouth. Sire Uther, pendragon de Bretagne, est naturellement *Utherpendragon*, père d'Artus[1]; Gorlois est chez Monmouth *Gorlois, dux Cornubiae* (VIII, 6); Cadwalla termine la liste des rois de Bretagne *a Bruto . . . usque ad Cadwalladrum filium Cadwallonis* (I, 1); enfin *Guanhumara* est la femme d'Artus. — Ce qu'il y a de curieux, c'est d'une part que Gaufrei est le seul qui donne cette forme (Gwenhwyvar en gallois, Guenièvre en français), et de l'autre que Hugo sait que c'est bien la forme correspondant au nom de Guenièvre. Guanhumara dit (III, 2):

> Oui, mon nom est charmant en Corse: Ginevra!
> Ces durs pays du nord en font Guanhumara.

Où le poète a-t-il puisé ces noms, qui lui ont plu par leur aspect étrange? Il est difficile d'admettre qu'il ait lu ou feuilleté dans l'original l'ouvrage de Gaufrei, où le nom de Gorlois est en somme caché, et il faut plutôt croire qu'il a noté ces noms à la lecture d'un travail concernant les légendes arturiennes. Mais, en fait d'ouvrages ayant pu traiter de ces matières, je ne vois, avant la date de composition des *Burgraves*, que l'édition de Wace par Leroux de Lincy (1836—1838) et les *Contes populaires des anciens Bretons* de la Villemarqué (1842). Les noms en question y figuraient-ils? Ne les ayant pas ici sous la main, je dois m'en tenir à ce point d'interrogation.

J. Poirot.

[1] V. Hugo semble se l'être représenté comme un seigneur de la Bretagne française (en admettant d'ailleurs que l'anachronisme de Bretons insulaires au XIIIe s. ait été pour le gêner).

Châteaux en Brie et — en Espagne.

L'expression «faire des châteaux en Espagne» a des correspondants dans diverses autres langues: l'espagnol remplace les «châteaux en Espagne» par des *castillos en el aire* ou *torres de viento*, en allemand on dit *Luftschlösser bauen*, le suédois, le finnois et le russe ont des locutions analogues, probablement de date moderne, en anglais on dit *castle building* tout court. Le sens de toutes ces expressions est le même; Montaigne [1] l'a joliment défini ainsi: «Une resverie sans corps et sans sujet régente notre ame et l'agite; que je me mette à faire des chasteaux en Espagne, mon imagination m'y forge des commodités et des plaisirs desquels mon ame est réellement chatouillée et rejouie.»

L'expression est ancienne. Elle se trouve dans sa forme actuelle déjà dans le *Roman de la Rose* (v. 2442 de l'éd. E. Langlois), où il est dit de l'amant qui dans le rêve croit tenir la bien aimée entre ses bras:

Lors feras chastiaus en Espagne.

C'est M. A. Morel-Fatio [2] qui (grâce à une communication de M. E. Langlois) a définitivement expliqué l'origine de la locution. Le point de départ est une belle scène de chanson de geste. «Charlemagne revient de Roncevaux. Les douze pairs sont morts; le roi est triste et les pleure. Sur sa route se dressent soudain les tours d'une ville sarrasine, Narbonne. Il veut la prendre et la donner à l'un des compagnons qui lui restent. Mais tous sont las, rassasiés de guerres, tous refusent . . . Charlemagne appelle tour à tour ses barons, Naymes, Dreux de Mondidier, Richard de Normandie, Huon de Cotentin et d'autres encore, qui tour à tour le rebutent . . . C'est alors qu'Ernaut de Beaulande présente au roi son fils Aymeriet, qui acceptera le fief périlleux» [3].

---

[1] Cité par Le Roux de Lincy, *Livre des proverbes français*, 2e éd., I, 287.

[2] *Mélanges offerts à M. Émile Picot*, I, 335—42.

[3] J. Bédier, *Les Légendes épiques*, I, 28—9.

«Richard a une réponse caractéristique. Il en a assez de combattre en pays d'infidèles où il n'a pas passé sept jours sans sa cotte de mailles. Tout ce qu'il désire est de rentrer chez lui:

«Mais, par l'apostre que l'on requiert et prie,
Se j'estoie or arier en Normendie,
Ja en Espaigne n'avroie manantie,
Ne de Narbone n'avroie seignorie.
Donez la autre, car je ne la quier mie.
De mal feu soit ele arse!»[1]

Dans ce passage la *manantie en Espagne* signifie quelque chose qui est de conquête difficile, sinon impossible. Ce sens est plus clair encore dans un passage du roman de *Baudouin de Sebourc* où un *chastel en Espaigne* signifie un don que celui qui vous le donne ne possède pas lui-même et qu'il faudra «conquérir au fer et au baston»:

«Sire, dit Baudewin, vous me donnés biau don!
Un chastel en Espaigne, tant qu'en comparison
Conquerre le m'estuet au fer et au baston»[2].

Ainsi, «donner des châteaux en Espagne» reçoit peu à peu le sens de «vous payer en paroles, en monnaie de singe».

Il a déjà été signalé par Le Roux de Lincy[3], et après lui par Littré, que le nom d'Espagne peut être remplacé par d'autres. Le Roux de Lincy a cité un passage des *Menus propos* de Pierre Gringore, mais sous une forme corrompue, où l'Espagne est remplacée par l'Asie. Voici le texte correct[4]:

Sans y penser je ne me puis tenir,
Car le regard esmeult le souvenir
Et le songer fait chasteaulx en Asie,
Le grant desir la chair ne rassasie,
Mais la contraint plusieurs griefz soustenir.

---

[1] *Aymeri de Narbonne*, éd. Demaison, v. 371-6. Voir Morel-Fatio, *l. c.*, p. 341.

[2] Morel-Fatio, *l. c.*, p. 342.

[3] Le Roux de Lincy, *l. c.*, II, 487.

[4] Je cite l'édition de 1521 (Bibl. nat., Reserve Ye 295).

Le même poème contient un autre exemple de la même expression, qui n'a pas encore été remarqué. Il se trouve dans la partie intitulée *Les menus propos des amoureux qui ne ont la grace joyr de leur dame*:

L'amant me veit, qui tout soubdain pensa
Me declairer son cas, puis se avança
Venir vers moy en grande fantasie,
Car il faisoit des chasteaulx en Asie.

Littré (*Dict.*, I, p. 575. *s. v.* CHATEAU) cite le premier passage de Pierre Gringore (dans le texte corrompu de Le Roux de Lincy) et de plus cet autre exemple où il est question de *chasteaux d'Albanye* dans le même sens:

Je vays, je viens, le trot et puis le pas,
Je dis ung mot, puis après je le nye,
Et si bastis sans reigle ne compas
Tout fin seullet les chasteaux d'Albanye.
(*Le Verger d'honneur*, f° E. III, dans *Ducatiana*, t. II, p. 479).

«On a dit aussi, écrit Littré dans l'historique du mot CHATEAU, château en Asie, château en Albanie; de sorte que, au fond, cela veut dire faire des châteaux en pays étrangers, là où l'on n'est pas, c'est-à-dire se repaître de chimères; le nom d'Espagne a fini par prévaloir, sans doute parce qu'il était très connu par les récits de Roland».

Si je reprends ici un sujet qui a été tout récemment, et avec une parfaite compétence, traité par M. Morel-Fatio, c'est uniquement pour avoir l'occasion de signaler un nouveau passage où la traditionnelle Espagne est remplacée par un autre pays.

C'est Gautier de Coinci[1] qui parle des religieux qu, chantent et prient au moutier, tandis que leurs cœurs restent attachés aux biens terrestres:

... S'a ses veaus et a sa proie
Pense li cuers, bouche que proie?
Bouche que proie et de quel conte,

[1] Éd. Poquet, col. 486. Cité sans commentaire par M. Lommatzsch, *Gautier de Coincy als Satiriker*, p. 39.

Puis que li cuers ses berbiz conte?
Que vaut bouche seure les livres,
Quant li cuers conte mars et livres?
Bouche por quoi chante ne lit,
Quant li cuers pense a fol delit
Et il estraint, pince et embrace
Ce que la mort a l'ame brace?
Bouche por quoi chante matines
Quant li cuers met en galentines
Granz bars, granz luz et granz lamproies?
S'a la foire est mes cuers a Troies,
A Mustereul ou au Lendit,
Que vaut quanque ma bouche dit?
Que vaut quanque dient mes levres,
Puis que mes cuers est si chalevres
Que toute jor s'en va ribant
Par le païs et regibant?
Que me vaut chose que je die,
Quant mes cuers fait *chastiaus en Brie*?

Le sens de ces deux derniers vers est évidemment: «Que vaut ce que je dis, si mon cœur nourrit des désirs frivoles et insensés?».

Ce passage nous apprend deux choses: d'abord que les pays qui pouvaient remplacer l'Espagne dans la locution souvent citée ne devaient pas nécessairement, comme le croyait Littré, éveiller l'idée de quelque chose d'étranger et de lointain; puis, que, dès le XIII[e] siècle, l'expression «faire des châteaux en Espagne» était tellement familière qu'un poète pouvait, *in grazia della rima*, remplacer l'Espagne par n'importe quel autre nom de lieu et être compris tout de même. Il suffisait déjà, pour éveiller l'idée voulue, de dire tout court «faire des châteaux» — tout comme en anglais moderne: *castle building*.

Arthur Långfors.

Ein französisches Suffix im Mittelhochdeutschen.

Neben den bekannten Lehnsuffixen *-ie* und *-ieren*, welche mit den vielen französischen Worten der Ritterzeit in der deutschen Sprache Eingang finden und bereits in den Denkmälern des 12. Jh. vereinzelte Zeichen von Produktivität (*arzedîe*, *balsieren*, *walkieren*) aufweisen, verdient noch Beachtung ein analoges Bildungselement *-(n)ier*, das ebenfalls der französischen Kulturströmung seinen Ursprung verdankt. Zwar ist es auf einem sehr engen Begriffsgebiete produktiv gewesen und hat im Gegensatz zu den vorhingenannten Suffixen, welche im Laufe der Jahrhunderte immer mehr um sich greifen, nur eine kurze Lebensdauer gehabt. Aber neben jenen veranschaulicht es die Intensität des französischen Einflusses auf das Mittelhochdeutsche und ist auch von Interesse für das allgemeinere Studium fremder Ableitungssuffixe und ihrer Einbürgerung in der Sprache. Daher empfiehlt es sich nicht nur die Aufmerksamkeit auf dieses Bildungselement zu lenken, sondern auch deren Entstehung und Verbreitung näher ins Auge zu fassen.

Unter den überaus zahlreichen französischen Entlehnungen im Mittelhochdeutschen giebt es eine ganze Menge von Worten, die auf *-ier* ausgehen. Ausser den Personenbezeichnungen, wie *kurrier*, *nokelier*, *schevalier*, *soldier*, deren Suffix in letzter Instanz auf das lat. *-arius* zurückgeht, finden sich eine Anzahl Substantiva wie ***quartier***, ***rivier***, *toblier*, *ussier*, ***furrier*** u. s. w., die entsprechende französische Etyma auf *-ier* (aus lat. *-arius* oder *-arium*) und *-iere* (aus lat. *-aria*) voraussetzen. Besonders häufig sind unter den letzteren die Benennungen für die ritterliche Rüstung. Das Altfranzösische hat eine grosse Anzahl diesbezüglicher Feminina: *baniere*, *barbiere*, *brachiere*, *hiaumiere*, *jambiere*, *cropiere*, *laniere*, *ueilliere* u. s. w., daneben auch Maskulina: *barbier*, *collier*, *lancier* u. s. w. Einige von den ins Deutsche entlehnten Worten haben ihr Geschlecht beibehalten. So entspricht dem französischen *cropiere* im Mittelhochdeutschen ein Femininum *cropiere*, und die französischen Ausdrücke *baniere*, *barbiere* finden sich im

Mittelhochdeutschen ebenfalls als Feminina. Aber die übrigen entlehnten Bezeichnungen für die Rüstung, welchen im Französischen teils Formen auf *-ier*, teils auf *-iere* entsprechen, treten mit ganz vereinzelten Ausnahmen als Neutra auf: *collier* < afrz. *collier*, *panzier* < afrz. *pancier*, *schinnelier* < afrz. *genoullierc*, *genoillier*, *tehtier* < afrz. *testiere*. Im Anschluss an diese zeigen auch *banier*, *barbier* und *zimier* (<afrz. *cimier*) neben dem häufigeren femininen Genus neutrales Geschlecht.

Der Typus von *banier*, *barbier*, *collier*, *panzier*, *schinnelier*, *tehtier*, *zimier* ist produktiv geworden, so dass nach dem Vorbild der genannten Worte aus einheimischem Sprachgut analogische Ableitungen gebildet werden, die Teile der ritterlichen Ausrüstung bezeichnen. Die am häufigsten belegte von diesen Neubildungen ist das Wort *hersenier*:

Parzival[1] 75,29 man stroufte im ab sîn *härsenier* (harsnier G) [: fier]

77,20 sîn *härsnier* (harsenier G) eins knappen hant
wider ûf sîn houbet zôch

105,14 sîn *härsenier* (harsenier G, hærserin D) von im er zôch

155,8 dâ der helm unt diu barbier
sich locheten ob dem *härsnier* (harsnier G)

212,28 er enblôzt imz houbet schier
von helme und von *herssenier* (herssenîere D, harseniere G)

219,2 im bat diu juncfrouwe fier
ab nemen helm untz *hersnier* (harsnier G)

261,17 sîne hosen, halsperc, *hersnier* (harsenier G) [: schillier]

440,24 vonme *hersenier* (harsenier G, hersnîere D) daz houbet blôz
er macht ê daz er gein ir sprach

748,2 ieweder sîn houbet schier
von helme unt von *hersenier*
enblôzte an der selben stunt

[1] Ed. Lachmann (5. Ausg.).

Willehalm[1] 127,27 er begunde sich dô entwâpen baz
von dem *hersniere* (harsçhnier opt) [: schiere]
410, 20 — — — — — hin er swanc
ims helmes breiter danne ein hant,
daz ez ûfem *hersenier* (hersniere K) erwant
422,20 von stahel ein veste *hersenier* [: collier]
Wigalois[2] 7991 sîn *härsenier* (härnäsch CD) daz was im dan
von dem houbet enbunden gar
10944 durch helm unt durch *härsenier* (härschnier C) [: gir]
mit joste dâ maneger wart erslagen
11651 er sluoc wunden wîte
durch helme und durch *härsenier* (härschnier C) [: fier].
Krone[3] 7372 und garte sich vil schiere
unz hin zem *herseniere*
Eckenl.[4] 140, 2 swaz er dô ûf daz *härsnier* stach
Gariel[5] 3819 und lôst von im daz *härsenier* [: vier]
Tandareis[6] 6761 und lôst von im daz *härsenier* (härsnir M) [: vier]
6800 sîn *härsenier* (härsnier h, harnesch) er al ze hant
wider ûf sîn houbet zôch
8559 unt lôst von im daz *härsenier* (harnesier H, hærsner h) [: vier]
9403 den helm er im abe gebrach
unt daz *härsenier* (härsner H, das harnasch h)
10445 von dem *härsenier* (harnasch h) der wîgant
im daz houbet machte blôz
12652 den helm er von im gebant
unt stroufte abe daz *härsenier* [: vier]
13298 unt lôst von im daz *härsenier* (harnessemer M) [: fier]

---

[1] Ed. Lachmann (5. Ausg.). [2] Ed. Pfeiffer. [3] Ed. Scholl. [4] Ed. Zupitza. [5] Ed. Walz. [6] Ed. Khull.

Meleranz[1] 6091 ouch lôsten ûf diu *härsenier* (die harnasch-
schnür) [: fier]
6122 zôch wider ûf sîn *härsenier* (harnasch schnier)
[: fier]
6244 daz *härsenier* (harsnier)
10222 daz *härsenier*

U. v. Türl. Willeh.[2] 52,4 in den helm daz swert sô tiefe wuot
biz ûf daz *härsenier*
132,17 Diunalt trage diu îsenhosen
Eigunt koufen und *hersenier* [: ir]
151,13 des *harsnieres* (harsiners A, härsniers γ)
was er blôz
314,3 îserhosen und *hersnier* [: lendenier]

J. Titurel[3] 1649,1 halsperc und *hersnierc* [: fiere]
2969,4 halsperc goltzen *hersnier*
3535,2 ein kollier wol gesteppet dicke von palmate
von ringen starc gereppet ein *hersnier* der
kvnic fvr mit rate
4719,1 enstricket wart sin hovbet von helme vnd
von *hersniere* [: schiere]
5826,1 nv wart er hie verschroten der ie geprvfet
wart gein richer miete
dvrch helm durch beckelhouben durch *hersnier*
mit alle

Enik. Weltchr.[4] 15512 blaten helm und zimier,
hersenier (harstainiu A, härsnur 9, hersteiner
10, här snier 11, hestreiner 12, hantschûch
13, harfwer 14), sper und alle zier

U. v. Esch. Alex.[5] 8554 sîn guldîn *hersnier* er verschriet
13118 der Krieche mit dem swerte sîn
durch daz *hersnier* guldîn,
dô der helm wante
unz mit slage spante

---

[1] Ed. Bartsch. [2] Ed. Singer. [3] Ed. Hahn. [4] Ed. Strauch. [5] Ed. Toischer.

13519 wer daz *hersnier* niht gewesen
er wær des slages niht genesen

Rabenschl.[1] 663,6 si sluogen durch diu *hersnier* ab diu houbet

952,1 durch daz starke *härsnier*
er daz sper stach.

Dietr. Flucht[2] 6535 daz bluot durch diu *hersnier* spranc
6763 er sluoc durch patwât und *hersnier* [: mir]
9069 si schrieten ouch diu *hersnier* (hærsnir R) [: gir]

Lohengrin[3] 2214 daz *hersenier* er von im brach

K. v. Würzb. Tr. Krieg[4] 31459 den jungen herren Trôilum
gevienc er in daz *hersenier* [: zier]
35540 im wart biz ûf daz *hersenier* [: tier]
helm unde beckenhûbe entrant

S. Helbling[5] I, 871 daz *hersenier* im für daz lieht
ninder was gerucket
II, 1265 halsberge, hosen, *hersenier* [: mir]

Heinr. Tristan[6] 6242 Nampotenîsen er dô sluoc
den manlîchen degen fier
durch helm und durch *hersenier* (hersenir F)

Das *hersenier* ist eine aus Kettenwerk gefertigte oder mit Ringen benähte Harnischkappe oder Kapuze, die über den Kopf gezogen wurde, um unter dem Helm den Nacken und das Haupt zu schützen, vgl. Schultz Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger II[2] 50 ff. Wie Kluge Et. Wb.[7] s. v. Hirn und Verwijs-Verdam Middelnederl. Woordenb. s. v. hersenier richtig angeben, ist das Wort eine Ableitung von mndl. *hersen* 'Hirn' und bedeutet demnach eigentlich 'Hirnschutz'. Wahrscheinlich ist der deutsche Ausdruck eine Übersetzung des frz. Terminus *cerve(l)lier(e)* 'eine Art Eisenhaube' [7], dessen Bedeutung zwar nicht genau mit der des deutschen

[1] Ed. Martin. [2] Ed. Martin. [3] Ed Rückert. [4] Ed. v. Keller. [5] Ed. Seemüller. [6] Ed. Bernt [7] Vgl. über die *cervelliere* Schultz a. a. O. S. 56 f. und besonders Köhler, Die Entwickelung des Kriegswesens und der Kriegführung in der Ritterzeit III, 1, 37 u. 47 f.

Wortes übereinstimmt, der aber jedenfalls einen Schutz des Kopfes und Gehirns bezeichnete.

Wie in *hersenier*, so hat auch in dem Worte *miusenier* der Körperteil, der geschützt werden soll, dem betreffenden Teil der Rüstung den Namen geliefert; das Grundwort ist mhd. *mûs* 'Muskel, bes. des Oberarms', und die Ableitung bezeichnet die eisernen Schienen, welche den Arm des Ritters bedeckten, s. Schultz a. a. O. S. 47. Der entsprechende französische Ausdruck ist *brachiere*; in deutschen Quellen finden sich für den Armschutz auch die Ausdrücke *armîsen, armleder* und die entlehnten Worte *brâzel* und *manikel*. Mhd. *miusenier*. *mûsenier* ist nur zweimal belegt:

K. v. Würzb. Tr. Krieg 32526: er sluoc in durch daz *miusenier* [: zier]
sô tiefe in den linken arm

Der Borte[1] 651 sin arme heten spozzenier
bedekket unde *muzzenier*

Ähnlich gebildet wie *mûsenier* ist *huffenier* (zu *huf* 'Hüfte') 'Schutzpolster für die Hüften' (s. Schultz a. a. O. S. 34):

Frauenturnier[2] 166 sô wol gesteppet *huffenier* [: senftenier]
begreif nie mannes hant

Der Borte[3] 647 mit golde übergozzen
ûf der huf gedozzen
lag ein sîdîn *huffenier* [: spaldenier]

Im selben Sinne wie *huffenier* erscheint der Ausdruck *lendenier* (zu *lende* 'Lende') 'Gürtel oder Binde um die Lenden'; mit dem *lendenierstric* wurden die Eisenhosen des Ritters zusammengehalten (s. Schultz a. a. O.).[4]

---

[1] Gesamtabenteuer I, 472. [2] Gesamtabenteuer I, 375. [3] Gesamtabenteuer I, 472. [4] Wegen der Bedeutung ist noch Köhler a. a. O. S. 40 zu vergleichen.

Willehalm 78,29 ame *lendenier* si entstricket wart
von der hurteclîchen vart,
diu iserhose sanc ûf den sporn
231,24 da der *lendenierstric* (der lendenier Kn,
der lendnier m, des lendenieres (lindenieres l)
lop, der lendeniers t, der lindeniers z) erwant,
etlichiu het ein semftenier
M. v. Craon[1] ein harte guoten *lendenier* [: tier]
den bant er umbe die huf
und nestelte die hosen drûf
Krone 2857 er gurte den *lendeniere* [: schiere]
U. v. Türl. Willeh. 314,4: îserhosen und hersnier
stivalikein und *lendenier*

Soweit das Geschlecht aus den obigen Belegen hervorgeht, ist es, von dem allgemeinen Typus abweichend, maskulin; vgl. auch mndl. *lendenier* (und *lendenaer*) Mask., dagegen mnd. *lendener* 'Hosengürtel' bei Schiller-Lübben Mnd. Wb. II, 663 und Lübben Mnd. Handwörterb. S. 202 als Neutrum verzeichnet.

Mit dem Worte *senftenier* (zu mhd. *senfte* 'sanft, weich, bequem') wurde wahrscheinlich eine weiche gepolsterte Binde bezeichnet, die unter der Rüstung getragen den Unterleib gegen Stösse bewahrte, vgl. Schultz a. a. O. S. 33 f.[2]. Das Wort ist in mehreren Quellen belegt:
Willehalm 231,25 da der lendenierstric erwant
etlîchiu het ein *semftenier* [: mir]
356,3 îsernhosen und *senftenier* [: Grôhier]
U. v. Türl. Willeh. 132,24 *senftenier*, stivellichîn
H. Ernst D[3] 2537 und namen auch vier *senfftenier*
Frauenturnier[4] 165 diu die riemen alle bant
oben an daz *senftenier*
R. v. Würzb. 2 Kaufl.[5] 753 ouch truoc diu frouwe ein *senftenier*
und ouch ein sulch hurtbuklier

[1] Ed. Schröder. [2] Vgl. auch Köhler a. a. O. S. 40. [3] Ed. v. d. Hagen. [4] Gesamtabenteuer I, 375. [5] Zs. f. d. Phil. VII, 83.

Ludw. Kreuzf.[1] 6200 etslîcher niht vollen die *semftinir* [: ir]
tzu den beinen gebunden het

In einer niederdeutschen Rechtsquelle findet sich die Form *samftener* (Braunschw. Urkundenb. I, 25 zitiert bei Schiller-Lübben Mnd. Wb. IV, 22.).

Auf die Rüstung des Ritters bezieht sich weiter noch das Wort *hurtenier* — wie *lendenier* als Maskulinum belegt —, welches wohl die Schienen oder die Platten bezeichnet, mit denen das Bein und besonders das Knie gegen Verletzung beim stossenden Losrennen der Pferde (*hurt.* bezw. *hurten*) geschützt wurde, vgl. Schultz a. a. O. S 37 f.

Frauendienst[2] 1400,5 die wâren lieht, von rost behuot,
dar über zwên *hurtenier* von horn

U. v. Türl. Willeh. 132,24 so trag mîn niftel hie, Persît,
hurtenier, brassel und kursît
314,5 *hürtenier*, koufen unde prassel

Neben der Form *hurtenier* kommt auch die deutsche Bildung *hurteling* vor (Der Borte 642 (Gesamtabenteuer I, 472): Die hosen waren kleiner ringe Vil guot sîn *hurtelinge*); vgl. auch mnd. *hurteleder.*

Während die obengenannten Bildungen auf *-nier* auf die Rüstung des Ritters Bezug nehmen, bezeichnen *brustnier* und *lankenier* die Rüstung des Streitrosses. Der erstere Terminus, mit dem der vor dem Sattel befindliche Teil der Eisendecke benannt wird und der dem afrz. *coliere* entspricht (vgl. Schultz a. a. O. S. 102), ist nur einmal belegt.

J. Titurel 4690,3 ob die orss bi leben da beliben
daz musten gvte *brustnier* da wenden

Öfter findet sich das Wort *lankenier* (zu *lanke* 'Lende'), das sich auf die Hülle der Lenden bezieht:

---

[1] Ed. v. d. Hagen. [2] Ed. Bechstein.

U. v. Esch. Alex. 13180 manic ungehiure tier
truoc dô rîche *lankenier*
Heinr. Ritterf. 112 kovertiure und *lankenier* [: gir]
dar ûf geleit gar wunnenclîche
Der Borte[1] 607 rôt was ouch sîn *lankenier* (lancni(e)r HC) [: pantier]
667[2] des vil guoten meisters vlîz
ziert' harte wol daz *lankenier*
von golde was daz testier
daz *lankenier* was gruene var.

Ein abgeleitetes Verbum *verlankenieren* 'die Seiten des Pferdes bedecken' findet sich in Heinr. von Freibergs Tristan 4450 (*verlankenieret* (gelankenyeret O): gezieret).

Dieselbe Bildungsweise wie in den vorhinerwähnten Worten ist wohl auch vorhanden in dem Terminus technicus *spaldenier*. womit ein gefüttertes, meist aus Seidenzeug angefertigtes Kleidungsstück bezeichnet wird, das unter dem Harnisch zum Schutze der Schultern getragen wird, vgl. Schultz a. a. O. S. 39.

Frauendienst 1015,3: ich legt an mich ein *spaldenir* [: schir]
1669,5 ez het der edele fürste rîch
an im niht wan ein *spaldenier* [: mir]
Tandareis 11164 man lie dem degen wert erkant
niht [mer] dan sîn *spaldenier* an
12731 Tandareis, der degen vier
het niht an dan sîn *spaldenier*
Meleranz 4376 sîn *spaldenier* daz het er an
S. Helbling I, 169 dâ inne sûme pflegent
sô wunderlîcher *spaldenier* [: vier]
I, 201 ez sint niht *spaldenier*
man sol ez gelouben mir
III, 144 lieber kneht, noch volge mir
waz wil dû wîter *spaldenier*

[1] Gesamtabenteuer I, 471. [2] Gesamtabenteuer I, 472.

III, 161 ir dehein baz gewâfent was
sam der nû hât ein *spaldenier.*
daz got einez fuogte mir!
Heinr. Ritterf. 88 ein *spaldenier* ganz sîdîn
was im prîslîch dâ bereit
Enik. Weltchr. 16013 si legt im an ein *spaldenier* [: vier]
Der Borte 649[1] von blankeit ein *spaldenier* [: huffenier]
zieret' im den lîp vol

Neben *spaldenier* erscheint in derselben Bedeutung auch die Form *spal(l)ier* (Rudolf v. Ems Wilhelm v. Orlens[2] 756: Er hate nicht an sich gelait, Won ain veste panzier, Uber ain sîdîn *spallier*; Konr. v. Würzburg Schwanritter[3] 118: Dar über ein *spalier* was bekleit, Daz liehten schîn den ougen bar, Von palmâtsîden rôsenvar; 1032: Daz swert biz ûf daz *spalier* dranc; 1046: Wan daz daz spalier schirmet in Daz vil guot palmâtsîde was; 1275: Und leite dô sîn *spalier* an; Wolfdietrich D[4] V, 12, 3: Daz *spalier* (beliere c, salier f) guot von sîden Daz muoz ich von im hân; VII, 83, 2: Kursît und gesmîde Wolt sim hân ab gezogen, Sîn *spalier* guot von sîden; Böhmenschlacht[5] 87: Unde balde schire an sich gelacht Wol gesteppet unde gemacht Ein *spalir* von sîden).

In Grimms Wb. X, 1, 1845 und bei Weigand Wb. II,[5] 897 werden die beiden Formen *spaldenier* und *spalier* — ohne Erklärung der lautlichen Diskrepanz — bloss als Varianten desselben mittelhochdeutschen Wortes angeführt, das aus ital. *spalliera* 'Schulterharnisch' hergeleitet und mit dem neuhochdeutschen Worte *Spalier* zusammen behandelt wird. Dieses wird aber kaum mit dem alten Terminus technicus der Ritterzeit in direktem Zusammenhang stehen. Im nhd. *Spalier* haben wir nämlich ein spät, im 17. Jh., entlehntes italienisches Wort; dagegen handelt es sich beim mittelhochdeutschen Ausdruck nicht um eine Entlehnung aus dem Italienischen, wo ich *spalliera* in der Bedeutung 'Schulterharnisch'

[1] Gesamtabenteuer I, 472. [2] Ed. Junk. [3] Ed. Roth. [4] Ed. Jänicke. [5] PBB. XIX, 487.

übrigens nicht finde, sondern um ein französisches Lehnwort. Wenn man als Beweis für italienische Herkunft etwa die häufigen Belege der Form *spaldenier* in österreichischen Quellen anführen wollte, so ist daran zu erinnern, dass die Belege der hier zunächst in Betracht kommenden Form *spal(l)ier* vorzugsweise nach Westen weisen. Wichtiger aber ist, dass das Wort im Mittelniederländischen in der maskulinen Form *spaulier* und der femininen *spauliere* vorkommt, welche auf den gleichbedeutenden französischen Formen *espaulier* und *espauliere* beruhen. Nimmt man nun für die deutsche Entlehnung niederländische Vermittlung an, so lässt sich auch die Form *spaldenier* auf diesem Wege erklären. Ein Zwischenglied zwischen den beiden Formen ist die im Mittelniederländischen übliche Form *spaldier, spoudier* (Verwijs-Verdam Middelnederl. Woordenboek VII, 1791), als deren französische Grundform **espaldier* anzusetzen ist. In dieser Gestalt dürfte der Ausdruck in unseren altfranzösischen Quellen allerdings nicht belegt sein, aber das Grundwort der Ableitung erscheint als *espalde* in den aus dem 12. Jahrhundert stammenden Quatre Livres des Rois (Bartsch Chrestomathie [9] S. 43 Z. 29), im Cambridger Psalter und den aus der ersten Hälfte des 13. Jh. herrührenden Bruchstücken des Amadas und Ydoine (s. Andresen Zs. f. roman. Phil. XIII, 92 Anm. zum Vers II, 23). Auf Grund dieser Lautform ist eine der altprovenzalischen *espaldar* (Meyer-Lübke Gramm. II, § 464) zur Seite stehende Bildung **espaldier* anzusetzen, auf welche mndl. *spaldier, spoudier* zurückgeht.

Ob die Nebenform *spaldenier*, welche auf niederdeutschem Gebiet als *spoldener* in einer Braunschweiger Urkunde v. J. 1303 (Schiller-Lübben Mnd. Wb. II, 663) belegt ist und in der maskul. Form *spaldenêr(e)* in der Sage von Karl und Ellegast [1] vorkommt, direkt aus dem Französischen erklärt werden darf, ist zweifelhaft. Jedenfalls liesse sich die

[1] In einer Hs. aus der ersten Hälfte des 15. Jh. (Germania IX, 337) S. 146 a: Vff richtet sich der konnig hêre Er zoch an einen *spaldenêre*; S. 164 a: Die bronnige he vz. czoch Also det he ouch den *spaldenêr* Der hoch gelobete fürste hêr.

Entstehung dieser Form auch auf niederländischem Sprachgebiet verstehen, wo das begriffsverwandte *hersenier* (bezw. *lendenier*) auf *spaldier*, *spoudier*, welches offenbar als eine Ableitung von *spalden*, *spouden* 'spalten' gefühlt wurde, einwirken konnte. Zunächst entstand vielleicht die Form *spaldenâr(e)* unter dem Einfluss von Bildungen auf *-nâre*, von denen vor allem *lendenaer* neben *lendenier*, *soldenaer*, *soudenaer* (= mhd. *soldenære*) neben *soudier* (mhd. *soldier*) und *soudenier* (= mhd. *soldenier*) in Betracht kommen.

Übrigens liegen ähnliche Parallelformen auch vor in mndl. *lumiere* (aus afrz. *lumiere*) und *lumeniere* 'Öffnung im Helme des Ritters' (Verwijs-Verdam a. a. O. IV, 883), niederrhein. *lumeniere* stn. (im Karlmeinet, s. Lexer Mhd. Wb. s. v.), die vielleicht eher auf romanischem als auf niederländischem Sprachboden entstanden sind.

Zu dem Typus der hier behandelten Bildungen auf *-nier* gehören wahrscheinlich noch die ritterlichen Termini *spozzenier* und *grusen(i)er*, die sich einer sicheren etymologischen Beurteilung entziehen, vielleicht auch das dunkle Wort *krocanir*, welches unter Teilen der ritterlichen Ausrüstung von Herbort von Fritzlar im Lied von Troja V. 4736 (pancir, kollir, *krocanir*, testir) genannt wird.

Wie *krocanir* ist auch *spozzenier* 'Armbekleidung des Ritters' nur einmal belegt (Der Borte 651 in den Gesamtabenteuern I, 472: sîn arme heten *spozzenier* (spossenir C): bedecket unde *muzzenier*), dagegen kommt *grusen(i)er* in mehreren späten Rechtsurkunden vor: de scholen eyn herwede geven . . vortmer zinen ysernhod mit eyner slappen, zine platen *grusener* schot unde kragen (Brem. Stat. 153); weret ok, dat dar bestoruen were eyn plate mit *gruzenere* vnde schoete vnde dat dar to horde (Brschw. Urkdb. I, 123, 274); una thorax, un pantzer, 1 schot, 1 kraghe und 1 *grusener*, Item ein slappe et II panzer hanschen. Item 1 par Armleder et 1 par Vorleder (Nachlass des Eberhard

Russenberg v. J. 1359 im Urkdb. d. Stadt Lübeck 3,339); wer drizzich mark verschozzet, der sal haben redeliche wapen: eine schopen, crayn, *grusenir*, schoz, eine swebische plate, eine tarschen, isenhut, wapenhenschen, einen spiz unde ein swert (Förstem. Nordh. Mitth. III, 4, 49); s. Schiller-Lübben Mnd. Wb. II, 159. In truca pro domino gollirium it. IIII *grœusenier*, item II schozz, it. panzirium dni., it. II chetenhantschůch, it. II schlappen simpl., item cervical cum slappen, it. II fleche . . . it. duo *grœusenier* (Freys. Salbuch f. 20ª), s. Schmeller-Frommann Bayer. Wb. I, 1011. Mit dem *grusenier* ist der Waffenrock gemeint, vgl. Schiller Lübben a. a. O. und auch Köhler Die Entwickelung des Kriegswesens und der Kriegführung in der Ritterzeit III, 1, 55 Anm 2.

Wie aus dem Obigen hervorgeht, ist das Suffix *-n-ier* auf einem eng begrenzten Begriffsgebiete produktiv gewesen: es wird zur Bildung von Bezeichnungen für die verschiedenen Teile der ritterlichen Schutzrüstung verwendet. Mit dem ausgehenden Rittertum schwinden diese Termini technici, und damit erlischt auch die Bildungsweise. Der romanische Ursprung des Suffixes leuchtet sofort ein. Doch giebt es keinen genügenden Anhalt die Form desselben ausschliesslich aus dem Romanischen zu erklären, denn Bildungen auf *-nier* (aus lat. *-n-arius*) finden sich nicht unter den hier in Betracht kommenden französischen Benennungen. Wahrscheinlich ist das *n* vor dem frz. Bildungselement so entstanden, dass die deutschen Neubildungen auf *-ier* mit stammauslautendem *n*, vor allem also *hersenier*, vorbildlich gewesen sind und dass deutsche Bildungen auf *-nære* sowie Parallelformen wie *lumiere* ∽ *lumenier*(*e*), *spaldier* ∽ *spaldenier*, (*soldier* ∽ *soldenier*) dabei mitgewirkt haben.

In *hersenier*, das von den Bildungen auf *-nier* die weitaus bekannteste und verbreitetste ist, ist aber das Grundwort eine spezifisch niederländische Wortform. Auch *spaldenier* erklärt sich, wie bereits oben dargetan worden ist, aus

dem Niederländischen, und diesem Sprachgebiete gehört ferner *lumenier* an. Von den übrigen Bildungen findet sich noch *lendenier* (*lendenaer*) im Niederländischen. Die Niederlande haben ja, wie bekannt, als Vermittler höfischer Sitten und französischer, Ausdrücke im 12. und 13. Jh. eine wichtige Rolle gespielt; auch speziell niederländische Kunstausdrücke und Floskeln waren zu dieser Zeit in Deutschland verbreitet. In der niederländischen Sprache beginnt ja das frz. Suffix *-ieren* zuerst lebenskräftig zu werden, und das *îe*-Suffix scheint ebenfalls hier besonders beliebt gewesen zu sein. So darf man vielleicht auch bei der Frage nach dem Aufkommen der Bildungen auf *-nier* mit niederländischer, Vermittlung rechnen. Die lautliche Ausbildung dieser Suffixform, wo ein organischer Konsonant des Stammes mit dem fremden Bildungselement zusammenschmilzt, ist eine bekannte Erscheinung; in derselben Weise ist z. B. aus *-îe* die Lautform *-rîe* und aus *-âri* die Form *-(i)nâri* erwachsen.

Hugo Suolahti.

Über den Schwund des h in den altnordischen Sprachen.

Sophus Bugge[1] hat hervorgehoben, dass der Wegfall von *h* in den Verbindungen *rh* und *lh* zuweilen mit Ersatzdehnung eines unmittelbar voraufgehenden Vokals verbunden ist, zuweilen nicht. An erstgenannter Stelle wird gesagt: 'Oprindelig maa kort og lang Vokal i Oldn. foran *l* og *r*, der er traadt istedenfor ældre *rh* og *lh*, have skiftet efter en bestemt Regel; men jeg skal her ikke fremsætte nogen Formodning om, hvilken denne Regel har været'.

---

[1] S. Bugge Studier over de nordiske Gude- og Heltesagns Oprindelse. Første Række. Christiania 1881—1889. S. 208, Fussn. 2. Arkiv f. nord. fil. VI 242.

Wie Bugge haben auch spätere Forscher es im Allgemeinen unterlassen, eine Regel für den Eintritt der Ersatzdehnung in den betreffenden Fällen zu formulieren. Noreen[1] sagt: 'Vor *rh* und *lh* findet selten und sporadisch dehnung statt'. Hesselman[2] begnügt sich damit, auf Noreen und M. Olsen hinzuweisen.

Magnus Olsen[3] ist, soweit ich gefunden habe, der einzige, welcher das Problem ernstlich in Angriff genommen hat. Olsen betont den Gegensatz zwischen dem Fjordnamen *Malangr* mit anorw. kurzem *a* und den mit diesem Fjordnamen zweifelsohne zusammengehörigen Namen *Maalselven, Maalsjorden, Maalsnes*, welche im Anorw. langes *a* gehabt haben müssen. Das erste Glied dieser Namen ist nach Olsen awn. *malr* [< **malh*-] 'Sack'. 'Maaske', sagt Olsen S. 106, 'kan de her behandlede, med oldn. *malr* sammenhörende stedsnavne give et bidrag til belysning af dette forhold. Foran *l* med efterfölgende *s* finder vi i disse stedsnavne kun lang vokal'.

Aus Olsens Darstellung weiter unten geht indessen hervor, das die Regel, welche er durchschimmern lässt, in dem vorliegenden Materiale keinen festen Boden hat.

Sich auf *O. Rygh*[4] stützend, hebt Olsen hervor, dass ein mit *-angr* zusammengesetzter Fjordname nicht selten einen älteren nicht zusammengesetzten Namen ersetzt hat. *Leirangr* steht für älteres **Leiri*. *Grýtangr* für **Grýtir*. Auch für den Fjord *Malangr* setzt Olsen — wohl mit Recht — einen älteren, einfachen Namen voraus, dessen Genitiv das erste Glied der Namen *Maalselven, Maalsjorden, Maalsnes* bildet. Unter diesen Umständen steht aber die Möglichkeit offen, dass die lange Quantität von *a* mit dem nachfolgenden

---

[1] A. Noreen Aisl. Gr. [3] § 119, Mom. 2. Vgl. § 224, Mom. 1 und Gesch. d. nord. Spr. [3] § 46. e.

[2] B. Hesselman Västnordiska studier I, S. 38 und Fussn. 4.

[3] M. Olsen Ark. f. nord. fil. XXII, S. 105 f.

[4] O. Rygh Norske Fjordnavne in 'Sproglig-historiske Studier tilegnede Professor C. R. Unger'. Kristiania 1896. Siehe vor Allem S. 81.

ls nichts zu schaffen hat, sondern in den Quantitätsverhältnissen des nicht zusammengesetzten Fjordnamens wurzelt. Diese Eventualität scheint Olsen auch nicht entgangen zu sein, denn für den einfachen Fjordnamen setzt er die alternativen Nominative **Malr* oder *Máll* an.

Es lässt sich also wohl behaupten, dass in der bis jetzt vorliegenden Litteratur keine zuverlässigen Regeln über den Eintritt der Ersatzdehnung beim *h*-Schwund in den Verbindungen *rh. lh* gegeben worden sind. Dieses Problem soll hier in der Weise behandelt werden, dass die Beispiele von *rh*, *lh* nach der Stellung gruppiert werden, welche sie in urn. Zeit einnahmen.

I. *rh*, *lh* vor stimmlosem Konsonanten.

a. Die Verbindungen *-rht- -lht-*.

Urn. *wor*[*a*]*hto* [auf dem Stein von Tune] > aisl. *orta* 'machte'. Vgl. agotl. sup. *ort* 'gemacht'.

Urn. **berhtaʀ*[1] > aisl. *biartr*, adän. *biært*, nschw. *bjärt* 'hell'. Formen ohne Brechung sind sowohl im Aschw. als auch im Adän. belegt. Siehe Söderwall Ordbok I 119; Kalkar Ordbog I 213; Reuterdahl Gamla Ordspråk, Lund 1840, S. 26, Nr 212; Kock und Petersens Östnordiska och latinska medeltidsordspråk I, im Texte S. 29, Nr 241; S. 33, Fussn. 9, Nr 279; S. 39, Nr 333; S. 161, Nr 213 (212). Die ungebrochenen Formen dürften uns kaum zu der Annahme zwingen, dass der Wurzelvokal *e* in gewissen Fällen Ersatzdehnung bekommen hätte, bevor die Brechung eintreten musste. Es ist möglich, dass die gebrochenen Formen durch Ausgleichungen innerhalb des Paradigmas eliminiert wurden. Die Brechung konnte nicht überall gleichzeitig eintreten, weil die Endungsvokale zum Teil synkopiert wurden, zum Teil nicht.[2]

---

[1] Siehe FFT, S. 264. Mit FFT bezeichne ich 'Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen' von August Fick, Dritter Teil. Wortschatz der germanischen Spracheinheit unter Mitwirkung von Hjalmar Falk gänzlich umgearbeitet von Alf Torp.

[2] Vgl. hiermit, dass im aisl. Eigennamen *Erpr* die Brechung fehlt.

Unwahrscheinlich ist auch, dass *a*-Brechung und *u*-Brechung gleichzeitig eintraten, was alles zum Sieg des ungebrochenen Vokals *e* hat beitragen können. Und vor Allem ist es denkbar, dass die ungebrochenen Formen zum Teil auf westgermanischem Einfluss beruhen. Vgl. as. *berht*, *beraht*, mhd. *berht* [FFT 264].

Auch der Reim

Saa ær barn i by bærth som hiemme ær lærth[1] scheint mir die Annahme von Ersatzdehnung nicht unumgänglich zu machen.

In aisl. *mialtr*, Adj. 'melk', *mialtir*, f. pl. 'das Melken' norw. *mjelte* m. 'Fischmilch'. [urn. *-lht-*][2] ist *h* ohne Ersatzdehnung geschwunden.

Ersatzdehnung findet man auch nicht in aisl. 2. Sg. Prät. Ind. *falt* < **falht* 'bargst'. Allerdings muss beachtet werden, dass *falt* keine isolierte Form ist, sondern als das Glied eines ganzen Beugungsschemas zu betrachten ist. Auf keinen Fall finden wir aber hier eine Stütze für die Annahme, dass *h* in der Verbindung *-lht-* mit Ersatzdehnung geschwunden wäre.

b. Die Verbindungen [*-rhst-*], *-lhst-*.

Wahrscheinlich wird man es erstaunlich finden, dass ich die betreffenden Verbindungen in diesem Zusammenhang überhaupt diskutiere.

T a m m hat in Ark. f. nord. fil. II 342 gezeigt, 'att alla nordiska ord med *x* av *hs* hafva den nästföregående vokalen ursprungligen kort — — — men att *h* fallit bort framför *s* så ofta *h* föregicks af urgerm. lång vokal eller diftong.' T a m m s Ansicht ist, soweit ich gefunden habe, von allen späteren Forschern als richtig anerkannt worden.[3] Man hat sogar noch einen Schritt weiter getan, indem man behauptete, dass urn. *hs*, wo kein langer Vokal oder Diphthong

---

[1] Vgl. K o c k und P e t e r s e n s I, im Texte S. 33 und 39.

[2] Siehe N o r e e n Aisl. Gr.[3] § 311, S. 206. FFT S. 316.

[3] Auffallend ist jedoch, dass in FFT 382 aisl. *áxla* 'vermehren' aus **wōhslian* hergeleitet wird, was mit der zweiten Hälfte der T a m m'schen Regel in Widerspruch steht.

voraufging, immer *ks* gegeben hätte.[1] Aber in dieser kategorischen Form hat sich die Regel nicht gut bewährt. Wenn man FFT durchblättert, findet man leicht, dass die betreffenden Autoren vielfach eine Entwickelung *-hst-* > *-st* [nicht *xt*] annehmen, und zwar auch in Fällen, wo kein langer Vokal oder Diphthong voraufging. Ich verweise auf die Artikel *mihstila* S. 320 und *lahstu*, *lahstra* S. 357. Mit einem Fragezeichen versehen worden sind die Grundformen *þihstila* S. 184, *bulhstra*[2] [siehe unter *bulstra* S. 268] und *mihsta* S. 320. Was S. 382 unter *wahstu* mitgeteilt wird, gehört eigentlich nicht hierher, denn aisl. *vǫxtr* stand ja fortwährend unter dem Einfluss des Zeitwortes *vaxa* < **wahsan*, wo keine Verbindung *-hst-* vorlag.

Ich glaube also nur eine in der Praxis im Voraus befolgte Regel zu formulieren, wenn ich behaupte, dass *h* in der Verbindung *-hst-* — unabhängig von der Quantität und Qualität des vorhergehenden Lautes — gesetzmässig geschwunden ist.[3] Mit den vorsichtigen Äusserungen T a m m s gerät diese Regel in gar keinen Widerspruch.

Unter diesen Umständen sind wird nicht nur berechtigt, sondern auch verpflichtet nachzuforschen, ob in den Verbindungen *-rhst-*, *-lhst-* das *h* mit oder ohne Ersatzdehnung geschwunden ist.

Für die Verbindung *-rhst-* kenne ich keinen Beleg. Die Verbindung *-lhst-* dürfte aber in den Grundformen folgender Wörter vorhanden gewesen sein.

---

[1] N o r e e n Aisl. Gr.[3] § 216. 2. Gesch. d. nord. Spr.[3] § 66 b.

[2] Auch H u l t m a n Hälsingelagen S. 187 denkt, dass *h* in **bulhstra* geschwunden sein könnte und zwar mit Ersatzdehnung. W. C e d e r s c h i ö l d Studier över genusväxlingen i fornvästnordiska och fornsvenska, Göteborg 1913, S. 110, Fussnote macht dagegen nach N o r e e n s Regeln die Konstruktion **bolkstr* < **bulhstra*.

Eine Grundform **bolhstra-* konstruieren K l u g e Nominale Stammbildungslehre[2] § 94 und F a l k - T o r p Et. Ordb. I 68, Et. Wb. I 91. Siehe aber auch T a m m Et. ordb. S. 52 und N o r e e n IF IV 322.

[3] Vgl. K l u g e Vorg. d. altg. Dial.[3] § 48 c, Anm. 4.

aisl. *bólstr*, anorw. *bolstr* ∽ *bulstr*, aschw. und adän. *bolster* ∽ *bulster* 'Polster'.

adän. *fialster* ∽ *fiælster*, aschw. *fiælster* 'Versteck', Vgl. nschw. dial. *fjälster* pl. 'tarmar som brukas till korf' [Rietz].

nschw. *kvalster* 'ein Insekt', ndän. *kvalster* 'Schleim in der Brust', ält. dän. *kvalster* 'ein Insekt', ndän. dial. *kvolster* 'Schleim, ein Insekt'. [1]

Falk-Torp bezeichnen nord. *kvalster* ∽ *kvolster* als ein westgerm. Lehnwort, welches aus einer vermutlichen Grundform **kwalhstra-* entwickelt wurde. Nschw. *kvalster* scheint in der Tat vor Allem der Sprache der Gebildeten oder gar derjenigen der Fachleute anzugehören, und der heimatliche Ursprung dieses Wortes kann deshalb mit Recht angezweifelt werden. Weniger sicher scheint mir — trotz der Nähe des westgerm. Sprachgebietes — der fremde Ursprung der dänischen Dialektformen. Auf keinen Fall dürfen wir den *h*-Schwund in der Verbindung *-lhst-* als Beweis gegen die heimatliche Provenienz gebrauchen. Aber schon die Möglichkeit fremden Ursprungs macht diese Wortsippe wenig geeignet, als Basis unserer Beweisführung zu dienen. Allerdings bleibt in meiner Darstellung eine Lücke, solange die Vorgeschichte der betreffenden Dialektformen nicht vollständig klargelegt worden ist. [2]

Die schwedischen und dänischen Formen des Wortes *fialster* ∽ *fiælster* ⟨ **felhstra-* liefern keine Stütze für die Annahme, dass vor der Verbindung *lhst* ⟩ *lst* Ersatzdehnung eingetreten wäre. Wenn in Ög *fiala* geschrieben wird, aber

---

[1] Über *kvalster*, *kvolster* siehe FFT 62; Falk-Torp Et. Ordb. I 428, Etym. Wb. I 601 f.; Kalkar Ordbog II 668; Feilberg Ordbog II 342; Weigand-Hirt Deutsches Wörterbuch II 500.

[2] Auch wenn diese Wortsippe einheimisch ist, dürfte sie keine sicheren Beweise für eingetretene Ersatzdehnung liefern. Über die Entwickelung von postkonsonantischem *wā* im Adän. siehe Hultman Hälsingelagen § 7, S. 13 ff., Bennike-Kristensen Kort over de danske Folkemål § 29, S. 33, Lis Jacobsen Studier til det danske Rigssprogs Historie § 51, S. 47.

fiælstær neben *fialstær*,[1] liegt es sehr nahe, mit Tamm anzunehmen, dass *fialstær* von *fiala* beeinflusst wurde, und dass *fiælstær* die lautgesetzliche Form ist.[2] Und da Ög in der Regel keinen Übergang *iā* > *iæ*[3] zeigt, lässt sich dieses lautgesetzliche *fiælster* am besten erklären, wenn man annimmt, dass in **felhstra* das *h* ohne Ersatzdehnung schwand.

Die Form *fialstær* in 'Vald. II:s Jydske Lov' 3. 67 Thorsen S. 285] ist wohl von *fialæ* [ibid. 2. 97, Thorsen S. 188] beeinflusst worden.

In 'Eriks Sæll. Lov' 2. 15 [Thorsen S. 33] findet man *fiæstræ*, verschrieben statt *fiælstræ*.[4] Lunds Angabe, dass die Form *fialster* in 'Chr. V. D. Lov' zu finden sei, ist unrichtig. In der Ausgabe von Schyth [Kjøbenhavn 1856] 6. 16. 1 [nicht 5. 16. 1!] steht *Fielster*. In Kalkars Ordbog I 554 steht *fielster* [lies: *fielster*] Chr. V. D. L. 6—16—1. Keine Form mit *ia* ist von Kalkar verzeichnet worden.

Über neunorw. *fjelster* 'et Skjul' siehe Aasen S. 973, und über neunorw. *fæstr* 'en tarm, som mand foggar Mor udj' siehe Hesselman Västn. stud. I 21, Fussn. 4, Olson Ark. f. nord. fil. XXX 230 f. und vor Allem 'Maallære og ordtøke fraa Vest-Agder', Kristiania 1911, S. 19. Die Form *fæstr* kann vom Zeitwort *fela* [lautgesetzlich **fēla*, siehe unten] beeinflusst worden sein.

Aisl. *bólstr* beweist nicht, dass das *h* in **bulhstra-* mit Ersatzdehnung geschwunden wäre. Kakuminales *l* zeigt dieses Wort in vielen neuschwed. Dialekten,[5] und im Aisl. wurde ein Vokal vor kakuminalem *l* + Konsonant gedehnt.[6] Der Umstand, dass in diesem Worte einige nordische Dialekte dentales, andere dagegen kakuminales *l* zeigen, scheint Hultman a. a. O. aufgeklärt zu haben. In wesentlicher Überein-

---

[1] Tamm Uppsalastudier S. 25.

[2] Vgl. doch auch Olson Östgötalagens ljudlära S. 76.

[3] Siehe Tamm a. a. O. und Olson S. 74 ff.

[4] Nicht *fialstræ*, wie Lund Ordbog. S. 31 lesen will.

[5] Siehe die Zusammenstellung von Hultman in Hälsingelagen, S. 187.

[6] Siehe Noreen Aisl. Gr.[3] § 119. 3.

stimmung mit Hultman nehme ich an, dass das *h* in **bulhstra-* lautgesetzlich so früh schwand, dass das *l* wegen der Nachbarschaft des dentalen Konsonanten *s* dentale Qualität annahm. Unter dem Einflusse verwandter Wörter konnte indessen ein sekundäres **bulhstra-*[1] entstehen,[2] wo das *h* so spät wegfiel, dass eine Dentalisierung des *l* unter dem Einfluss des *s* überhaupt nicht zu Stande kam.

Auch dieses sekundäre *h* kann in der Verbindung *-hst-* geschwunden sein, weshalb man kaum genötigt ist, mit W. Cederschiöld eine Entwickelung **bolkstr* > **bolsktr* > *bólstr* anzunehmen.[3]

Kurz gesagt, aisl. *bólstr* liefert uns keinen Beweis für die Annahme, dass das *h* i **bulhstra* mit Ersatzdehnung geschwunden wäre. Eher tut dies Hultmans Bemerkung, dass der Vokal *u* meistens mit dentalem *l* zusammensteht, der Vokal *o* dagegen mit kakuminalem. Hultman ist der Ansicht, dass **bulhstra* lautgesetzlich eine Form **būlstra* gegeben habe, dessen *ū* selbstverständlich nicht *a*-umgelautet werden konnte, während das sekundäre **bulʒstra* [oder wie ich lieber schreiben möchte **bulhstra*] keinen Konsonantenschwund vor dem Eintritt des *a*-Umlautes aufzuweisen hatte. Aber Hultman hat selbst bemerkt, dass der Parallelismus zwischen Vokalqualität und *l*-Qualität nicht ausnahmslos ist, indem eine Form *bolstär* mit *o* und dentalem *l* in Dalarna verzeichnet wurde. Als ein vollgültiger Beweis für die Entwickelung **bulhstra* > **būlstra* dürfte Hultmans an sich sehr interessante Beobachtung kaum betrachtet werden können.[4]

Gar nicht zwingend ist ein anderer Beweis, welchen Hultman zu Gunsten seiner Dehnungshypothese hat liefern wollen. Hultman glaubt diese Hypothese nötig zu haben,

---

[1] Hultman schreibt **bulʒstra*, aber vor *s* hat das *ʒ* wohl den Stimmton unmittelbar eingebüsst.

[2] Oder vielmehr konnte das *h* über den Zeitpunkt hinaus erhalten werden, wo es lautgesetzlich hätte schwinden müssen.

[3] W. Cederschiöld Studier över genusväxlingen S. 110, Fussnote.

[4] Vgl. Olson Ark. f. nord. fil. XXVIII 298.

wenn es gilt, das Fehlen des *a*-Umlauts in anorw. *bulstr* [1] zu erklären.

Hultman setzt hier voraus, dass anorw. *bulstr* maskulin gewesen wäre. Diese Annahme kann indessen keineswegs unbedingt gebilligt werden. Mit besserem Recht hatte Noreen schon in Aisl. Gr.[3] S. 356 anorw. *bulstr* als Neutrum bezeichnet. Aasen S. 70 und Ross S. 53 kennen für neunorw. *bolst(e)r* nur neutrales Geschlecht. Von den anorw. Belegen für *bulstr* ∽ *bolstr* zeigen drei männliches Geschlecht [2] und drei neutrales, [3] während das Geschlecht in zwei Fällen nicht zu bestimmen ist. [4]

Selbstverständlich würde es wichtig sein, zu wissen, welches Geschlecht das Wort *bulstr* zur Zeit des *a* Umlautes hatte. Eine bestimmte Meinung hierüber kann man sich indessen erst dann bilden, wenn man die Ursache der Schwankung des Geschlechts ermittelt hat. Berührt wurde diese Frage von W. Cederschiöld, [5] welcher das neutrale Geschlecht als das ursprüngliche betrachtet, aber auf die Erklärung des sekundären Genuswechsels verzichtet.

Ich glaube, dass dieser Wechsel als eine verhältnismässig junge Erscheinung betrachtet werden kann. Veranlasst wurde er wahrscheinlich durch ein Missverständnis der aus dem Aschw. bekannten Formel:

a en bulster ok undir ena bleo,

wo *en* sicherlich anfänglich Neutr. pl. mit der Bedeutung 'dieselben' war, obgleich es später als Asm aufgefasst wurde.

---

[1] Die Form *bulstr* ist im Aisl. nicht belegt. Siehe Noreen Aisl. Gr. § 119. 3. Mit Unrecht sagt Lis Jacobsen Studier til det danske Rigssprogs Historie S. 62: 'den vestnordiske Form var *bolstr*'.

[2] Dipl. Norw. II 668: *ein bulster*. Aslak Bolts Jordebog [udg. af P. A. Munch Christiania 1852] 165, S. 110: *alle syndre wtten ein* [sc. *bulster*] [3] 168, S. 113: *iiij bulstra*.

[3] Dipl. Norw. II 668: *eit hofdæbulster*. Aslak Bolt 165, S. 110: *iij g— — — — bulster*; 166, S. 111: *iiij bulster*.

[4] N. G. L. 1 S. 351, Zeile 4: *i bæðium eða bolstrom*; S. 362, Z. 9—10: *i bæðium eða bulstrum*.

[5] W. Cederschiöld Studier över genusväxlingen, S. 6 und 10.

Die Möglichkeit, die Form *en* hier als Neutr. pl. aufzufassen, wird Niemand bestreiten wollen.

Als Stützen für diese Auffassung möchte ich nicht in erster Linie die Belege

fylghias baþe om en swar Vml. Kr. B. 24: 12. Schlyter V. S. 108: 14
i enom laghum Vgl. II U. B. 13, Collin—Schlyter I. S. 216: 16—17

anführen, denn nicht nur *lagh*, sondern auch *swar* ist als Pl. t. gebraucht worden,[1] was die Anwendung von *en* im Plural begünstigt haben muss.

Aber ganz abgesehen von solchen Fällen dürfte es feststehen, dass das Zahlwort *en* (aisl. *einn*) im Plural angewendet werden konnte, wenn seine Bedeutung eine Färbung hatte, welche von der rein numerischen abwich.[2] Dass *en bulster* 'dieselben Polster' hat bedeuten können, ist nicht mehr befremdend, als dass in U. L. [I. B. 10, Schlyter III 190: 16] *utæn husum enum* 'nur die Gebäude ausgenommen' bedeutet, oder dass in Vku. 22 'ihr zwei alleine' mit den Worten *einir tueir* wiedergegeben wird.

Ausser in der Verbindung
a en bulstær ok vndir ena bleo Collin-Schlyter 33: 3-4
a en bulstær ok vnþir ena bleo Collin-Schlyter 35: 20
findet sich das Wort *bulstær* in Vgl. I nur in dem Satze
taki bulstær oc blæiur Collin-Schlyter 15: 6, wo wir ohne Zweifel berechtigt sind, *bulstær* als N. pl. aufzufassen.[3]

Ich bin entschieden der Meinung, dass awestg. *bulstær* (*bulster*) ein Neutrum war. Das mask. Geschlecht des entsprechenden neuwestg. Wortes[4] ist sicherlich so entstanden,

---

[1] Vgl Fritzner[2] III S. 608 und verschiedene Belege bei Söderwall Ordbok II S. 562.

[2] Siehe Rydqvist II S. 515. Noreen Aschw. Gr. § 479 Anm. 2 und Aisl. Gr.[3] § 434 Anm. 1.

[3] Vgl. die Zitate aus N. G. L. oben S. 132 Fussnote 4.

[4] Sven Hof Dialectus Vestrogothica S. 98 hat: *Bullsterr* masc. gen.

wie ic hes oben (S. 132) angenommen habe. Der Unterschied zwischen N a p n *ēn* und A s m *ĕn(n)* wird kaum genügt haben, um einem Missverständnis vorzubeugen, welches dadurch begünstigt wurde, dass *ēn* in der Regel singulare Form hatte, und auch dadurch, dass das mit *bulstær* koordinierte Wort *bleo* im Sg. stand.

Die Formel, welche nach meiner Vermutung den Genuswechsel des Hauptwortes *bulstr* (*bulster*) verursacht hat, ist sicherlich sehr bekannt und weit verbreitet gewesen. Ich verweise auf díe S. 133 verzeichneten Zitate und ausserdem auf folgende Belege, welche mit dieser Formel eine mehr oder weniger enge Verwandtschaft zeigen.

Vgl. II: *a en bulster æller a enæ ble.* G. B. 2. Collin-Schlyter I 144: 20.
a en bolster ok vnder enæ ble G. B. 16. Collin-Schlyter I 148: 15 f.
[*vnder enæ ble* G. B. 2. Collin-Schlyter I 144: 17.]

Vgl. III: [*vndir enæ bleo* 67. Collin-Schlyter I 266: 12.]

Ög: *a en bulstær ok undir ena bløiu* G. B. 10. Collin-Schlyter II 102: 2.
[*bær til uitne bulstær ok blea* Eþs. 26. Collin-Schlyter II 41: 8.]

U: [*a bulstær ok bleo* Æ. B. VI, Schlyter III 108: 12. Vergl. *bolster ok bløia* S. 109, Fussn. 13 und *bulster ok bløia* S. 109, Fussn. 17.]

Lyschand. *at hiemme dœ paa bulster oc blee.* Siehe Kalkar I 244.

Unzweideutig maskulines Geschlecht für *bulster* habe ich in den aschw. Gesetzen nur an zwei Stellen gefunden, nämlich:

Ög: *bulstær — — — han*[1] G. B. 16, Collin-Schlyter II 106: 12.

bulstra G. B. 18. Collin-Schlyter II 108: 11.

[1] *han* fehlt in cod. A, ist aber in B. C. und F. vorhanden.

Und in Ög findet sich die Formel [siehe oben], welche meiner Ansicht nach den Genuswechsel verursacht hat. [1]

Die Annahme, dass *en* in der Formel *a en bulster* als eine Pluralform aufzufassen sei, wird dadurch gestützt, dass zur vollständigen Bettausrüstung nicht nur ein *undirbulster*, [2] sondern auch ein *hofþabulster* [3] gehörte. Einer freigeborenen Frau wurde bei der Verlobung ein eigenes *bulster at hofþe* zugesprochen. [4] Zum Bette eines freigeborenen Ehepaares gehörten also wenigstens drei *bulster*, und eine unverheiratete Person hatte deren wenigstens zwei. Hiermit stimmt auch die Formel *i bæðium eða bulstrum* in N. G. L. [siehe oben].

Nach dem, was oben gesagt wurde, dürfte es klar sein, dass uns im Paradigma *bolster* ∽ *bulster* diejenige Vokalisation nicht befremden darf, welche *bei fleissiger Anwendung neutraler Pluralformen* entstehen musste. Nun hat Hultman gezeigt, [5] dass in solchen Fällen die *a* Stämme den Wurzelvokal *u* [ohne *a*-Umlaut] zu bewahren pflegen, und zwar auch im Awestn. Der Vokal *u* in anorw. *bulstr* beweist also gar nicht, dass das *h* im Stamme **bulhstra* mit Ersatzdehnung geschwunden wäre.

Olson Ark. f. nord fil. XXVIII 298 meint, dass die labiale Qualität des *b* dazu beigetragen hat, den *a*-Umlaut in *bulst(e)r* zu verhindern. Wenn dies richtig ist, scheint die Annahme, dass *bulst(e)r* aus **būlstr* [mit Ersatzdehnung] entstanden wäre, noch weniger notwendig zu sein, als ich sie dargestellt habe.

---

[1] Folgende in den aschw. Gesetzen angetroffene Belege für *bolster* ∽ *bulster* sind oben nicht verzeichnet worden: Ög *bulstær* Collin-Schlyter II 96: 17. MEL G. B. 16. *bolster* Schlyter X 65: 9. *wndebolstber* 65, Fussn. 48, *hufþabulster* 65, Fussn. 50.

[2] Vgl. MEL Schlyter X 65, Fussn. 48; Söderwall Ordbok II 816 f.

[3] Vgl. MEL Schlyter X 65, Fussn. 50; Söderwall Ordbok I 510.

[4] Vgl. Ög G. B 1. Collin-Schlyter II 96: 17 und G. B. 16 ibid. 106: 12.

[5] Hultman Hälsingelagen, S. 191.

II [*-rh*], *-lh* im Auslaut.

Für *-rh* in Auslaut kenne ich keinen Beleg. Die Präteritalform *barg* 'barg' ist eine Analogiebildung, welche die lautgesetzliche urn. Form **barh* ⟨ **barz* in keiner Weise reflektiert. [1]

Auch *sualg* 'schluckte' ist eine Analogiebildung.[1]

Dagegen stand in 1. 3. Sg. Prät. Ind. *falh* [2] vom Zeitwort *fela* 'verbergen' [got. *filhan*] die Verbindung *lh* im Auslaut. Weder aisl. *fal* noch runschw *fal*[*-k*] [3] kann eine Stütze für die Annahme abgeben, dass *h* hier mit Ersatzdehnung geschwunden wäre.

Schon in Xenia Lideniana, Göteborg 1912, S. 162 habe ich, auf Untersuchungen von Ernst A. Meyer [4] und von mir [5] hinweisend, hervorgehoben, dass urn. *h* in der Stellung zwischen zwei stimmhaften Lauten stimmhaft gewesen sein wird. In den lebenden Sprachen ist dieses Verhalten des *h* nämlich so oft konstatiert worden, dass man in diesem Falle fast von einer internationalen phonetischen Regel sprechen kann. [6] Dagegen dürfte ein stimmhaftes *h*, dem ein stimmloser Laut oder eine Pause voraufgeht oder nachfolgt, zu den

---

[1] Vgl Paul PBB VI 99.

[2] Vgl Björketorp *falahak*.

[3] Siehe Noreen Aschw. Gr. § 535. 2, S. 436.

[4] Ernst A. Meyer Beiträge zur deutschen Metrik. Marburg 1897, Tafel Nr 15. Stimmhaftes *H*, Die neueren Sprachen, Bd VIII Heft. 5. Marburg 1900.

[5] Hugo Pipping Zur Phonetik der finnischen Sprache. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne XIV 1899. S. 224.

[6] Die Forderung, dass stimloses *h* zwischen zwei stimmhaften Lauten nicht stehen darf, wird nicht immer dadurch erfüllt, dass das *h* mit Stimmton ausgesprochen wird, sondern zuweilen auch dadurch, dass einer der Nachbarlaute seinen Stimmton einbüsst. Aisl. Prät. *rénta* [nicht **rénda*] zum Inf. *rénna* [vgl. ahd. *birahanen*] macht es wahrscheinlich, dass die urn. Verbindung *-ahn-* ein stimmloses *n* enthielt. Vgl. Hoffory Ark. f. nord. fil. II S. 28, Fussnote zu S. 27.

Seltenheiten gehören,[1] weshalb ich in Xenia Lideniana a. a. O. auch angenommen habe, dass das *h* in solchen Stellungen stimmlos war. Wenn wir diese Betrachtungsweise billigen, können die Resultate obiger Untersuchungen folgendermassen zusammengefasst werden:

Es ist nicht zu beweisen, dass ein schon im Urn. stimmloses **h** *in den Verbindungen* **rh, lh** *mit Ersatzdehnung eines unmittelbar vor* **r, l** *stehenden Vokals geschwunden wäre.*

III. *rh, lh* haben im Urn. vor einem stimmhaften Laute in konsonantischer Funktion gestanden, und dieser stimmhafte Konsonant [bez. Halbvokal] ist bis in die litterarische Zeit bewahrt worden.

Die Belege sind sehr spärlich und liefern keine Stütze für die Annahme, dass *h* hier mit Ersatzdehnung geschwunden wäre.

Obgleich die aisl. Pluralformen *fyruar, fiǫruar* ⟨ **ferhwiōʀ*[2] lautgesetzlichen *w*-Schwund zeigen sollten,[3] ist das *w* hier auf analogischem Wege kontinuierlich bewahrt worden [unter dem Einfluss des Sing. **ferhwiaʀ* ⟩ **fyruir*], und das voraufgehende *h* ist ohne Ersatzdehnung geschwunden.

Wenn aisl. *hylr* 'Vertiefung in dem Bette eines Baches' von einem Stamme **hulhwia-* ausgeht,[4] lässt sich der lautgesetzliche Nom. sg. **hyluir* ohne Ersatzdehnung konstruieren. Die faktisch vorliegende Deklination zeigt durchweg ungedehntes *y*.

Im aisl. Pl. *ǫruar* 'Pfeile'[5] hat das *h* vor kontinuierlich bewahrtem *w* gestanden. Die Quantität des Wurzelvokals schwankt im Aisl., aber die Vokallänge kann in den Kasus-

---

[1] Im Tschechischen sind solche Fälle von Meyer beobachtet worden. Siehe Stimmhaftes *H*. S. 11 f.

[2] Vgl. FFT 234.

[3] Vgl. unten S. 150 und Fussn. 3.

[4] Siehe FFT 81, v. Friesen Xenia Lideniana S. 239 und Pipping ibid. S. 143.

[5] Stamm **arhwō*, siehe FFT 18.

formen entstanden sein, wo das *w* vor *u* geschwunden ist. Siehe unten S. 152.

Paradigmata, in welchen *h* nur ausnahmsweise vor stimmhaftem konsonantischen Laute stand [z. B. aisl. *fiǫr* 'Leben' Dsg. *fiǫrui*], werden hier nicht verzeichnet, weil man nicht behaupten kann, dass die lautgesetzliche Entwickelung in den betreffenden Kasusformen ungestört vor sich gegangen wäre.

IV. *rh, lh* vor Vokal, welcher seit urn. Zeit dem *h* unmittelbar nachfolgte.

Das wichtigste Beispiel innerhalb dieser Gruppe ist aisl. *fôli* 'Diebsgut'. Länge des Wurzelvokals wird von Bugge [Fritzner² III 1108] mit Bestimmtheit angegeben. Vgl. auch Hægstad-Torp Gamalnorsk Ordbok XXXIX. Der Stamm **fulhan* hat eine Stütze in dem *ōn*-Stamme aisl. *fulga* f. [<**fulgōn*] 'tyndt Dække av noget, som er udbredt over en Strækning eller et Underlag',[1] und von **fulhan* ausgehend erhält man durch normalen *a*-Umlaut[2] **folha[n]* und, nachdem das *h* mit Ersatzdehnung geschwunden ist, *fôla* = Gdasg. von aisl. *fôli*.

Es ist gesagt worden,[3] dass aisl. *fôli* mit agotl. *fuli* nicht identisch sein könne, wohl aber aisl. **fŏli*. Diese Behauptung war berechtigt, solange man es für bewiesen hielt, dass agotl. *u* in haupttoniger Silbe aus gemeinnordischem *ŏ* in einer Menge von Fällen entwickelt worden war.[4] Hultman hat aber gezeigt,[5] dass agotl. *u* in den meisten Fällen als die direkte Fortsetzung des urgerm. *u* aufzufassen ist, wobei man

---

[1] Siehe Fritzner² I 500; Hellquist Ark. f. nord. fil. VII 54.

[2] Siehe Hultman Hälsingelagen S. 195.

[3] Vgl. Söderberg Fgutn. lj. S. 17, Fussn. 1; Bugge Ark. f. nord. fil. II 237; [Bugge] — Fritzner² III 1108. Hellquist Ark. f. nord. fil. VII 54 setzt für aisl. *fôli* kurzen Wurzelvokal an.

[4] Vgl. Söderberg Fgutn. lj. S. 17, Fussn. 1. Noreen Aschw. Gr. § 111. Pipping G. L. och G. S., Inledning S. [LXX f. und] LXXIV.

[5] Hultman Hälsingelagen S. 343. Vgl. nunmehr auch Kock Sv. ljudh. II S. 108; Noreen Gesch. d. nord. Spr.³ § 31 a. *α*.

den Kreisgang *u*›*o*›*u* vermeidet. Bei dieser Betrachtungsweise ist man berechtigt, folgende Entwickelung anzunehmen: urn. **fulhan* › agotl. Gdasg. *fūla*. Aisl. *fóli* und agotl. *fūli* lassen sich also von derselben Grundform herleiten, und der Unterschied ist nur durch die verschiedene Verbreitung des *a*-Umlautes hervorgerufen worden.

Den Eigennamen *Váli* hat Bugge[1] mit ahd. *Walaho*[2] zusammengestellt. Sievers[3] hat eingewendet, dass der Völkername *Valir* wenigstens in der Regel, und der historische Personenname *Vali*[4] stets kurzen Wurzelvokal habe.

Hierbei ist aber nicht zu vergessen, dass der Völkername *Válir* ∽ *Válir* sicherlich oft im Sing. gebraucht wurde [*valr* 'ein Kelte' oder 'ein Franzose'[5]], wo das *h* in den meisten Kasusformen nicht vor stabilem[6] Vokal stand, und dass der Eigenname *Vali* unter dem Einfluss des appellativischen *valr* gestanden haben wird. Auch wenn es als Personenname gebraucht wurde, dürfte die Bedeutung 'der Kelte' in dem Sprachbewusstsein nicht ganz verblasst gewesen sein — wenigstens nicht zur Zeit des *h*-Schwundes. Und später konnte natürlich keine Ersatzdehnung zu Stande kommen.

Der mythologische Name *Váli* kann früher als der historische aus dem Zusammenhang mit dem Völkernamen losgelöst worden sein und hat nachher die lautgesetzliche Entwickelung mit Ersatzdehnung durchgemacht. Ich meine also, dass Sievers' Kritik von Bugges Darstellung nicht stichhaltig ist.[7]

[1] S. Bugge Studier over de nordiske Gude- og Heltesagns Oprindelse S. 207 ff.

[2] Förstemann Altdeutsches Namenbuch[2] I. Bonn 1901. S. 1514: *Walho*.

[3] Sievers PBB XVIII 582 f

[4] Vgl S. Bugge a. a. O. S. 207, Fussn. 4.

[5] Vgl. *suþer maþer* 'ein Mann aus dem Süden' in Vgl. I mit zwei Belegen im Sg., keinem im Pl. Auch *dansker maþer*, *noren maþer* sind in Vgl. I im Sg. belegt.

[6] Der Kürze halber nenne ich einen synkopierenden Vokal labil, einen nicht synkopierenden stabil.

[7] Wegen anderer Etymologien für *Váli* siehe Bugge a. a. O. S. 208, Fussn. 1 und Kock IF X 103.

Ersatzdehnung, welche von einem vor stabilem Vokal schwindenden *h* bewirkt wurde, findet sich vermutlich auch in awestn. (poet.) *vári, vára* 'Flüssigkeit', 'Wasser', 'Meer' [**warhan, *warhōn*]. Vgl. Falk-Torp Et. Ordb. II 416, Et. Wb. II 1336. Awestn. *vari* 'serum' gehört vielleicht zum Stamme **waran.* Siehe FFT 396, aber auch Falk-Torp Et. Ordb. II 455, Et. Wb. II 1392. Über aschw. und neuschw. *var,* dän. *vor* 'Eiter' siehe unten S. 145.

Die Annahme, dass der urn. Stamm **furhōn* in den nord. Sprachen *fúra* gegeben hat, scheint erlaubt zu sein. Alternative Länge wird mehrfach angesetzt.[1] Die häufigere Form *fŭra* beweist wohl nicht, dass *h* vor stabilem Vokal ohne Ersatzdehnung geschwunden wäre. Denn neben dem Stamme **furhōn* und in stetiger Wechselbeziehung mit ihm stand der Stamm **furhō,* wo das *h* in mehreren Kasusformen vor labilem Vokal seinen Platz hatte.[2]

In urn. **felhan* 'verbergen' (got *-filhan*) stand das *h* zwischen *l* und stabilem Vokal, aber dieser Fall ist für die Beurteilung der lautgesetzlichen Entwickelung nicht massgebend, denn der Inf. **felhan* gehört zu einem Beugungssystem, aus welchem er nicht leicht losgerissen werden konnte. Besonders lehrreich ist die Beugung des entsprechenden Zeitwortes im Ags. Neben der Form *féolan* mit lautgesetzlicher Ersatzdehnung findet man den unter dem Einfluss des Systemzwanges gebildeten Inf. *feolan.*[3] Ein mächtiger Faktor war hier vermutlich die Proportionsanalogie x: *fealh* = *weorpan*: *wearp.* In entsprechender Weise hat man im Aisl. nach dem Muster *stela* ~ *stal* zum Prät. *fal* einen

---

[1] Siehe Noreen Aisl. Gr.[3] § 119. 2, Gesch. d. nord. Spr.[3] § 46 e, Falk-Torp Et. Ordb. I 205 unter *Fyr* I, Et. Wb. I 285 unter *Fyr.* Vokallänge liegt vielleicht bei *Arnórr iarlaskáld* vor. Vgl. F. Jónsson Heimskringla III S. 37: 7 und IV S. 192.

[2] Siehe die unter Fussn. 1 verzeichnete Litteratur und Tamm Et. Ordb. S. 181.

[3] Vgl. Sievers Ags. Gr.[3] § 218. 1 und § 387 Anm. 4. Luick Historische Grammatik der englischen Sprache S. 226 f.

Inf. *fela* neugebildet. Im Aschw. findet man nebeneinander die Zeitwörter *fiala* (*fiæla*) und *stiala* (*stiæla*, *stæla*).[1] Hier ist es aber nicht ausgeschlossen, dass *fiala* = *fiāla* [< **fialha* < **felhan*] zu lesen ist, mit lautgesetzlicher Ersatzdehnung des zweiten Komponenten des Brechungsdiphthongs. Nach dem Muster *fiāla* ∽ *fal* konnte später zu *stal* ein Inf. *stiāla* neugebildet werden.[2] Bevor dies mit Bestimmtheit behauptet wird, muss aber eine nähere Untersuchung gemacht werden. Ich wage vorläufig nicht zu behaupten, dass wir im Anord. in ähnlicher Weise wie im Ags. Spuren von Ersatzdehnung in den aus **felhan* entwickelten Formen haben. Auf keinen Fall lassen sich die belegten Formen von aisl. *fela*, aschw. *fiala*[3] ∽ *fiæla* als Beweismittel gegen die Annahme gebrauchen, dass *h* zwischen *l* und stabilem Vokal mit Ersatzdehnung geschwunden ist.

Vom Zeitwort *fela* beeinflusst ist selbstverständlich auch das aisl. Hauptwort *fela* f. 'Versteck'.[4]

Dagegen kommt es mir wahrscheinlich vor, dass dän. *fjaale* 'bly', 'undselig'[5] sich von der Verbindung mit dem Zeitwort **felhan* einigermassen freigemacht hat, so dass der zweite Komponent des Brechungsdiphthongs Ersatzdehnung bekommen konnte.

Dass ein **h** *zwischen* **r**, **l** *und stabilem Vokal in mehreren Fällen mit Ersatzdehnung eines unmittelbar vor* **r**, **l** *stehenden Vokals geschwunden ist*, dürfte sicher sein, und ich halte es nicht für ausgeschlossen, dass die entsprechende Regel ohne Einschränkungen lautgesetzlicher Art ihre Gültigkeit hatte.

---

[1] Vgl. Noreen Aschw. Gr. § 535 Mom. 1 und 2, sowie § 96; Tamm Uppsalastudier S. 25; Olson Ög. lj. S. 75 f.

[2] Noreen Aschw. Gr. § 96 denkt, wie Tamm und Olson, dass *a* in *stial* 'stiehlt' (Ög) lang sein kann.

[3] Vgl. auch fär. *fiala* und neushetl. **fiâl*. Siehe Jakobsen Det norrøne Sprog på Shetland S. 97 und 131, Hesselman Vn. St. I S. 21.

[4] Fritzner[2] I 400. Hellquist Ark. f. nord. fil. VII 55.

[5] Siehe Kalkar I 550 unter *Fjale*.

V. *rh*, *lh* vor labilem Vokal oder Halbvokal, dem kein stabiler Vokal folgte.

In der grossen Mehrzahl der Fälle liegt ein Wechsel zwischen Formen mit labilem und Formen mit stabilem Vokal vor. In folgenden Fällen, wo die Ersatzdehnung fehlt, dürften die Formen ohne nachfolgenden stabilen Vokal das Übergewicht gehabt haben.

**furhaʀ* > aisl. *forr* 'hastig', 'voreilig'. FFT 232.

**farha-* > aschw. *far*[*galter*], 'porcus' FFT 234. Tamm Et. Ordb. S. 132 f. Vgl. nschw. dial. *far* = nschw. *fargalt* 'porcus'. Rietz S. 131.

**marhuʀ* > aisl. *mǫrr* 'Eingeweidefett'. FFT 313.

**þuerhaʀ* > aisl. *þverr* 'quer', 'hinderlich', 'widrig'. FFT 197.

**snarhaʀ* > aisl. *snarr* 'rasch' 'schnell'. FFT 521. Falk-Torp Et. Ordb. II 243 f.; Et. Wb. II 1090. Wegen einiger verwandten Wörter siehe weiter unten.

**snarha* > nnorw. dial. *snar* 'dünne Rinde'. Siehe Skulerud Festskrift til Torp S. 174.

**ferhwa* > aisl. *fiǫr* 'Leben'. FFT 234.

**hurhwaʀ* > aisl. *horr* 'Nasenschleim'. FFT 95.

**falh* > aisl. *falr* [Apl. *fali*] 'der rohrförmige Teil einer Waffe, in welchen der Stiel eingefügt wird'. Tamm Ark. f. nord. fil. II 348.

**malhō?* > aisl. *mǫl* 'Steingriess'. FFT 316.

**melhaʀ* > aisl. *melr* 'Sandbank'. Siehe Noreen Urg. Lautl. S. 132, 207, 229. Hellquist Sv. L. XX. 1. S. 418. FFT 316. Wiklund FUF XII S. 33 f. Hesselman Vn. Stud. I S. 40, Fussnote 2, aber auch Bugge Sv. L. IV. 2, S. 126 und Fussn. 3, und Hesselman a. a. O. S. 39 f.

**selhaʀ* > aisl. *selr* 'Seehund'. Bugge Ark. VI 242. FFT 436. Vgl. jedoch auch Hesselman a. a. O. S. 38. Hesselmans Bedenken gegen eine Grundform **selhaʀ* scheinen vor Allem mit dem Fehlen der Ersatzdehnung zusammenzuhängen und dürften daher unbegründet sein, wie aus den hier mitgeteilten Parallelen hervorgeht.

In einer recht grossen Anzahl von Fällen schwankt die Vokalquantität, vermutlich weil die Verbindung ***rh***, ***lh*** in einigen Formen vor stabilem Vokal stand, in einigen nicht.

**furhō* > aisl. *for* 'Furche'. FFT 244. Alternative Länge, wahrscheinlich im Plural **fōrar* entstanden, ist belegt durch nschw. dial. *fōr* 'Furche'. Siehe Noreen Aisl. Gr.[3] § 119. 2, Kock Sv. ljudh. II S. 152.

**marhaʀ* > aisl. *marr* 'Pferd'. FFT 313. Alternative Länge liegt nach Noreen Gesch. d. nord. Spr.[3] § 46. e in schwed. Ortsnamen auf *Mår-* vor. Wenn dies richtig ist, dürfte der lange Vokal z. T. dem Plural **mārar* entstammen. Vor Allem wird er aber in solchen Zusammensetzungen entstanden sein, wo das zweite Glied mit einem Vokal anfing. Dieser Fall gehört aber nicht hierher und soll deshalb weiter unten behandelt werden.

**malhar* > aisl. *malr* 'Sack'. FFT 316. Alternative Vokallänge liegt, wie schon oben bemerkt wurde, in Ortsnamen vor, wahrscheinlich weil der Dat. sg. [*í Málí*] häufig angewandt wurde. Über die Anwendung dieses Wortes als Fjordname siehe oben S. 125 f. und M. Olsen Ark. f. nord. fil. XXII 104 ff. [*Malangr* ∽ *Maalselven*].

Dass auch im Appelativ *malr*, aschw. **mal* alternative Länge des Wurzelvokals vorgekommen ist, scheint mir aus dem aschw. Pflanzennamen *målyrt* hervorzugehen, den ich anders erklären möchte, als es Noreen in Vårt Språk III 138 f. tut. Allerdings ist das erste Glied dieses Wortes ursprünglich = aschw. *mal* m. (aisl. *mǫlr* 'tinea') 'Motte'.[1] Aber es kommt mir unwahrscheinlich vor, dass die Grundform dieses Wortes jemals ein *h* enthalten hätte. Dagegen ist es leicht zu verstehen, dass aschw. *malyrt* falsch gedeutet werden konnte und zuweilen als 'Sackpflanze' aufgefasst wurde. Es scheint nämlich, dass diese Pflanze häufig als Arzneimittel gebraucht wurde, wobei man sie in 'Kräutersäckchen'[2] (Kräu-

[1] Vgl. Falk-Torp Et. Ordb. I 494.

[2] Neuschw. 'kryddpåse'.

terkissen) hineinstopfte. Ich verweise auf folgende Zitate aus 'Läke- och örteböcker från Sveriges medeltid', herausgegeben von G. E. Klemming Stockholm 1883—1886.

S. 159: 'Item stampar man malyrt ok bind*er* wid*er* manzs bulit anbudh mz linnen klut —'.

S. 162: 'Item malyrt stöt ok lagh wyd*er* howdh dug*er*'.

S. 238: 'Stamp*er* ma*n* maalört och bind*er* ved ma*ns* bulit anbudh mz lynnu*m* klut —'.

Und von der Schwesterart 'grabo' [Artemisia vulgaris] heisst es S. 85: 'Item om nakon q*ui*ne äpt*ir* barnbyrd pinas ok haffu*ir* wärk widh naffla*n* ok harde stinge tha take thesse yrt ok siwde ok lägge i*n*na*n* eth kläde ok binde thz sa warmt wppo naffla*n* — — —'.

Zwar finden wir in der aschw. Litteratur das Wort **mal* 'Sack' nicht belegt. Aber es scheint mir doch erlaubt anzunehmen, dass dieses in den germ. Sprachen sonst so weit verbreitete Wort [1] dem Aschw. nicht fremd gewesen ist.

**walhaʀ* > aisl. **valr* 'Fremder' 'Kelte', 'Romane'. FFT 403. Im Plural heisst das Wort *valir* oder *válir*. [2] [Vgl. oben S. 139 vom Personennamen *Váli*]. Das kurze *a* gehört wahrscheinlich in den Sing., das lange in den Plural.

Den Konsonantenstamm **alh* FFT 21 [vgl. got. *alhs* 'Tempel'] habe ich nicht dort behandelt, wo von den Verbindungen *lh*, *rh* vor stimmlosem Konsonanten oder im Auslaut die Rede war. Der lautgesetzliche Nom. müsste in den nord. Sprachen **alx* heissen [3], ist aber nicht belegt. Ohne auf die Frage näher einzugehen, in welcher Ausdehnung Spuren der konsonantischen Deklination eventuell zu finden sind, dürfte man zu der Behauptung berechtigt sein, dass die urn. Verbindung *-lh* hier z. T. vor stabilem, z. T. vor labilem Vokal gestanden hat. Hierdurch erklärt es sich auch, dass der Wurzelvokal *a* bald gedehnt wurde, bald nicht.

[1] Vgl. Fritzner[2] II S. 631 f. FFT 316.

[2] Bugge Gude- og Heltesagn I 208 Fussnote; Noreen Aisl. Gr.[3] § 119: 2; Gesch. d. nord. Spr.[2] S. 79. M. Olsen Ark. XXII 105.

[3] Vgl. Streitberg Urg. Gr. § 178. Mom. 1.

Siehe Bugge Aarbøger f. nord. Oldk. 1905, S. 179 ff.; Noreen Ortnamnen i Älvsborgs län II S. 1, Xenia Lideniana S. 12 f., Gesch. d. nord. Spr.[3] § 46 e. Der Umstand, dass gerade der Plural *Aïr* kurzes *a* zeigt, ist für die Beurteilung meiner Hypothesen von keiner entscheidenden Bedeutung. Hier liegt eine sekundäre Pluralbildung vor, welche jünger sein kann als der Schwund des *h*. In dem lautgesetzlichen Plural (Nom. Akk.) nach der konsonantischen Deklination stand *-lh-* vor labilem Vokal, dem ein Konsonant folgte.

Aschw. *var* (*vaar*), nschw. *var*, nnorw. *var*, ält. dän. *vaar*, dän. dial. *var*, neudän. *vor* 'Eiter', 'Schleim' [Söderwall Ordbok II 921, Kalkar IV 862, Falk-Torp Et. Ordb. II 455, Et. Wb. II 1392, FFT 396]. Der Stamm *warha-* zeigt in den meisten Formen *h* vor labilem Vokal, und demgemäss findet sich meistens keine Spur von vorlitterarischer Dehnung. Am ehesten könnte bei ndän. *vor* von solcher Dehnung die Rede sein. Wenn diese Form wirklich so zu deuten ist, was ich nicht glaube, darf man vielleicht an Beeinflussung durch den Stamm **warhan* denken. Siehe oben S. 140.

Die Wörter, welche von der Wurzel **sner* 'drehen', 'winden' und dessen Erweiterung germ. **snerh* 'zusammenziehen', 'binden', 'knüpfen', 'schlingen' ausgehen [1], haben offenbar in so enger Berührung miteinander gestanden, dass man erwarten kann, alternative Formen mit und ohne Spuren von *h*, aber mit derselben Bedeutung zu finden. Der sicherste Fall von Doppelformen mit so gut wie identischer Bedeutung ist folgender:

Der Grundform **snarhian* [2] entstammt ostschw. dial. *snār(a)*. Dieses Zeitwort hat nach Vendell [3] u. A. die Bedeutungen 'snärja', 'avdraga löv från kvistar.'

---

[1] Siehe FFT S. 294 und 521; Skulerud Festskrift til Torp S. 174.

[2] Vgl. Falk Torp Et. Ordb. II 244; Et. Wb. II 1090.

[3] Vendell Ordbok över de östsv. dialekterna S. 899. Dass die Vokallänge hier auf dem Wegfall des *h* beruht, soll unten gezeigt werden. Vgl. Skulerud, der a. a. O. nnorw. *snære* in der Phrase 'det snærer seg eit snar yver' = 'det legg seg ei tunn skorpa yver' von **snarhīōn* herleitet.

Der Grundform **snarian*[1] entstammen dagegen ält. dän. *besnærje* 'hilde', 'fange'[2], aschw. *snæria* 'snärja'[3] neuschw. *snärja* 'verstricken' und ostschw. dial. *snäri* 'snöra', 'avdraga löv från kvistar eller knoppar från hampa'.[4] Das Zeitwort *snæria* lässt sich unmöglich aus einer Grundform **snarhian* herleiten, denn urn. **marhtōR* giebt ja im awestn. *merar* [~ *marar*], aber nie **meriar*.

Unter diesen Umständen scheint es, dass man ziemlich freie Wahl hat, von der Wurzel **sner* oder von **snerh* auszugehen, wenn es gilt, eine einfache Erklärung der Vokalquantität innerhalb dieser Wortsippe zu finden[5]. Wenn man ausserdem in Betracht zieht, dass Wörter und Formen, in welchen *rh* vor stabilem Vokal stand, in Wechselbeziehung mit anderen Wörtern und Formen standen, wo dies nicht der Fall war, dürfte es nicht zu verlangen sein, dass die Regeln für das Eintreten der Ersatzdehnung beim *h*-Schwund sich in der betreffenden Wortsippe abspiegeln.

**snarha* > *snar* 'Gestrüpp'. Die Form *snar* ist sowohl im Nnorw. als im Nschw. belegt.[6] Die jetzt gebräuchliche schwed. Form ist *snår*, und in nnorw. Dial. findet man *snaar*. Die Vokallänge lässt sich vielleicht dadurch erklären, dass der Dativ dieses Wortes häufig angewendet wurde. 'Im Gestrüpp', 'aus dem Gestrüpp' sind Wendungen, welche der Jäger sehr oft gebraucht. Daneben ist aber zu beachten, dass

---

[1] Vgl. Falk-Torp Et. Ordb. I 47 und II 244; Et. Wb. I 63 und II 1090.

[2] Kalkar I 175. Vgl. *snær(j)e* IV 19.

[3] Söderwall II 450.

[4] Vendell S. 900.

[5] Dies scheint auch Skuleruds Ansicht zu sein, S. 174 sagt er von nnorw. *snar* 'tande, forkullet del av væken i et lys eller paa en lampe', dass die germ Grundform **snara* oder **snarha* sei.

[6] Siehe Falk-Torp Et. Ordb. II 244, Et. Wb. II 1090, Skulerud Festskr. til Torp S. 175, sowie Kock Sv. ljudh. I 386 und dort zitierte Quellen. Die schwed. Form *snar* 'Gesträuch' findet man noch in 'Nytt Svenskt och Tyskt Handlexikon' Leipzig 1873, S. 307. Vgl. auch noch FFT 521.

nach Kock Sv. ljudh, I 458, S. 386 die Entwickelung *ă* > *ā* > *å* vor tautosyllabischem *r*(*r*) nicht beispiellos ist. [1]

In norw. Dialekten ist das Wort *snar* auch in der Bedeutung 'Sammenslyngning', 'Kurre paa Traad', 'en Løkke', 'en liden Bugt' belegt. [2] Die Berührungen mit diesem Worte werden dazu mitgewirkt haben, dass das Hauptwort *snara* 'Schlinge', 'Dohne' in den nord. Sprachen [aisl., aschw., nnorw. dial., nschw.; *snöre* im Dän.] durchweg kurzen Wurzelvokal zeigt, obgleich ahd. *snarahha* eine Grundform **snarhôn* mit *h* vor stabilem Vokal vermuten lässt. [3] Ausserdem hat der Wechsel **snarhian* ∽ **snarian* 'verstricken' [4] einen Wechsel **snarhōn* ∽ **snarōn* hervorrufen müssen. Hierzu kommt, dass das Wort *snara* 'Schlinge' wohl mit *snøri* 'Schnur' assoziiert wurde, in welchem Worte ein *h* niemals vorhanden war. [5]

Mit Rücksicht auf das aisl. Zeitwort *snara* [6] mit wechselnder Bedeutung sei bemerkt, dass es in der Bedeutung 'in Bewegung setzen', 'beschleunigen' vom Adj. *snarr* 'rasch' beeinflusst worden sein kann, wo in vielen Kasusformen kein stabiler Vokal dem *h* nachfolgte. In der Bedeutung 'drehen' steht es der Wurzel **sner* näher als der erweiterten Wurzel **snerh* und dürfte von **snarōn* ausgehen, nicht von **snarhōn*. Nnorw. *snaaraa* 'vride', 'snoe', eine Nebenform von *snara* [Aasen 715 b], darf nicht als Beweis für vorlitterarische Länge angeführt werden. Vgl. Amund B. Larsen Om Vokalharmoni etc. Kristiania Vid. Selsk. Forh. 1913, Nr 7, S. 12

---

[1] Diese Erklärung von nschw. *snår* hält Noreen Vårt språk III S. 138 und Fussn. 9 für unrichtig. Die Beurteilung von Kocks Ansicht muss indessen wohl etwas anders ausfallen, nachdem gezeigt wurde, dass *h* in der Verbindung *rh* ohne Ersatzdehnung zu schwinden scheint, wo kein stabiler Vokal folgt.

[2] Aasen S. 715.

[3] Siehe FFT 521.

[4] Siehe oben S. 145 f.

[5] Über die Beziehungen zwischen *snara* und *snøri* siehe Schade Altdeutsches Wörterbuch S. 836 (*snarhâ*) und 838 *snërhan*, Noreen Sv. etym. S. 56, aber auch Falk-Torp Et. Ordb. II 249, Et. Wb. II 1098.

[6] Nach FFT 521 aus **snarhôn*.

[*gapa* > *gåpå*]. Nnorw. *snara* 'besnære', fange i en Snare' [A a s e n 716], ält. dän. *snare* 'hilde', 'fange' [K a l k a r IV 19] kann von *snar* 'Schlinge' [A a s e n 715][1] beeinflusst worden sein.

Wenn es richtig ist, dass awn. *íllr*[2] ∽ *illr* von einer Grundform **elhila-*[3] — ausgeht, erhält man die lautgesetzlichen Formen Nsg. **ílill* mit *h*-Schwund vor stabilem und Asg. *illan* mit *h*-Schwund vor labilem Vokal und die Kompromissformen Nsg. *ĭllr* ∽ Asg. *ĭllan*.

Durch Beobachtungen über eine Anzahl der oben diskutierten Wörter und Formen bin ich vor einiger Zeit zu dem Resultate gekommen, dass die scheinbare Unregelmässigkeit in dem Eintreten der Ersatzdehnung beim *h*-Schwund verringert oder gar aus der Welt geschafft werden könnte durch die Annahme, dass das *h* vor labilem Vokal früher geschwunden sei als vor stabilem. Mit meiner in Xenia Lideniana aufgestellten Hypothese vom *w*-Schwund vor l a b i l e m *i* würde eine solche Annahme gut zusammengehen. Ferner hatte ich a. a. O. S. 162 f. auch andere Gründe zu finden geglaubt, welche dafür sprachen, dass stimmhaftes *h* vor labilem Vokal früher schwand als vor stabilem. Da meine früheren Untersuchungen mich also für eine in dieser Richtung gehende Lösung sehr stark prädisponierten, hätte ich leicht bei dem hier skizzierten Resultate stehen bleiben können. Indessen habe ich zufälligerweise in einem Gespräch mit meinem Freunde B. S j ö r o s die wichtigsten meiner Beobachtungen auseinandergesetzt. Bei dieser Gelegenheit hat Dr.

---

[1] Vgl. K a l k a r IV 19: 'sosom fogle the gripes i snar', wo K a l k a r allerdings die Grundform *snare* ansetzt.

[2] Die Form *íllr* ist angezweifelt worden. Siehe H e s s e l m a n Västn. stud. II S. 18, Fussn. 2.

[3] F a l k - T o r p Et. Wb. I 461, II 1490. FFT 31 f. N o r e e n Vårt språk III 138. Siehe aber auch L i n d r o t h Xenia Lideniana S. 57 ff. und dort zitierte Litteratur.

Sjöros bemerkt, dass die von mir beobachtete verschiedene Wirkung des *h* in der Stellung vor labilem und vor stabilem Vokal auch darauf beruhen könne, dass ein *h*, nach welchem ein Vokal synkopiert wurde, in der Regel antekonsonantisch oder im Auslaut zu stehen kam. Diese Bemerkung hat mich veranlasst, nach Tatsachen zu suchen, welche sichere Schlüsse in Bezug auf die relative Chronologie des *h*-Schwundes erlauben könnten.

Solche Tatsachen scheint es wirklich zu geben.

Wichtig sind vor Allem die Parallelen, welche das Ags. bietet.

In seiner Ags. Gr.[3] § 218 stellt Sievers folgende Regel auf:

'Inlautendes einfaches *h* und altes *hw* vor vocalen schwindet.'

und im Mom. 1 wird hinzugefügt:

'Geht dem *h* ein consonant voraus, so wird bei dem ausfall des *h* der vorhergehende vocal gedehnt; —'

Aus den Beispielen *feorh* ∽ *féores*, *mearh* ∽ *méaras*, *Wealh* ∽ *Wéalas* geht deutlich hervor, dass mit 'inlautendem *h* vor vocalen' ein *h* gemeint ist, welches *nach der Vokalsynkope* inlautend vor Vokal steht, und dass ein *h* vor labilem Vokal, wenn dieser labile Vokal in pausa oder vor einem Konsonanten stand, länger bewahrt wurde als dieser labile Vokal und länger als ein *h*, welches vor stabilem Vokal stand.

Die aus dem Ags. geholten Belege machen es also wahrscheinlich, dass der Gegensatz zwischen der Entwickelung **furhaR* > *forr* und **fu'han* > *fóla* darauf beruht, dass inlautendes, antevokalisches *h* mit Ersatzdehnung geschwunden ist, aber erst nach der Synkope, also als aus **furhaR* schon **forhR* geworden, wobei das *h* nicht mehr antevokalische Stellung hatte.

Zu einer sicheren Entscheidung kommt man indessen erst durch Berücksichtigung des Falles

VI. rh, lh standen in urn. Zeit vor labilem Vokal, dem ein stabiler Vokal nachfolgte.

Das wichtigste Beispiel innerhalb dieser Gruppe ist aisl. *suíri* 'Nacken' ⟨ **swerhian* [1]. Die lange Quantität des *i* scheint begreiflich zu sein, nur wenn man eine Entwickelung **swerhian* ⟩ **swirha(n)* ⟩ Gda. *suíra* ansetzt. Denn wenn man annehmen will, dass das *h* mit Ersatzdehnung schwand, schon als es vor dem labilen Vokale stand, muss man auf die Möglichkeit verzichten, die Kürze des Wurzelvokals in *forr* ⟨ **furhaR* zu erklären. Dagegen erklärt sich der Gegensatz **forhR* ⟩ *forr* ⌣ **suirha(n)* ⟩ *suíra* sehr einfach dadurch, dass das *h* im ersten Falle antekonsonantische, im zweiten antevokalische Stellung hatte.

Wesentlich gleichartig ist die Entwicklung **ferhwiōR* [2] ⟩ **firhiōR* [3] ⟩ aisl. *firar* [4] 'Männer'.

Die Wechselform *firar* kann auf dem Einfluss des Sing. [**ferhwiaR* ⟩ **ferhwiR* ⟩] **firhwiR* [⟩ **fyrwir*] beruhen, wo das *h* nie antevokalische Stellung hatte und deshalb auch ohne Ersatzdehnung fiel. Die Form *fyrwar* ist eine Neubildung zum lautgesetzlichen Sing. **fyrwir*. Während der Sing. noch **ferhwiR* lautete, wurde dazu ein Plural **ferhwōR* [⟩ **ferhwaR*] neugebildet, woraus später *fiǫrwar* wurde.

Wegen der Formen *fyrwar* und *fiǫrwar* siehe z. B. Noreen Aisl. Gr.[3] § 355. Ebenda § 119. 2 wird angegeben,

[1] Siehe Hægstad-Torp Gamalnorsk ordbok S. XXXIX. Noreen P. Gr.[3] § 46. e. Bugge ging in Bezz. Beitr. III 109 f. von einem Stamme **swerih-* aus. Eine Diskussion des Wortes *suíri* findet man ferner bei Holtzmann Altd. Gr. S. 188, Roth K. Z. XIX 219, Sievers Ags. Gr. § 218 Anm. 1. Wegen des entspr. ags. Wortes siehe auch Luick Hist. Gr. S. 226 f.

[2] Vgl. FFT 234.

[3] Wegen des *w*-Schwundes vor labilem *i* siehe meinen Aufsatz in Xenia Lideniana S. 139 ff.

[4] In Xenia S. 142 habe ich *firar* als die lautgesetzliche Form bezeichnet. Die Regeln für die Ersatzdehnung beim Schwund des *h* waren damals noch ganz unaufgeklärt.

dass die Form *firar* stets kurzes *i* habe.[1] Dagegen verzeichnen Falk-Torp[2] die Wechselformen *firar* ~ *firar*. Falk-Torps Ansicht wird dadurch gestützt, dass im Cod. Reg. der älteren Edda, wo die Quantitätszeichen allerdings nicht immer massgebend sind,[3] die Form *fira* zweimal [photolith. Ausg. S. 1: 3 und 35: 22], die Form *firom* einmal [S. 22: 32] vorkommt.

In den beiden Fällen, wo der Cod. Reg. die Form *fira* hat, nämlich

Vsp. 1: 4[4] *forn spiǫll fira*

Vku. 3: 4[4] *fǫgr mær fira*

ist die lange Quantität des *i* metrisch befriedigend. Vgl.

Vsp. 25: 4[4] *Óðs mey gefna*

Hym. 25: 1[4] *Hreingǫlkn hlunðu*

Dass die Form *firom* in Skirnismól 27: 4[4] aus metrischen Gründen durch *firom* ersetzt werden muss, beweist nicht, dass sie unecht sei. Eine metrisch richtige Form konnte vom Schreiber durch eine metrisch falsche leicht ersetzt werden, wenn die letztere Form sonst üblich war. Dagegen kommt es mir unwahrscheinlich vor, dass der Kopist in diesem Worte drei Mal ein falsches Quantitätszeichen geschrieben hätte.[5]

Ostschw. dial. *snär(a)* ⟨ **snarhian*[6] 'snärja' fånga med snara', 'draga löv från kvistar eller knoppar från hampa'[7]

---

[1] Vgl. Sievers Ags. Gr.[3] § 218 Anm. 1.

[2] Falk-Torp Et. Ordb. II 244, Et. Wb. II 1090.

[3] Siehe Wimmer Oldn. Læseb.[6] S. XV f.

[4] Nach Hildebrand-Gering.[3]

[5] Ohne Längezeichen findet man das Wort *firar* 13 Mal im Cod. Reg. Siehe die photol. Ausg. S. 6: 21. 16: 13. 30: 30. 38: 9. 38: 12. 38: 22. 42: 29. 45: 24. 59: 30. 59: 31. 64: 30. 76: 36. 80: 17.

[6] Siehe oben S. 145 und Vendell Ordbok S. 899.

[7] Mit ostschw. *snär(a)* in der Bedeutung 'draga löv från kvistar eller knoppar från hampa' kann zusammengestellt werden:

nnorw. *lauvsnære* [⟨-**snarhia*] 'den kvisten som er att, naar fenaden har ete lauvet utav'. Siehe Skulerud Festskrift til Torp S. 168 f. und 175. In den meisten Formen vom Stamme **snarhia* stand das *h* kontinuierlich vor stabilem Vokal.

scheint noch ein Fall zu sein, wo das *h* mit Ersatzdehnung geschwunden ist, obgleich es erst nach der Vokalsynkope vor einem stabilen Vokal zu stehen kam.

Skulerud Festskrift til Torp S. 175 leitet das nnorw. Zeitwort *snāre* [siehe S. 145, Fussn. 3] von **snarhiōn* her und zeigt, dass Ersatzdehnung vorliegen muss. Auch hier stiess das *h* erst nach der Vokalsynkope mit einem stabilen Vokal zusammen.

Aus dem oben gesagten scheint hervorzugehen, dass schwindendes *h* in den Verbindungen *rh*, *lh* Ersatzdehnung eines unmittelbar vor *rh*, *lh* stehenden Vokals hinterlassen hat, wenn es vor stabilem Vokal gestanden hat, und zwar ist die Dehnung eingetreten, sowohl wenn das *h* von Anfang an vor stabilem Vokal stand, als auch wenn es erst nach dem Schwund eines labilen Lautes mit dem stabilen Vokal zusammentraf.

Von diesem Gesichtspunkte aus wollen wir noch einige Fälle betrachten, welche sich auf die Wirkung des *h*-Schwundes beziehen.

Die alternative Vokallänge in aisl. *ǫ́r* f. 'Pfeil' [neben *ǫr*] [1] lässt sich dadurch erklären, dass dieses Wort oft im Dativ [*skióta ǫ́ru*] angewendet wurde, wo das *h* nach dem *w*-Schwunde vor stabilem Vokal stand.

In aisl. *merr* f., aschw. *mær* f. 'Stute' [Stamm **marhiō*] stand das *h* in mehreren Kasusformen vor stabilem Vokal. [2] Wir sind also berechtigt, hier alternative Länge des Wurzelvokals zu erwarten. Langer Wurzelvokal scheint in der Tat vorzuliegen in Aschw. As *mæræ* [= *mære* [3]] Vgl I Collin-Schlyter I S. 38: 15. In SNF III. 10. S. 1 ff. glaube ich gezeigt zu haben, dass in Vgl I der Endungsvokal *e* (*æ*) fast

[1] Siehe oben S. 137 f. und Noreen Aisl. Gr.[3] § 119. 2, P. Gr.[3] § 46 e.

[2] Ich werde hier nicht auf die Frage eingehen, in welchen Kasusformen diese Stellung ursprünglich war und in welchen sie erst nach der Synkope eintrat. Zur Geschichte der *īō*-Stämme siehe Hesselman Västn. Stud. II S. 22 ff.

[3] Vgl. Noreen Aschw. Gr. § 137, Anm. 1.

nur nach *o* (*io*), *ø*, *e* vorkommt, ausser wenn der Endungsvokal in einer offenen Silbe steht, deren Betonung den Grad 'starker levis' (starker Nebenton) nicht erreicht. Unter den wenigen Ausnahmen wurde [S. 4] die Form *mærœ* aufgeführt. Aber diese Ausnahme kann gestrichen werden, wenn wir annehmen, dass der Wurzelvokal lang war und die Endungssilbe also nur schwachen levis hatte.

Zur Ergänzung meiner Darstellung S. 143 ff. sei auch Folgendes bemerkt. Wenn das erste Glied der Ortsnamen, welche mit *Mår-* beginnen, aus **marha-* herzuleiten ist, kann die Ersatzdehnung gesetzmässig eingetreten sein, dort wo das zweite Glied der Zuzammensetzung mit Vokal (oder mit *h*) anfing.

Der Name *Fiǫlnir* [wohl aus **felhun-* [1]] zeigt gesetzmässig keine Ersatzdehnung, denn nach der Synkope stand das *h* hier vor einem Konsonanten. Ebenso N. pl. *fyrðar* 'Männer' ⟨**ferhwiðōʀ*. Vgl. Noreen Aisl. Gr.[3] § 154. 1.

Nur eine scheinbare Ausnahme von unserer Regel bildet der Name *Fialarr*. Die Kürze des Wurzelvokals *e* wurde hier unter dem Einfluss des Zeitwortes *fĕ'a* [siehe oben S. 140 f.] bewahrt, bis das *h* geschwunden war, und nachher trat *a*-Brechung ein.

Wenn agotl. *fyli* 'Diebsgut' nicht verschrieben ist, muss man nach dem oben gesagten Länge des Wurzelvokals ansetzen und zwar unabhängig davon, ob man die Quelle des *i*-Umlauts in einer obliquen Form **fulhin-* oder in einem Stamme **fulhian* sucht. [2]

In Aisl. *fy̆ri* n. 'Föhre' scheint die Vokalquantität geschwankt zu haben. [3] In dem Paradigma **furhia* stand das *h* in allen Kasusformen früher oder später vor stabilem Vokal. Aber der Stamm **furhia* stand ohne Zweifel stets in Berüh-

---

[1] Vgl Noreen Aisl. Gr.[3] § 119. 2.

[2] Siehe Pipping G. L. och G. S. Ordbok S. 26, Fussnote 1, und die dort zitierte Litteratur.

[3] Siehe Bugge Gude- og Heltesagn S. 208 Fussn. 2. F. Jónsson Heimskringla III S. 37: 10 und IV S. 192. Noreen Aisl. Gr[3] § 119. 2, P. Gr[3] § 46 e.

rung mit dem Stamm *furhō*[1] 'Föhre', wo das *h* in mehreren Kasusformen nie vor stabilem Vokal stand und also keine lautgesetzliche Ersatzdehnung bewirken konnte.

Genau wie die Form *fỹri* erklärt sich der kurze Vokal in der einmal belegten aisl. Form *fyra*[2] F. 'Föhre', wenn wir diese Form nicht mit Fritzner[2] I 511 als verschrieben betrachten wollen. Tamm Et. Ordb. S. 181 betrachtet *fyra* als eine zuverlässige Form.

Bugge in 'Gude- og Heltesagn' S. 208 Fussn. 2 meint, dass aisl. *líri* [ein Vogelname] seine Vokallänge dadurch erhalten habe, dass nach dem *r* ein *h* mit Ersatzdehnung geschwunden sei. Diese Annahme lässt sich mit den hier gemachten Beobachtungen gut vereinbaren, weil *r(h)* hier in allen Kasusformen vor stabilem Vokal stand.

Dass in dem ersten Gliede des Inselnamens Sjælland ein Stamm **selh-* sich verbirgt, ist aus verschiedenen Gründen angenommen worden.[3] Die von Bugge vorgeschlagene Herleitung aus *selr* 'Seehund' [urn. **selhaR*] scheint nicht gegen unsere Regeln zu sprechen. Die awestn. Form *Selund*[4] kann vom Simplex *selr* beeinflusst worden sein. Die Formen *Siólund*, *Siálund* können darauf beruhen, dass der durch *u* hervorgerufene Brechungsdiphthong Ersatzdehnung erhielt, als das *h* vor stabilem Vokal schwand, wonach volksetymologischer Anschluss an *sjór* ∽ *sjár* 'See' fast unvermeidlich wurde.

Die Etymologie von M. Olsen führt uns zu demselben Endresultat wie die von Bugge vorgeschlagene. Denn auch wenn **Selhund-* 'die gefurchte Insel' bedeutete, dürfte die

---

[1] Vgl. oben S. 140.

[2] S E II 483.

[3] Siehe Bugge Ark. f. nord. fil VI S. 237 ff. Rök I S. 57 ff. Rök III S. 69 ff. M. Olsen Stedsnavnestudier Kristiania 1912, S. 49 ff. Dass die Rökerinschrift diesen Namen nicht enthält, glaube ich in SNF II. 1 S. 13 ff. gezeigt zu haben. Über eine sehr abweichende Auffassung des betreffenden Inselnamens siehe Brate in Nordiska Ortnamn S. 86.

[4] Vgl. Bugge Ark. f. nord. fil. VI S. 242.

Volksetymologie diesen Namen doch mit **selhaʀ* > *selr* 'Seehund' und *siór* ∽ *siár* 'See' verknüpft haben.

Die von Noreen in Aisl. Gr.[3] § 119. 2 mit einiger Reserve vorgeführte Etymologie des mythischen Namens **Býleiptr* ∽ *Býleistr*[1] [aus *býlr* 'Windstoss' und **heiftr* oder **heistr*] kann, wenn sie richtig ist, die Annahme nur stützen, dass das *h* in *lh* vor stabilem Vokal mit Ersatzdehnung schwand.

Die von mir in Xenia Lideniana S. 143, 145 und 161 f. gemachte Annahme, dass das *h* in den nordischen Sprachen früher vor labilem als vor stabilem Vokal geschwunden ist, steht mit den hier gemachten Beobachtungen nicht im Einklang. Vielmehr zeigt der Gegensatz **furhaʀ* > *forr* ∽ **swerhian* > Gda. *suíra*, dass der *h*-Schwund vor Vokal erst nach der gemeinnordischen Synkope stattgefunden hat.

Meine frühere Annahme schien mir die Erklärung des Vokalwechsels in dem Eigenschaftsworte *hór* ∽ *hǫ́r* ∽ (*hár*) 'hoch', in dessen Komparationsformen *hár(r)i* ∽ *hǽr(r)i*, *hástr* ∽ *hǽstr* und in dem verwandten Hauptworte *hǽð* ∽ *hǽð* f. 'Höhe' zu liefern. Jetzt wo sie hinfällig geworden ist, drängt es mich, eine bessere Erklärung der betreffenden Formen zu suchen. Einen zweiten Grund, diese Formen von Neuem zu besprechen, finde ich in dem unbegründeten Einwand, welchen Hesselman auf dem Kongress in Göteborg gegen meine Erklärung der Form *hǽð* gerichtet hat.[2]

Hesselman hat behauptet[3], dass ich mit Unrecht eine phonetische Erklärung der Form *hǽð* gesucht habe, die als eine Neubildung zum Eigenschaftsworte *hár* zu betrachten sei.

---

[1] Zur Frage nach der Bedeutung dieses Namens siehe auch Setälä FUF XII S. 226 ff und die dort zitierte Litteratur.

[2] Vgl. Förhandlingar vid Svenska Filolog- och Historikermötet i Göteborg den 19—21 Augusti 1912 Göteborg 1913. S. 129.

[3] Das Referat ist sehr knapp, aber ich glaube doch, dass kein Missverständnis meinerseits vorliegt.

Hesselman wiederholt hier eine Äusserung von Läffler in Ark. f. nord. fil. I 274,[1] und seine Behauptung steht im schönsten Einklang mit der Ansicht, nach welcher auch die komparierten Formen *hærri*, *hæstr* als Neubildungen zum Positiv *hár* aufzufassen wären.[2] Alle diese Behauptungen liessen sich verteidigen, solange Larssons 'Ordförrådet' noch nicht erschienen war, aber heutzutage sollte man sie nicht wiederholen. Larssons Wörterbuch zeigt nämlich, dass in den ältesten aisl. Handschriften *das Hauptwort* hæþ *und die Komparationsformen* hærri, hæstr *die einzig gebräuchlichen waren, obgleich es einen Positiv* hár *damals überhaupt nicht gab.*

Zur Erhärtung dieser Behauptung will ich hier eine Statistik mitteilen, die auf Larssons Verzeichnis gegründet ist.[3]

Hdschr.	Adj. *hór* ~ *hǫ́r*			Subst. *hárþ*
	Pos.	Komp.	Superl.	
H	8 *ó*, 1 *ǫ́*	6 *ǽ*	21 *ǽ*	9 *ǽ*
645	5 *ó*	1 *ǽ*	3 *ǽ*	2 *ǽ*
El	2 *ó*	3 *ǽ*	1 *ǽ*	—
Pl	2 *ǫ́*	—	1 *ǽ*	—
Rb	1 *ǫ́*	2 *ǽ*	5 *ǽ*	—
PhII	[1 á?]	—	1 *ǽ*	—

Aus dieser Tabelle geht hervor:

1. Dass es ein schwerer Fehler ist, die Formen *hárð*, *hærri* und *hæstr* als Neubildungen zum Positiv *hár* erklären zu wollen.

2. Dass es auch nicht angeht, mit Falk-Torp Et. Wb. I 451 eine Entwickelung **hauhan-* > *hávan* anzunehmen. Denn falls diese Annahme richtig wäre, versteht man nicht,

---

[1] Läffler sagt: 'Det allmänna fno. *hæð* är en ombildning af *hæð* efter *hár* —'

[2] Siehe Noreen PBB VII 433. Kock Sv. ljudh. I 330 f. Falk-Torp Et. Ordb. I 321, weniger kategorisch in Et. Wb. I 451.

[3] Die Zusammensetzungen *raunhór*, *iafnhór* und *mannhǽþr* sind hier mitgerechnet worden. Graphische Varianten sind normalisiert worden.

warum die Form *hár*, Akk. *hávan*[1] in den ältesten Handschriften nie angetroffen wurde.

Dagegen ist man berechtigt, die Form *hár* als eine Neubildung zu den komparierten Formen *hérri*, *héstr* zu erklären[2] und zwar nach dem Muster:

fár	*férri*	*féstr*
smár	*smérri*	*smérstr*.

Lautgesetzlich sind ohne Zweifel die komparierten Formen *hérri*, *héstr* und das Hauptwort *héð*[3], wie ich es in Xenia Lideniana behauptet habe. Aber die Entstehung dieser lautgesetzlichen Formen denke ich mir jetzt nicht mehr so wie damals. In Xenia ging ich von der Hypothese aus, dass das *h* schon vor der Synkope vor labilem Vokal geschwunden sei.

Der urn. Komparativstamm **hauhiʀan* gab nach dieser Hypothese **hawiʀan*, und mit *w*-Schwund vor labilem *i*, **hāiʀan* > aisl. Gdasgmn. *hér(r)a*. Meine Untersuchungen über das Eintreten der Ersatzdehnung in den Verbindungen *rh*, *lh* haben es indessen wahrscheinlich gemacht, dass das *h* vor labilem Vokal erst nach der Synkope schwand. Von einem *w*-Schwund in der Stellung unmittelbar vor labilem *i* kann also in diesem Falle kaum die Rede sein. Statt dessen drängt sich uns der Gedanke auf, dass der *i*-Umlaut von *au* vor *h* lautgesetzlich zu *ǣ* wurde, ausser im Agotl.[4], wo die Komparation *haur*, *hoyri*[*n*], *hoystr* zeigt, dass der *i*-umgelautete

---

[1] Folgende zweisilbige Positive finden sich in Larssons Verzeichnis: **645** Asm *hovan*. **El** Apm *hofa*. **Pl** Asf *hǫva*.

[2] Falk-Torp Et. Ordb. I 321 sehen in *hár* eine Neubildung zu *hór* nach dem Muster *miór* ∽ *miár*.

[3] Über die Synkope von zwei Silben in urn. **hauhiþu* siehe Hesselman Västn. Stud. II S. 8 und 33.

Die komparierten Formen *hærri*, *hæstr* und das Hauptwort *hæð* treten verhältnismässig spät auf und sind deshalb als jüngere Neubildungen zum Positiv *hór* aufzufassen.

[4] Dass die Komparation *hǣrri*, *hǣster* im Awestgöt. vorhanden gewesen ist, zeigt Hultman in Hälsingelagen S. 306 Fussn. 1.

Diphthong *oy* ebensowenig wie der unumgelautete Diphthong *au* durch ein nachfolgendes *h* beeinflusst wurde.

Gegen diese Annahmen darf man kaum einwenden, dass eine Entwickelung *-auh-* > *ō* vor *i* zu finden sei in

**flauhian* > *fĺøiɤ* 'fliehen', Prät. **flauhiðō* > *f ĺðа*

**tauhian* > *tøiа* 'helfen', Prät. **tauhiðō* > *tøða* [1].

Noreen a. a. O. hält nur einige dieser Formen für lautgesetzlich, und wahrscheinlich ist es keine von ihnen. Sie kommen erst in der geistlichen Litteratur vor.[2]

Die Beobachtung, dass ein *h*, welches in urn. Zeit vor labilem Vokal stand, erst nach der Synkope geschwunden sein kann, zwingt mich, nicht nur meine Auffassung der Formen *hárri*, *hástr* und *hǽð* zu verändern, sondern auch meine Herleitung der Formen *hór*, *hǫ́r* muss korrigiert werden. Eine Entwickelung **hauhaʀ* > **hawaʀ* > *hǫ́r*[3] ist nicht denkbar, wenn das *h* später fiel als das *a*.

Aber wenn meine hier vorliegenden Untersuchungen über den *h* Schwund meine früheren Versuche, die Vokalisation *hór* ∽ *hǫ́r* zu erklären, unmöglich gemacht haben, so haben sie andererseits neue Möglichkeiten sie zu erklären geschaffen.

Wenn es mir geglückt ist, einigermassen wahrscheinlich zu machen, dass das *h* in den Verbindungen *rh*, *lh* erst nach der Synkope und auch dann nur in der Stellung vor Vokal mit Ersatzdehnung geschwunden ist, so ist es denkbar, dass auch ein *h* in der Verbindung *-u̯h-* in dieser Weise wirkte. Die Konsonanten *l*, *r* und *u̯* zeigen in mancher Hinsicht gegenseitige Verwandtschaft — alle drei verhindern die Brechung eines nachfolgenden *e*. Der Gedanke, dass *h* in der Verbindung Vokal + *u̯h* mit Ersatzdehnung schwinden könnte, ist übrigens nicht neu. Wenn Falk-Torp Et. Wb. I 451 die Entwickelung **hauhana* > *hâvan* konstruieren, haben sie

[1] Vgl. Noreen Aisl. Gr.[3] § 94. 2 und § 478 Anm. 2 und Anm. 4. FFT 166 und 195.

[2] Siehe Fritzner I 448 und III 739. Zur Diskussion dieser und ähnlicher Formen vgl. die in Xenia Lideniana S. 148 verzeichnete Litteratur.

[3] Siehe Xenia Lideniana S. 162 und 168.

ohne Zweifel gedacht, dass das *h* mit Ersatzdehnung des *a* geschwunden ist.

Wie ich oben schon bemerkt habe, muss gegen Falk-Torp eingewendet werden, dass die ältesten Handschriften keine Formen vom Typus *hávan* kennen. Im Positiv dieses Adjektivs sind in der Wurzelsilbe *nur* die Vokale *ó* und *ǫ́* vertreten. Diese Tatsache lässt sich ganz einfach in folgender Weise erklären:

Npl. **hauhēʀ* > *hǫuhēʀ* [1] > **hǫ́uēʀ* > *hǫ́vir*
Nsg. **hauhaʀ* > **hǫuhʀ* > **hōhʀ* [2] > *hór*.

Nur im Agotl., wo die Kontraktion ***au*** > *ō* vor *h* nicht eintrat, findet man den Nsm. *haur*.

In dieser Weise dürften alle nordischen Formen, welche dem urn. Adjektiv **hauha-* entstammen, ihre Erklärung gefunden haben bis auf die Kompositionsform *há-*, welche vor Allem in Eigennamen vorkommen soll. [3]

Zu dieser Form bemerke ich [4] erstens, dass Larsson unter *hóleitr, hóleitlega, hótíþ, hótíþlega* und *hótíþlegr* circa 150-mal die Kompositionsform *hó-* ∽ *hǫ́-* verzeichnet hat, keinmal die Form *há-*. Läffler sagt a. a. O.: 'Fno. nomina propria likasom appellativa sammansatta med *há-* som första led äro vanliga, men *há-* synes här i allmänhet vara yngre än *hó-*;'. [5] Die Hauptquelle der awestn. Kompositionsform *há-* ist offenbar der ziemlich spät auftretende Positiv *hár,* wenn wir davon absehen, dass, nachdem *ǫ́* und *á* lautlich zusammengefallen waren, das *á* in *há-* einen *å*-Laut bezeichnete.

Im Aschw. scheint die Kompositionsform *hā-* recht verbreitet gewesen zu sein. Aber nichts verbietet die Annahme,

---

[1] Vgl. Noreen P. Gr.[3] § 42 a.

[2] Vgl. Noreen P. Gr.[3] § 43 a.

[3] Läffler Ark. f. nord. fil. I 276. Kock Sv. ljudh. I 331.

[4] Vgl. auch [Bugge-] Fritzner[3] III 1105.

[5] Nach [Bugge-] Fritzner[3] III 1105 sind *Hǫ́kon, Hǫ́logaland* die ältesten Formen.

dass hier der Positiv *hár* zum Komp., Superl. *hærre*, *hǣster* früher neugebildet wurde als im Awestn. Die Bedingungen der Ausgleichung waren im Aschw. ganz andere als im Westn., weil im Aschw. die Abkömmlinge des Stammes **hauza* dominierten, so dass ein eventuell vorhandener Positiv **hór*, **hǫ́r* nicht besonders lebenskräftig sein konnte.

Die Grundgedanken meiner Erklärung des Vokalwechsels *hór* ∽ *hǫ́r* sind nicht neu. Dass *au* vor *h* in verschiedener Weise entwickelt wurde, je nachdem das *h* nach der Synkope antevokalisch stand oder nicht, wurde schon von Noreen PBB VII 432 und [wesentlich anders] in Aisl. Gr.[3] § 55 behauptet. Ersatzdehnung des ersten Komponenten eines Diphthongs beim Schwund eines nachfolgenden *h* wurde von Falk-Torp Et. Wb. I 451 angenommen. Aber alle früheren Versuche, die Vokalisation des Adjektivs *hór* ∽ *hǫ́r* (später *hár*), *hærri*, *hæstr* (später *hárri*, *hástr*) zu erklären, scheitern daran, dass ihre Urheber die Chronologie der Formen nicht in genügender Weise berücksichtigt haben. Eine Detailkritik dieser älteren Theorien halte ich deshalb für überflüssig. Die wichtigste Litteratur findet man verzeichnet bei Läffler Ark. I 266 ff. und Kock Sv. ljudh. I 330 ff.

Hugo Pipping.

Ein europäischer Verwandtschaftsname.

Das finnische Wort *avio* 'Ehe' ist von J. Neuhaus in seiner Finnischen Sprachlehre S. 134 mit dem bekannten germanischen Ausdruck des Begriffes 'Ehe': **aiwō* in ahd. *ēwa*, as. *ēo*, ags. *ǽw* 'Gesetz, Religion, heiliger Brauch, Ehe' zusammengestellt worden, und E. N. Setälä hat in dem »Bibliographischen verzeichnis der in der literatur behandelten älteren germanischen bestandteile in den ostseefinnischen Sprachen» S. 360 diese Gleichung nur mit ? versehen, d. h. sie somit als möglich anerkannt. Dieser Erklärungsversuch wird nichtsdestoweniger sowohl von Seiten der Form als der Bedeutung

widersprochen. Erstens ist die für finn. *avio* ⟨germ. **aiwō* vorauszusetzende Metathese sonst nicht nachweisbar und daher ganz problematisch, wie sich Metathesen in germanisch-finnischen Lehnwörtern überhaupt nur ganz ausnahmsweise belegen lassen [1]. Zweitens decken sich die Bedeutungen nicht, was für mich den Ausschlag gibt.

Nach Lönnrot, Finskt-svenskt Lexikon S. 50, bedeutet das Wort *avio* nicht nur 'Ehe' sondern auch 'Ehegatte' oder 'Ehegattin'; vgl. die Ausdrücke *pyytää avioksi* 'zur Ehe (d. h. zur Frau) verlangen', *antaa, ottaa avioksi* 'zur Ehe (d. h. zur Frau) geben, nehmen'. Die bei *avio* hier zutage tretende Bedeutung von 'Ehefrau', 'Gattin' ist offenbar älter als die abstrakte von 'Ehe'. Dafür spricht besonders auch, dass *avio* in einigen alten Zusammensetzungen im Sinne von finn. *emä* 'Mutter' gebraucht ist: *avio-kylä* = *emä-kylä* 'das Hauptdorf (im Gegensatz zu einem neuen Dorfteil)', *avio-pelto* 'alter Acker, im Gegensatz zu einem Neubruchland', *avio-maa* 'erbeigenes Land und Grundstück'.

Die für das in Frage stehende Wort hier belegte Bedeutung von 'Mutter' hat den Anschein die ursprüngliche zu sein, und so aufgefasst knüpft sich finn. *avio* an eine weit verbreitete europäische Wortgruppe: lat. *avia* 'Grossmutter',

---

[1] Eine solche liegt in finn. *pahna* 'Stroh, Streu, Lagerstelle' vor: ⟨germ. **bansa-* (finn. *h* ⟨urfinn. *z* ⟨germ. *s*) in anord. *báss* m. 'Stand im Kuhstall', schw. *bås* 'Krippe', ags. **bôs* in *bôsig* 'Kuhstall', nd. *banse*, nhd. *Banse*. Diese Zusammenstellung (schon bei Thomsen, Einfluss der germanischen Sprachen auf die finnisch-lappischen S. 159) bezeichnet freilich Setälä a. a. O. mit ?, aber gewiss mit Unrecht. Eine Parallele bietet südestn. *tehn* ⟨**tenho* = nordestn. *tänu*, fi. *tenho* 'Zauberkraft' (vgl. got. *Þeihwō* ⟨**Þ:nhu̯ō* 'Donner', worüber das Nähere a. a. O.). Auch sonst zeigt ja der finn. *h*-Laut eine gewisse Tendenz der Beweglichkeit; vgl. finn. *erhe* 'error' ⟨germ. **erzia-* und die finnische Ableitung *ereh-dys* 'Irrtum', finn. *perhe* 'Familie' : *pereh-tyä* 'sich orientieren', finn. *vene* 'und *venhe* 'Boot'. Könnte die alte, sehr bestrittene Gleichung finn. *hevo-nen*, *hepo* 'Pferd' ~ germ. **ehvo-* (got. *aihwa*, anord. *jór*, ags. *eoh*, as. *ehu-*) ds., mit Rücksicht auf die genannten *h*-Umstellungen doch schliesslich richtig sein? Vgl. noch z. B. fi. *ihminen* 'Mensch': *inhimillinen* 'menschlich', *vanha* 'alt' : dial. *vahna*.

gr. *αἶα* 'Urmutter Erde' (<**aui̯ā* nach Brugmann JF 15,94 ff.); vgl. die mit anderem Suffix gebildeten lat. *ava* = *avia*, got. *awō* 'Grossmutter' sowie die maskulinen Entsprechungen lat. *avus*, arm. *haw*, aisl. *afe* 'Grossvater', aisl. *áe* 'Urgrossvater'. Ausserdem umfasst diese Sippe eine Anzahl Ableitungen: lat. *avunculus* (St. **au̯on-*), altcorn. *cuitor* (**au̯en-tro*), lit. *avýnas*, preuss. *awis*, abulg. *ujъ* (<**au̯jo-*), ahd. *ôheim*, ags. *éam*, afries. *ēm* (<**au̯un-haims*), alle in der Bed. 'Oheim' = 'Bruder der Mutter'; vgl. noch air. *aue*, *óa* (<**au̯io-*) 'Enkel'.

Da die Mutter in der Regel zugleich Gattin ist, lässt sich die finnische Bedeutungsentwicklung Mutter → Gattin begreifen. Im Estnischen erscheint unser Wort nur in dieser jüngeren Verwendung: vgl. *abi* 'Gattin' (und nach F. Wiedemanns Wörterbuch auch 'Gatte'), *abi-laps* 'ehelich geborenes Kind' (= finn. *avio-l psi*) sowie das Diminutivum *abikene* 'Weibchen' (Schmeichelwort). Sonst vertritt estn. *abi* seiner Form nach (est. *b* ∽ finn. *v*) eine analogisch entstandene »starke Stufe» zum finn. *avio*. Ein analogischer Stufenwechsel finn. *p* ∽ *v* ist früher nachgewiesen in Fällen wie finn. *arpi* aus germ. **arwi-* 'Narbe', finn. *hipiä* 'Haut' aus germ. **hiwia-* in got. *hiwi* n. 'Aussehen', schw. *hy* 'Haut, Hautfarbe'. Vgl. noch z. B. finn. *kavio* 'Huf' neben estn. *kabi* (Gen. *kabja*) id.

Schliesslich vergleiche man noch mordwin. *ava*, Dem. (Ersa) *avińe*, (Moksha) *avańɛ* 'Mutter, Weib, Frau', Ersa *ava/vt.-ft.-f.-x* 'Schwiegermutter', Moksha *avəś* id. sowie tscher. *abaj*, *aba*, *abi* etc. 'Mutter'. Diese Wörter stammen nach H. Paasonen, Journal de la Société Finno-ougrienne XV, 2, S. 31 f. aus dem Tschuwassischen.

Unter diesen Umständen halte ich die Entlehnung der finnisch-estnischen Wörter aus dem Germanischen für ausgeschlossen. Mit grosser Wahrscheinlichkeit liegt der ganzen Sippe ein Kinderlallwort zu Grunde, wie man es für die indogermanischen Belege auch vermutet hat.[1] Gerade innerhalb

[1] Vgl. z. B. A. Walde, Lat. etym. Wb.[2] s. v. *avus*.

dieses Begriffskreises sind ja Lallnamen recht begreiflich.[1] In dem in Rede stehenden Falle spricht ausserdem die weite Verbreitung der Wortgruppe — über so durchaus heterogene Sprachen wie Indogermanisch, Finnougrisch und Turkotatarisch — für die Richtigkeit der Hypothese.

T. E. Karsten.

Finn. *malja* — ein germanisches Lehnwort.

Malja bedeutet nach D. Juslenius' Fennici Lexici Tentamen (1745) scutella: potatio in memoriam vel sanitatem alicujus, schw. skål, nach G. Renvall's Lexicon Linguæ Finnicæ (1826) scutella, max. fictilis, patera — Schale, inde fig. poculum l. potatio in cujus memoriam l. sanitatem bibenda — Trunk auf Jemandes Gesundheit l. Erinnerung. In Suomalais-Ruotsalainen Sanakirja (Finskt-Svenskt Lexicon) I, 1874 von Elias Lönnrot sind die Bedeutungen etwas genauer angegeben: skål, spilkum, pokal, remmare; bål, bäcken; minnesskål; *juoda jkun maljaa* dricka ens skål. Im Finnisch-Deutschen Wörterbuche von Karl Erwast (1888) ist das Wort übersetzt: der Napf, der Pokal, der Trinkbecher, Römer, die Bowle, das Becken; (fig.) der Becher, der Toast, eine beim Trinken ausgebrachte Gesundheit; *juoda jkun malja* auf Jmds Gesundheit trinken; *esitellä jnkun maljaa* Jmds Gesundheit ausbringen, einen Toast auf Jmdn vorschlagen l. ausbringen; *maljasi* auf dein Wohl! prosit!

Das Wort kommt schon in der ältesten finnischen Literatur vor und ist auch aus den Volksmundarten manchenorts

[1] Vgl. z. B. O. Schrader, Sprachvergleichung u. Urgesch.[3], III, S. 306. 309, S. Feist, Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen S. 105. Worte wie *mama*, *pāpa* (neben *tata*), für 'Mutter' bezw. 'Vater' kommen sogar in südamerikanischen Indianersprachen (mindestens in derjenigen der Chorotis in Chaco) vor, wie ich von meinem Bruder, dem Soziologen Dr. R. Karsten erfahre, der neulich diese Indianerstämme besucht hat. Auch hörte er, wie ein Chiriguano-Kind seine Mutter mit dem Worte *äiti* anredete (vgl. fi. *äiti*, got. *aiþei* 'Mutter').

verzeichnet.[1] In Nedertorneå bedeutet es Waschfass, -bekken, Spülfass, in Kemi Schüssel, Schale u. s. w. Seiner Form wegen interessant ist das aus Ylöjärvi verzeichnete *maliu* (auch *sammamaliu*) 'längliches, flaches Spülfass'. Heutzutage ist der Ausdruck meistens als Trinkterminus bekannt; z. B. in Tottijärvi und Nakkila (*juoda malja, maljoja*).

Im Karelischen lautet das Wort *mal'l'a* (< *malia*) und bedeutet dort nach Genetz »malja». Im Tverisch-Karelischen (nach Karjalainen) ist die Bedeutung »stautša» = hölzerne Schüssel od. Schale, im Olonetzischen (Salmi, Kujola) hat *mal'l'u*, Gen. *mal'l'an* (< *malia, malian*) dieselbe Bedeutung wie im Karelischen. Ebenso im Wepsischen nach Setälä *mal'*, Pl. *mal'l'ad* 'malja'.

Das Wort scheint germanischen Ursprungs zu sein und lässt sich mit dem norwegischen *mælc* »ein gewisses Mass» vergleichen. Die altnordische Form lautet *mâlir* m. »Mass für trockene Waren» = ags. *mélc* «Mass für flüssige Waren» neben *mælc* «Napf»; vgl. auch got. *mêla* »Scheffel». Die germ. Ausgangsform ist **mâlia-*[2], nach welcher im Finnischen *mālia* (nach der finn. Orthographie *maalja*) zu erwarten wäre. Diese Form kommt auch tatsächlich einmal vor. Der estnische Grammatiker Heinrich Göseken (Henricus Gösekenius) erwähnt es in seinem Werke Manuductio ad Linguam Oesthonicam (Reval 1660, S. 213): gesundheit trincken, t e r w u s s e (*Finn.*: m a h l i a — lies *mālia*! —) i o h m a. Die übliche Form mit kurzem Stammvokal erklärt sich aus der Verkürzung der haupttonigen langen Vokale, die in den westlichen Mundarten des Finnischen überhaupt eintritt, wenn die erste Silbe des Wortes mit einem Konsonanten geendet hat; z. B. *lakso,*

---

[1] Handschriftliche Sammlungen der Finn. Literatur-Gesellschaft.

[2] Siehe Falk und Torp, Norw.-Dän. Etymol. Wörterbuch s. v. *mæle*. In semasiologischer Hinsicht möchte ich auch auf das finn. *vakka* »grosse, runde Schachtel, aus Wurzeln od. Birkenrinde geflochtener Korb; Scheffel» und das mordwinische *vakan*« Schale, Gefäss» hinweisen. Siehe H. Paasonen, Kielellisiä lisiä S. 39.

kärme, *huhta* (im ostf. gewöhnlich *laakso*, *käärme*, *huuhta*) u. s. w.

Das germanische Lehnwort kommt in einer der finnischen sehr ähnlichen Form auch im Mordwinischen vor. H. Paasonen hat in seinem wertvollen Werke Kielellisiä lisiä Suomalaisten sivistyshistoriaan, S. 20, mordwinisch *mal'anka* 'Mass', *mal'onka* 'Getreidemass', *mal'inka* »пудовка» mit dem finnischen *malja* verbunden. Die mordwinischen Wörter können jedoch, wie Prof. Paasonen mir mitgeteilt hat, russische Entlehnungen sein; vgl. малёнка (lies *mal'onka*), auch манишка (nach маненькій < маленькій) 'ein Kornmass' (= einem Tschetwerik), *J. Pawlowsky*'s Russisch-Deutsches Wörterbuch und *Wladimir Dal'* (Даль) Толковый Словарь II, Sp. 764—5. Nach *Dal'* sind die Wörter in nordöstlichen (grossrussischen) Dialekten gebucht worden. Die Slavisten haben sie mit малый 'klein' verbunden. Ich glaube jedoch, dass wir auch hier das germanische **mālia* haben, das im Russischen volksetymologisch umgestaltet worden ist; von hier aus ist das Wort ins Mordwinische gedrungen. Wie *Paasonen* richtig angenommen hat, ist also das mordwinische Wort mit dem finnischen *malja* zu verbinden, es gehört aber nicht dem finnisch-mordwinischen Gemeingute an, sondern ist später den Finnen und Mordwinen durch fremde Völker vermittelt worden.

Heikki Ojansuu.

»Entlehnung» und »Urverwandtschaft».

Zwei lose Blätter aus meinem Notizbuch.

Finn. *panka*.

Im Finnischen findet man mehrere etymologisch verschiedene Wörter, die *panka* lauten.

Zuerst begegnen wir dem finn. *panka*, Gen. *pangan* 'fibula, bulla metallica fibulatoria, lunula', est. *pang*, Gen. *panga* 'Spange, Armband, Halsschmuck', welches, wie schon

von Thomsen dargelegt worden ist, germanischer Herkunft ist: zu awn. *spǫng*, ags. *spang*, *spong*, ahd. *spanga*. Die Form *panka* gehört zu den finnischen Formen auf *-a*, welche in vielen Fällen den germanischen Femininen auf *-ō* entsprechen; wie bekannt, werden diese auf verschiedene Weise gedeutet, ich fasse sie aber noch immer als Entlehnungen ostgermanischen (gotischen) Typus auf. Daneben gibt es auch, aber nur im Finnischen (nicht im Estnischen), Formen auf *-u* mit derselben Bedeutung: *panku* und (mit Übergang in eine andere Stufenwechselreihe *kk* ~ *k*) *pankku*, welche eine spätere, nordische Form **spangu* vertreten.

Was die Bedeutungen anbelangt, bezeichnet *panka* in der Volkspoesie neben 'Spange' auch 'Ohrgehänge'; das Wort *päällispanka* in dem gedruckten Kalevala (18:236, 308) ist nämlich falsch normalisiert, es sollte **pieli(s)panka* heissen, wo *pieli* einen bisher nicht beachteten Beleg für das alte gemein-finnischugrische Wort für das 'Ohr' darstellt [1]. Aber man findet auch — allerdings nur in Ortsnamen — Belege für die zweite Bedeutung des germ. **spangō*: ahd. *spanga* 'Querholz, Querbalken', [2] adän. *spang(e)*, *spång*, aschw. *spang*, nschw. *spång*, nnorw. *spong* 'eine schmale Brücke für die Fussgänger'. Es gibt nämlich einige zusammengesetzte Gewässernamen mit dem ersten Glied *panka*: *Pankakoski*, *Pankajärvi* etc., welche ursprünglich ohne Zweifel 'Stromschnelle mit einer Brücke', 'See mit einer Brücke' bedeutet haben.

Ein zweites finn. *panka* hat die Bedeutung 'Halfter des Renntiers' (nach gütiger Mitteilung im nördlichsten Finn-

[1] Darüber näher an einem anderen Orte.

[2] Diese Bedeutung hat ja auch das aus dem Germ. entlehnte ital. *sprarga* 'Querholz, Querstange, Querriegel, Spange' (siehe Diez, Etym. Wbuch 402), welches wohl sein *r* irgendeiner Fernwirkung verdankt. — Wiklund, Le Monde Oriental V 237 glaubt, wenn ich ihn recht verstehe, einen Beleg für die Bedeutung 'Querholz' im finn. *pankka* in *pankkareki* 'eine Art Schlitten' zu finden. Die eigentliche Bedeutung des finn. *pankka* ist aber hier etwas dunkel; es kann wohl ebenso gut zu dem finn. *pankka* 'armus, ala' gehören, welches ein finn.-ugr. Wort ist (zu ostj. *paŋχat*, *paŋχet*, *paŋet* 'Schulterblatt', nordostj. *poŋgim-lu* id., wog. *poŋghwəl* id.).

land auch 'Halsfessel für Kühe'). Daneben kommt auch eine Form *panko*,[1] *panku* in derselben Bedeutung vor. Hierher kann noch gehören: finn. *panko* od. *panku* 'stria colorum in pilis animalium', 'Farbenstreif', also *panko* eig. 'ein halfterförmiger Streif bei einem Tier'.[2] Bei dem letztgenannten Wort wird jedoch von Thomsen die Frage nach event. baltischem Ursprung aufgestellt: das finn. *panko* könnte zu einem balt. **panga* gestellt werden, vgl. lett. *pũ̊'oģis* 'Hund (Tier) mit weissem Halse', welches ein dem poln. *pa˛ga*, *pe˛ga* 'Streif, Fleck' entsprechendes lett. **pũ̊'ga* vorauszusetzen scheint (siehe Thomsen, Beröringer mellem de finske og de baltiske Sprog 206); dieser nur mit einem Fragezeichen angeführten Vermutung kann jedoch die eben gegebene Erklärung gut zur Seite gestellt werden.

Auch dieses Wort hat Karsten in dem Wörterverzeichnis zu der von ihm herausgegebenen »Mitteldeutschen poetischen Paraphrase d. Buches Hiob» (S. 274) aus dem Germanischen hergeleitet: **fanhâ* in mhd. *vâch* st. F. 'capistrum'. Diese Gleichung ist meines Erachtens unzulässig, nicht nur deshalb, weil ein germ. **fanhō* so spärlich belegt ist, sondern auch deswegen, weil das Wort im Finnischen finnisch-ugrischen Ursprungs ist. Man findet das in Rede stehende Wort erstens im Lappischen: *bagge* 'capistrum rangiferi'; es ist sogar möglich, dass das finn. Wort in der Bedeutung 'Halfter des Renntiers' eine Entlehnung aus dem Lappischen ist. Ein Gegenstück zu dem finn.-lapp. *panka* — *bagge* lässt sich aber auch im Mordwinischen nachweisen: ich habe nämlich — wie ich es auch heute noch tue — dazu das ersamordwinische *pango* 'H a u b e' gestellt. Ich denke dabei an eine solche semasiologische Parallele wie bei schwed. *grimma* 'Halfter': aschw. *grima* 'capistrum; Maske; Streif, Fleck', nschw., awn. *gríma* f. 'Bedeckung des Gesichts', nnorw. dial. *gríma* 'Streif od. Fleck im Gesicht'; wie man auch die

[1] Hierzu wohl auch *panko* in *pankokarhu* 'ein Bär, welcher an einem Ring herumgeführt wird'; dass hier *panko* aus einem germ. **spangō* stamme, kommt mir weniger wahrscheinlich vor.

[2] Vgl. auch Wiklund, Le Monde Oriental V 237.

Bedeutungsentwicklung erklärt (vgl. Tamm, Etym. svensk ordb. s. v. *grimma* u. Falk u. Torp, Etym. ordb. s. v. *grime*), ist die Übereinstimmung der Bedeutungen auf beiden Seiten frappierend (nord. 'Gesichtsbedeckung; Maske; Streif,; Halfter'; fiugr. 'Haube; Halfter; Streif').

Auf Grund der mordwinischen Entsprechung hatte ich in dem von mir herausgegebenen »Bibliographischen Verzeichnis der in der Literatur behandelten älteren germanischen Bestandteile in den ostseefinnischen Sprachen» die Gleichung von Karsten als nicht stichhaltig bezeichnet. Karsten, der in der Germanisch-romanischen Monatschrift 1914 S. 77—78 seine Etymologien verteidigt, meint, dass meine Heranziehung des mordwinischen Wortes u. a. deshalb unsicher sei, weil das mord. Wort auch 'Pilz' bedeutet. Aber das mord. Wort *pango* 'Pilz' hat sicherlich mit dem mord. *pango* 'Haube' nichts zu tun, sondern ist ein Vertreter eines auch in anderen finnisch-ugrischen Sprachen vorkommenden höchst interessanten Wortes für 'Schwamm, Pilz'[1]; mord. *pango* 'Haube' und *pango* 'Pilz' werden auch von Wiedemann in seinem ersamordwinischen Wörterbuch als verschiedene Wortartikel angeführt.

---

[1] Mokschamordw. *paŋga* 'Schwamm, Brätling', tscher. *poŋgo* 'Schwamm, Pilz', wog. *paŋχ* 'Fliegenschwamm', ostj. *poŋχ*, *paŋg*, *paŋǝa* 'Schwamm, Fliegenschwamm'. Es ist zu beachten, dass wog. *pāŋχ* auch 'Rausch' bedeutet (*paŋkli* 'sich berauschen'), und im Ostjakischen kommt nach gütiger Mitteilung von Dr. Karjalainen ein Verbum *paŋγǝt-*, *paŋkǝl-* usw. vor, welches 'schreien, nachdem man Fliegenschwamm gegessen hat; ein Rauschlied singen' bedeutet. Das Wort hat unter diesen Umständen wahrscheinlich ursprünglich 'Fliegenschwamm als Narkotikum' bedeutet (der Fliegenschwamm wird noch heute von den Ob-ugriern in dieser Eigenschaft gebraucht). Man kann nämlich kaum umhin dieses Wort zu folgenden arischen zu stellen: aind. *bhaṅgas* 'Hanf', *bhaṅgā* 'Hanf, ein aus Hanfsamen bereitetes Narkotikum', aw. *bangha* 'Name einer Pflanze (und deren Saft), die auch zur Kindsabtreibung benutzt wurde; Name eines aus dieser Pflanze hergestellten Narkotikums und zugleich Bezeichnung des dadurch hervorgerufenen Betäubungszustandes'. — (Wäre es vielleicht möglich lat. *fungus* 'Pilz' nicht als Lehnwort aus dem griech. σφόγγος aufzufassen, sondern zu aind. *bhaṅgas* zu stellen?? Dies ist natürlich nur eine bescheidene Frage eines Laien).

Finn.-lapp. *panka — bagge* kann also semasiologisch gut mit mord. *pango* verbunden werden. Wenn sie aber zu scheiden sind, gehört das finnisch-lappische Wort mit einem finn. *panka* zusammen, dessen allgemeine Bedeutung etwa 'H a n d h a b e, G r i f f' ist: die Bedeutung 'Halfter' ist ja gut aus einer Bedeutung 'Handhabe' herzuleiten (vgl. semasiologisch: ahd. *halftra* F., mhd., nhd. *halfter* F. 'Zaum zum Festhalten eines Tieres' zu ahd., mhd. *halb*, mndd. *helve*, ags. *hielf* 'Handhabe, Stiel'). Dieses finn. *panka* stellt jedoch eventuell — wenn finn. *panka* 'Halfter' wirklich zu mord. *pango* 'Haube' gehört — ein d r i t t e s *panka* dar; seine Bedeutungen sind, etwas genauer angegeben: 'Tragband eines Eimers; Arm eines Spinnrockens'. Eine Ableitung von *panka* ist finn. *panki* od. *pankki*, wot. *paŋkõ*, est. *pang*, Gen. *pangi* od. *pange* (*< *paŋkei*) 'Eimer', also eig. 'mit Tragband, mit Griff versehen'). Der Gedanke könnte nahe liegen, dass man es hier mit einer germanischen Entlehnung (germ. Wz. **fanh-* ∽ **fang-*) zu tun haben könnte, dies ist aber unzulässig, denn man kann für dieses *panka* Entsprechungen nicht nur im Finnisch-ugrischen, sondern sogar im Samojedischen finden, wie ich es in meinen Vorträgen über den Stufenwechsel im Samojedischen in der Finnisch-ugrischen Gesellschaft (24/2 u. 23/3 1912) nachgewiesen zu haben glaube. Erstens ist das ung. *fog* 'capio, prehendo' (vgl. auch *fogó* 'Zange; Schlinge', *nyélfogó* 'Griff') sowohl lautlich als semasiologisch eine vollkommen regelrechte Entsprechung des finn. *panka-*. Aus dem Samojedischen gehört hierher Tawgysamoj. *fonka,* Jenisejsamoj. *foggo, poggo,* Ostjaksamoj. *paŋ, paŋa, pak* 'Schaft (am Beil, Hammer)', Tawgysamoj. *fuŋubsaŋ, fuŋusaŋ* 'Griff am Kessel', welche vortrefflich zu einem finn. *panka* stimmen.

Man muss freilich immerhin unwillkürlich an die germanische Wurzel **fanh* ∽ *fang-* denken. Es ist jedoch ohne weiteres klar, dass man bei einem finnischugrisch-samojedischen Worte nicht von einer germanischen Entlehnung sprechen kann. Wenn hier vielleicht trotzdem ein Zusammenhang besteht, kann man in diesem Fall überhaupt nicht von

einer Entlehnung im gewöhnlichen Sinn des Wortes reden, sondern man hat es dann mit einem von denjenigen Wörtern zu tun, welche einmal dem Indoeuropäischen (germ. **fanh-*. lat. *pango* usw.) und Finnischugrisch-samojedischen »gemeinsam» gewesen sind.

Finn. *menninkäinen.*

Finn. *menninkäinen* (*männinkäinen*), od. gew. plur. *menninkäiset* bedeutet nach dem Wörterbuch von Renvall 'genii mythol. minoris gentis, quales circa templa, domos, arbores nec non sub terra versari putant superstitiosi, inde spectrum, manes'. Die ursprünglichere Auffassung der Bedeutung der Wortes scheint jedoch 'Geister der Abgeschiedenen' zu sein; nach Juslenius' »Suomalaisen sanalugun coetus» (1745) bedeutet *menningäiset* 'manes', 'dödas siälar, jordspöken', und in dem Verzeichnis der Götter der alten Finnen von Michael Agricola v. J. 1551 heisst es:

Menningeiset mös heiden Wffrins sait,	Die Geister erhielten ihre Opfer,
cosca Lesket hoolit ia nait.	wenn die Witwen sich verheirateten.

Hier wird also gesagt, dass dem Geist des abgeschiedenen Mannes geopfert wurde, wenn eine Witwe sich verheiratete. Diese Zeilen Agricolas führten meine Gedanken, als ich im Frühjahr 1911 an der hiesigen Universität einen Kursus über mythologische Etymologien hielt, auf das ahd. *minni* F. 'Erinnerungstrunk', awn. *minni* N. 'gefüllter Becher, welcher zur Erinnerung der Abgeschiedenen getrunken wurde' (siehe darüber eingehende Belege und Notizen in Fritzners Ordbog over det gamle norske Sprog (s. v. *minni*) und besonders auf awn. *minning* F., welches nicht nur 'Erinnerung', sondern auch etwa 'Erinnerungsfest' (?) bedeutet (Fritzner zitiert aus Fornaldar Sögur Norðrlanda III 33 [23] *kom þat á samt með þeim, at þeir skyldu gjöra nökkura minning blótsins* und aus Vígaglúmssaga 6 [25] *þar var veizla búin at vetrnóttum ok gört dísablót ok allir skulu þessa minning gera*); es fällt etwas schwer eine vollkommen klare Auffassung der Be-

deutung des *minning* in diesen Fällen zu erhalten, aber jedenfalls ist das Wortgefüge *minning blótsins* 'Opfer m i n n i n g' und die Zusammenstellung mit *dísablót* 'Opferfest für *dísir*' d. h. 'Geister der abgeschiedenen Weiber' recht bemerkenswert. Wäre also das Opfer für *menninkäiset* nicht so aufzufassen, dass man ein Kompositum *menninkäisuhri*, welches etwa einem nordischen **minningarblót* entsprechen würde, so aufgefasst hätte, dass hier das Anfangsglied direkt die Geister der Abgeschiedenen bezeichnete?

Aber *minning* hat noch eine Bedeutung, welche den Gang der Bedeutungsentwicklung noch besser erklären könnte: *minning* bezeichnet auch 'praemonitio', 'Vorzeichen' = awn. *furða* ('Vorzeichen, auch des Todes'); ein Vorzeichen konnte ja auch in der Gestalt eines Geistes erscheinen.

Einiges Bedenken hatte ich jedoch teils deshalb, weil der Gang der Bedeutungsentwicklung nicht über jeden Zweifel erhaben war, teils auch deshalb, weil eine Verbindung von finn. *menninkäinen* und awn. *minning* auf eine sehr alte germanische Sprachform, etwa **menþing-* mit *e* vor dem Nasal, zurückführen würde und Formen von solchem Typus sonst spärlich vertreten sind (bemerke fi. *rengas* 'Ring').

Etwas später wurde meine Aufmerksamkeit auf einige lappische Formen gelenkt: Inarilapp. *meäðuš* 'der letzte Fang des Menschen während seiner Lebenszeit', nach einer anderen Mitteilung 'ein von einem Fischfänger gefangener Fisch, welcher dem Fangenden Tod oder Unglück voraussagt', Kolalappisch *mientuš* 'ein Wesen, welches bald als Renntierstier vorkommt, bald nach Abwerfung der Hörner sich in einen Menschen verwandelt', *mintyš* 'ein männlicher Gott'. Das Inarilapp. *meäðuš* hat dieselbe Bedeutung wie finn. *marta* 'Vorzeichen des Todes', welches sich im Fanggerät eines Fischers offenbart (siehe Porthan Lenqvist, De superstitione veterum Fennorum, Porthan, Opera selecta IV 52), welches Wort unzweifelhaft arischen Ursprungs ist, vgl. aind. *mṛta-* 'gestorben'.

Die lappischen Formen machten mich anfangs noch bedenklicher: es schien mir sicher zu sein, dass das lappische

Wort irgendwie mit finn. *menninkäiset* zu tun habe, aber die Frage war, ob es sich um ein finnisch-lappisches Wort handelte, oder ob man auch im Lappischen eine germanische Vorlage desselben Stammes wie bei *menninkäinen* vorauszusetzen hatte. Eine solche germanische Vorlage hätte wohl **menþuz* gelautet (Wz. *men-* + Suff. *-tu-*).

Die Frage, welche ich den Germanisten zur Beantwortung überlasse, ist nun: kann man ein germ. **menþuz* voraussetzen mit der Bedeutung 'Vorzeichen', eventuell auch 'Geist, Geist eines Abgeschiedenen' (vgl. auch lit. *menta* 'Geist, Seele')? Wenn dem so wäre, so hätte man auf Grund des Lappischen und Finnischen im Germanischen und sogar in sehr alter Zeit (vor dem Übergang von *-en-* zu *-in-*) mythologische Benennungen **menþing-* und **menþuz* mit der Bedeutung 'Vorzeichen' (eventuell auch 'Geist eines Abgeschiedenen') zu folgern [1].

E. N. Setälä.

Über ein angeblich germanisches Lehnwort im Kirchenslavischen.

Kirchenslav. *blъvačij* 'faber' gilt jetzt allgemein für ein germanisches Lehnwort. Matsenauer Cizí slova 114 stellte es noch mit einigem Bedenken mit d. *Blech* zusammen. Miklosich Et. Wb. leitet es ausdrücklich von ahd. *blëh* ab, und ihm folgt Berneker Slav. et. Wb. unter *blechъjь*. B. geht aber noch weiter, indem er das Wort durch 'Blechschmied' übersetzt. Ausserdem hält er es für ein altrussisches Wort. Wegen des vermeintlichen Zusammenhangs mit d. *Blech* stellt Berneker die Form *blechъjь* und Miklosich in seinem Et. Wb. *blechъčij* als Nachschlagewort auf. Nun hat aber schon Miklosich in seinem Lexicon palaeo-slovenicum auch die Formen

[1] Nach einem Vortrag in der Finnisch ugrischen Gesellschaft am $^{25}/_{14}$ 14 scheint von Prof. T. E. Karsten darauf gekommen zu sein finn. *menninkäiset* mit dem Vorgänger des awn *minning* zu vergleichen (das lapp. Wort wurde von ihm nicht genannt), was ich hier nachträglich bemerke.

blъvъčij und *blъvči* angeführt, und diese sind unzweifelhaft die älteren. Ausserdem ist das Wort nicht altrussisch, sondern kirchenslavisch und zwar altbulgarisch. Die Quellen, in welchen das uns interessierende Wort auftritt, rühren freilich aus Russland her, sind aber Abschriften, welche auf altbulgarischen Vorlagen beruhen.

Die Zusammenstellung von *blъvъčij* mit d. *Blech* wirkt schon wegen des offenbar türkischen Suffixes des ersteren Wortes nicht überzeugend. Die betreffenden Stellen, in welchen das altbulg. Wort vorkommt, geben auch keinen Anlass es durch »Blechschmied» zu übersetzen. Die alte Übersetzung '*τέκτων*, faber, artifex' bei Miklosich Lex. pal. bleibt die richtige. Und das Wort selbst ist absolut aus der Liste der altgermanischen bzw. altdeutschen Lehnwörter im Kirchenslavischen zu streichen. Es ist türkisch und zwar eine von den interessanten turkobulgarischen Entlehnungen im Altkirchenslavischen. Das türkische Original muss *bilikči* oder *bilixči* gelautet haben. Dies ist zu *bilig* 'Wissen, Weisheit', das schon in den Orchoninschriften vorkommt, gebildet, ganz wie dschag. *bilgičі* 'Kenner, Weiser' zu *bilgü* 'Verstand, Wissen'. Der 'Schmied' ist ja in vielen Sprachen etymologisch 'der geschickte, weise Mann', und ähnliche Benennungen kennen gut die turkomongolischen und altaischen Sprachen. Mein Freund Dr. Ramstedt hat mich auf das folgende typische Beispiel aufmerksam gemacht. Im Tungusischen bedeutet *baksi* 'Schmied, Handwerker'. Es ist das mongolische *bakši* 'Priester', kirg. *baksi*, dschag. *bakšy* 'Zauberer', welche alle auf chin. *fah-si* eig. 'Gesetzlehrer' zurückgehen.

J. J. Mikkola.

Nochmals vulgärlat. **sculca.*

Meine Notiz im vorhergehenden Heft der Neuphil. Mitt. über mittelgriech. *σχούλζα*, vulglat. *sculca* war überflüssig. Das Wort hat schon Schuchardt in Vokalismus des Vulgl. II, 374 f. genügend behandelt. Ich hatte mich nach der Etymologie von *σχούλζα* bei Meyer-Lübke Rom. et. Wb. unter *collocare* und bei Puşcariu Et. Wb. der rum. Sprache unter *culc* umgesehen, und da ich das Wort dort nicht angeführt fand, geglaubt, dass es den Romanisten unbeachtet geblieben sei.

J. J. Mikkola.

Die englische Sprache in den finnländischen Schulen.

Das finnländische Schulwesen hat infolge ethnographischer und politischer Verhältnisse mit Schwierigkeiten inbezug auf den Sprachunterricht zu kämpfen, von denen man sich in den grossen mitteleuropäischen Kulturländern wohl kaum eine Vorstellung machen kann und die einer pädagogisch befriedigenden Anordnung des Lehrprogramms unüberwindliche Hindernisse in den Weg legen. Ausser der Unterrichtssprache verlangt die zweite Landessprache — das Schwedische in den Schulen mit finnischer Unterrichtssprache und umgekehrt — einen nicht geringen Platz im Schulunterricht, und das Russische hat auch zu Zeiten, wo in Finnland der politische Druck von Osten nicht besonders stark gewesen ist, über zahlreiche Wochenstunden verfügt. Erst nach diesen drei obligatorischen Sprachen kommen die eigentlichen Hauptsprachen der modernen Kultur an die Reihe. Unter diesen Sprachen hat, soweit neusprachlicher Unterricht überhaupt getrieben worden ist, das Deutsche von jeher den ersten Platz behauptet, was durchaus berechtigt erscheinen muss, wenn man den starken deutschen Einfluss auf die Kulturentwicklung der nordeuropäischen Länder berücksichtigt, der über die Re-

formationszeit hinaus bis ins Mittelalter zurückgeht. Keine fremde Sprache wird in Finnland so allgemein gelesen, verstanden und z. T. auch gesprochen wie das Deutsche. In allen finnländischen Lyzeen, den klassischen Lyzeen sowie den Reallyzeen, ist das Deutsche ein obligatorisches Unterrichtsfach, in den Reallyzeen mit einer verhältnismässig nicht geringen Stundenzahl (20 Stunden wöchentlich). In den Reallyzeen tritt als obligatorisches Fach daneben noch das Französische ein, mit 12 Wochenstunden; in den klassischen Lyzeen kommt das Französische nur fakultativ mit einer geringen Stundenzahl vor. In den höheren Schulen für Mädchen sind Deutsch und Französisch in je einem längeren obligatorischen und einem kürzeren fakultativen Kursus nebeneinander gestellt. Die Schülerinnen haben zwischen den beiden Sprachen freie Wahl. In den meisten Schulen pflegt dabei die Mehrzahl derselben Deutsch als Hauptfach zu wählen. — Die überaus zahlreichen höheren Privatschulen, von denen die meisten für beide Geschlechter gemeinsam sind, stimmen inbezug auf das Lehrprogramm in der Hauptsache zum Typus der staatlichen Reallyzeen. Fast ohne Ausnahme ist das Deutsche die erste fremde Kultursprache; hinsichtlich der zweiten fremden Sprache kommen dagegen in vielen Schulen gewisse Abweichungen von diesem Typus vor, welche unten berührt werden sollen.

Die englische Sprache hat sich in den finnländischen Schulen überhaupt mit einem äusserst bescheidenen Platz begnügen müssen, und nimmt auch heute eine Stellung ein, die in gar keinem Verhältnis steht zu der Bedeutung dieser Weltsprache im internationalen Verkehr und im Kulturleben unserer Zeit. Dieser Sachverhalt, wenn auch bedauerlich, ist immerhin historisch begreiflich. Während der deutsche Einfluss in Nordeuropa, wie schon hervorgehoben wurde, bis in alte Zeiten zurückgeht und die französische Sprache und Literatur zumal im 18. Jahrhundert überall in Europa massgebend waren, sind die Berührungen Finnlands mit der englischen Kulturwelt erst in den letzten Jahrzehnten lebhafter

geworden. Ein beredtes Zeugnis für die wachsende Bedeutung des Englischen in den nordeuropäischen Ländern legt die allmähliche Entwicklung der Lehrpläne der skandinavischen Staaten ab. Auch in Finnland ist das Interesse für das Englische in letzter Zeit mächtig gewachsen, was u. a. daraus hervorgeht, dass zahlreiche »Institute für moderne Sprachen», gewöhnlich nach dem Berlitz-System, entstanden sind, in denen Englisch das vor anderen bevorzugte Unterrichtsfach ist. Es hat auch nicht an Bestrebungen gefehlt, dem Englischen in den höheren Schulen Finnlands einen festen Platz zu bereiten. Dass bei dem in den finnländischen Schulen herrschenden »Sprachengedränge» derartige Bestrebungen auf grosse Schwierigkeiten stossen, dürfte nach den obigen Ausführungen dem Leser offenbar sein. Die folgenden Zeilen wollen mit Hilfe einiger statistischen Angaben die Stellung der englischen Sprache im finnländischen Schulunterricht und die darauf bezügliche Entwicklung der letzten Jahre zu beleuchten suchen.

In dem Lehrplan der klassischen Lyzeen kommt das Englische als Unterrichtsfach jetzt ebensowie früher überhaupt nicht vor. In den staatlichen Reallyzeen, welcher Schultypus mit einer vereinzelten Ausnahme erst seit 1883 existiert, hat das Englische dagegen von Anfang an einen wenn auch bescheidenen Platz gehabt. Der Lehrplan dieser Schulen ist mehrfach verändert worden und ist nicht immer für alle Reallyzeen völlig gleichmässig gewesen. Leider sind inbezug auf das Englische nicht Fortschritte, sondern ein Rückschritt wahrzunehmen. Während nämlich in dem ursprünglichen Lehrplan von 1883 das Englische ein obligatorisches Fach, freilich nur mit 6 Wochenstunden, war, ist die Stundenzahl später auf 4 beschränkt worden, und etwa seit der Jahrhundertwende sind diese Stunden nicht mehr obligatorisch. Es ist offenbar, dass bei solcher Sachlage nur diejenigen Schüler, die eine besondere Sprachbegabung und ein aussergewöhnliches Interesse für das Fach besitzen, es über die dürftigsten Anfangsgründe hinaus bringen können. — In der Mehrzahl

der staatlichen höheren Mädchenschulen kommt englischer Sprachunterricht gar nicht vor. Nur in den Schulen in Helsingfors kann in dem obenerwähnten kürzeren fakultativen Sprachkursus (i. g. 8 Wochenstunden) auch Englisch gewählt werden. In den seit einigen Jahren bestehenden, bis zur Universität führenden staatlichen Fortsetzungsklassen der Helsingforser Mädchenschulen wird ebenfalls, wenn auch in recht geringem Umfang, englischer Sprachunterricht geboten.

Unter den vollständigen, zur Universität führenden Privatschulen, deren Gesamtzahl jetzt bedeutend grösser ist als diejenige der Staatslyzeen, haben viele überhaupt keinen Unterricht im Englischen. Mehrere Schulen haben einen kleinen wahlfreien Kursus von 4 Wochenstunden nach dem Muster der Reallyzeen; in einigen Schulen kommt ein etwas längerer wahlfreier Kursus vor. Recht gross ist aber auch die Zahl der Privatschulen, die in ihre Lehrpläne einen englischen Kursus aufgenommen haben, der nicht ausserhalb des obligatorischen Unterrichtsprogramms fällt, sondern als wählbares obligatorisches Fach neben eine andere Sprache gestellt ist. Für weibliche Schüler kann dabei das Englische an Stelle des Russischen oder des Französischen treten (die einzelnen Schulen weisen in dieser Hinsicht verschiedene Anordnungen auf); für männliche Schüler in sämtlichen Schulen ist seit mehreren Jahren das Russische ein obligatorisches Fach, weshalb ihnen tatsächlich nur die Wahl zwischen Englisch und Französisch offen steht. Schliesslich verdient Beachtung, dass einige, meistens unlängst gegründete, Privatschulen das Französische aus dem Schulprogramm gänzlich entfernt und durch das Englische ersetzt haben. Die englischen Sprachkurse in den Schulen, wo diese Sprache entweder als alternatives Fach oder als für alle Schüler obligatorisches Unterrichtsfach auftritt, sind inbezug auf Umfang und Anordnung voneinander recht verschieden. Die kürzesten Kurse dieser Art umfassen nur 7 Wochenstunden, was als durchaus unzureichend bezeichnet werden muss. Ein paar Schulen haben 8 Wochenstunden, mehrere 9 Stunden (je 3 in den drei obersten

Klassen), vier bis fünf Schulen haben längere Kurse von 11, 12 oder 13 Wochenstunden, eine Stundenzahl, mit welcher bei einem methodisch geordneten und energischen Unterricht schon recht befriedigende Resultate erreicht werden können. Im höchsten Grade wünschenswert wäre es, dass die Schulen, welche dem Englischen einen festen Platz im Lehrprogramm bereiten, dem Unterricht in dieser Sprache dann auch eine genügende Stundenzahl — jedenfalls nicht weniger als 10 Wochenstunden — geben wollten. Man sollte sich wahrhaftig nicht durch die Vorstellung von der grossen »Leichtigkeit» der englischen Sprache täuschen lassen, eine Vorstellung, welche, soweit meine Erfahrung reicht, hauptsächlich Leuten eigen ist, die das Englische entweder gar nicht oder jedenfalls nur ganz oberflächlich kennen.

Die folgenden Zusammenstellungen aus den Protokollen und Verzeichnissen der Studentenexamenskommission an der Universität dürften ihrerseits geeignet sein, auf die Stellung des englischen Sprachunterrichts in den finnländischen Schulen einiges Licht zu werfen. In dem mündlichen Teil des Studentenexamens (= Reifeprüfung), welcher an der Universität stattfindet, wird jeder Examinand obligatorisch in drei fremden Sprachen geprüft. Die Prüfung der Schüler der klassischen Lyzeen und einiger »Lateinlinien» an Reallyzeen und Privatschulen lasse ich hier beiseite und beschränke mich auf Fälle, wo nur lebende Sprachen als Examensfächer auftreten. Für alle männlichen Abiturienten ist das Russische ein obligatorisches Fach, und mit ganz verschwindenden Ausnahmen werden alle Abiturienten, männliche wie weibliche, im Deutschen geprüft. Für die Schüler der staatlichen Reallyzeen ist die Kombination Russisch-Deutsch-Französisch die massgebende. Für die Abiturienten aus Privatschulen kommen neben dieser Kombination auch solche in Betracht, in denen das Englische als ordentliches Fach auftritt — also für männliche und weibliche Schüler Russisch-Deutsch-Englisch, für weibliche Schüler auch Deutsch-Französisch-Englisch. Ausser den drei obligatorischen Sprachen kann ein Abiturient auch als Extra-

fach eine vierte Sprache anmelden; dieses ist oft der Fall mit denjenigen Schülern aus den klassischen Lyzeen, welche an dem fakultativen Unterricht im Französischen teilgenommen haben, und so auch mit den Abiturienten aus Reallyzeen und Privatschulen, wo ein fakultativer Kursus des Englischen vorkommt.

Noch im Jahre 1900 war die Zahl der Abiturienten, die im mündlichen Studentenexamen im Englischen geprüft wurden, eine sehr geringe: 9 Abiturienten haben Englisch als ordentliches Fach, 18 als Extrafach angegeben. In den folgenden Jahren wächst die Zahl der Examinanden mit Englisch als Extrafach recht schnell (1904 schon 71 und 1908 nicht weniger als 106, welche Zahl auch in den folgenden Jahren nicht wesentlich überschritten wird). Dagegen hält sich die Zahl der Examinanden mit Englisch als ordentlichem Fach lange recht niedrig (in den Jahren 1901—1908 je 16, 13, 17, 21, 18, 23, 38, 38). Im Jahre 1909, wo mehrere neue Schulen — vor allem die oben erwähnten staatlichen Fortsetzungsklassen für Mädchen in Helsingfors — Schüler zu dimittieren beginnen, wächst die Zahl dieser Gruppe von Examinanden mit einem male ganz beträchtlich: von 38 i. J. 1908 bis auf 114 i. J. 1909. In dem folgenden Jahre (1910) zeigt sich eine zufällige kleine Abnahme (95), aber in den folgenden Jahren steigt die Zahl wieder (1911—1913 je 132, 133 und 163). Unter diesen Examinanden bildeten jedes Jahr die weiblichen Abiturienten die grosse Mehrzahl, durchschnittlich etwas mehr als 80 %.

Die Zahl der jährlich an der finnländischen Universität immatrikulierten neuen Studenten ist in den letzten Jahren ausserordentlich schnell gewachsen (von 488 i J. 1900 bis auf 712 i. J. 1905 — 930 i. J. 1910 und 1121 i. J. 1912). Unter diesen Umständen ist es von Interesse, auch die relative Zahl der Abiturienten mit Englisch als ordentlichem Fach im Vergleich mit der Gesamtzahl der Abiturienten festzustellen. Von 1900 bis 1908 wechselt die Prozentzahl zwischen 1,9 und 4,9. Im Jahre 1909 steigt die Zahl auf 13,5 %. Die

darauf folgenden Jahren weisen einen kleinen Rückgang auf (je 9,9 — 12,1 — 12,4 Prozent), im letzten Jahre (1913) ist die Zahl von 13,5 % aber wieder erreicht worden.

Der englischen Sprache in den finnländischen Schulen eine Stellung zu bereiten, die der Bedeutung dieser Sprache einigermassen entsprechen würde, scheint, sowie die Verhältnisse nun einmal liegen, kaum möglich zu sein. Als ein bedauerlicher Umstand muss vor allem hervorgehoben werden, dass es die obrigkeitlichen Bestimmungen männlichen Schülern auch in Privatschulen unmöglich machen, das Englische als ordentliches Fach zu wählen ohne dabei das Französische gänzlich aufzuopfern — ein Opfer, das ein jeder, dem das Verständnis für die Bedeutung der französischen Sprache und Literatur nicht abgeht, gross und schmerzlich finden muss. Doch, unsicher wie die allgemeine Lage des Landes und die Zukunft der Schule in Finnland erscheint, wagt man gegenwärtig kaum auf Fortschritte zu hoffen, sondern muss vorläufig zufrieden sein, falls den Schulen auch nur dasjenige geringe Mass von Freiheit in der Anordnung der Lehrpläne erhalten bleibt, das sie in den zuletzt vergangenen Jahren besessen haben.

U. Lindelöf.

Besprechungen.

Albert Schinz, Les accents dans l'écriture française. Etude critique de leurs diverses fonctions dans le passé et dans le présent. Paris, Champion, 1912. 1 br. 8° 81 p. 2 frcs 50 (d'abord paru dans la Revue de philologie française).

W. Schinz veut proposer une réforme du système d'accentuation en français; et, pour mieux en faire comprendre la portée, il commence par exposer rapidement l'histoire des accents en français, indiquant les fluctuations par lesquelles ils ont passé depuis le moyen âge. Ils ont servi à la fois de signes diacritiques (p. ex. *ou* et *où*) et de signes orthoépiques marquant soit la qualité (*é, è*), soit la longueur (*ê*). C'est avec lenteur et au milieu d'une confusion inextricable que se sont

dégagés les principes de l'emploi actuel, qui manque encore bien de conséquence et de logique.

Les réformes proposées par M. S. sont radicales. Au fond il trouve tous les accents inutiles; mais il reconnaît que cette réforme n'a aucune chance d'aboutir, et il restreint ses propositions. Les signes diacritiques ne servent à rien et devraient disparaître. Le circonflexe sur les voyelles autres que *e* serait inutile si on uniformisait l'orthographe en marquant d'une consonne double les finales brèves *(patte)* et d'une simple les finales longues *(pate)*; de même celui sur *e* pourrait à la finale être remplacé par le grave (signe de *e* ouvert), qui n'est même pas indispensable. L'accent aigu à la finale comme signe de la qualité fermée est utile parce qu'il allège l'effort de lecture.

Ces réformes sont trop radicales pour réussir, et même pour être désirables. M. S. a bien vu, quoiqu'il eût pu l'exprimer avec plus de clarté encore, que la question des accents sur *e* doit être traitée à part, parce que, si la lettre *o* ne désigne que des sons de la famille *o* (ouvert, moyen ou fermé), la lettre *e* désigne des sons de la famille *e* et un son de la famille *ö* (*e* muet); et des distinctions nettes sont nécessaires entre les 4 prononciations possibles, ou au moins entre les 3 principales (*e* ouvert ou fermé, *e* muet). Mais, même pour *o*, il est inexact de dire que le circonflexe ne soit qu'un signe de longueur; dans *notre o* est moyen, dans *le nôtre* il est fermé. — Ce qu'on pourrait obtenir peut-être, et ce serait déjà un grand pas vers la simplification, c'est la suppression des accents sur *a*, *i* et *u* quand ils sont purement diacritiques, et l'établissement de règles logiques, simples et conséquentes pour le système des accent sur *e*.[1] *J. Poirot.*

V. Junk, Gralsage und Graldichtung des Mittelalters. 2:te Auflage. Wien, Hölder, 1912, s. v. 8⁰. 193 pp. (= Sitzgsber. d. Wiener Akad., philos-histor. kl. Bd 168, Abt. 4.)

Dans cet essai de déterminer le fonds commun et primitif des légendes du Graal, M. Junk part de l'interprétation donnée par M. L. v. Schröder [2]. Sur le sens et l'origine des

---

[1] M. Schinz, qui poursuit de son inimitié les accents français, les multiplie hors de raison en grec: p. 3 trois des mots grecs cités portent deux accents; un suffit, comme on sait.

[2] L. v. Schoeder. Die Wurzeln der Sage vom heiligen Gral, Sitzgsber. Wien, phil.-hist. Kl, Bd 166, N:o 2 (1910). La procession dans le château du Graal porte 3 objets merveilleux: la lance, le graal et le «tailléor d'argent». Selon M. Schroeder, le conte représente la

trois objets merveilleux, Crestien ne dit rien. Plus on descend dans la tradition, plus les renseignements abondent et prennent un sens chrétien, jusqu'à aboutir à un vrai symbolisme liturgique. Le problème central est alors: d'où vient cet élément chrétien, et comment s'est-il fondu avec les éléments celtiques de la légende? Mais il faut d'abord fixer ce qu'a été l'élément celtique, ou d'une façon plus vague non chrétien. C'est à cette étude que s'attache surtout M. Junk.

Il part d'un examen détaillé et serré du conte breton de Peronnik l'idiot, dont le transcripteur, Souvestre, avait lui-même signalé les rapports avec les légendes du Graal, mais qu'on considérait généralement comme ayant subi leur influence. M. J. y voit au contraire une source indépendante, à certains égards même plus archaïque, où les éléments chrétiens sont de purs accessoires. — Il en donne d'abord une raison d'ordre général, à savoir que les poèmes littéraires, quand ils tombent dans le peuple, ne se transforment pas en contes, mais en «Volksbücher» (p. 72). La remarque est juste, mais n'exclurait pas les *influences* littéraires: le conte 60 des Kinder- und Hausmärchen (die zwei Brüder) en renferme plusieurs. On peut y voir avec les frères Grimm une réminiscence du mythe de Siegfried; mais la scène du combat contre le dragon coïncide dans le détail avec l'épisode correspondant de Tristan, et la biche blanche qui attire les frères dans la forêt enchantée est bien connue aussi dans les poèmes arthuriens; de même l'épée nue placée dans le lit par le second frère est un souvenir sans doute littéraire. Des infiltrations peuvent toujours se produire et modifier les détails du récit[1]. D'autre

forme spécifiquement celtique d'un mythe naturiste indo européen où figurent le soleil (graal), la lune (tailléor) et le tonnerre (lance). Tantôt il s'agit, avec l'arme du dieu des orages, de reconquérir les autres talismans dispensateurs de la fertilité; tantôt les 3 objets ont été dérobés, et le héros doit les reprendre. M. Junk accepte ces conclusions, dont le principe me paraît trop simpliste et exclusif. Mais au fond ce point est secondaire; l'essentiel est qu'on reconnaisse la triade des objets merveilleux, et, comme le note M. Junk (p. 109), le fait qu'ils sont d'égale importance.

[1] Le conte 116 des frères Grimm (das blaue Licht) en offre encore un exemple clair. La lumière bleue peut bien avoir été à l'origine un feu follet, et la pipe une flûte donnée par le kobold, comme le veulent les éditeurs. Mais la mise en scène (le soldat descendant dans le puits, et remonté ensuite par la sorcière qui veut d'abord avoir la lampe, le refus du soldat que la vieille, dans sa rage laisse retomber, et la manière dant il découvre le secret du talisman) rapl pelle si bien dans le détail le début du conte célèbre d'Aladin qu'i-

part il faut noter que le conte de Peronnik est isolé, sans variantes, ce qui rend difficile l'étude de sa genèse. Mais il faut reconnaître, après l'examen approfondi de M. Junk, qu'il offre une grande valeur pour l'histoire du conte.

De l'analyse du conte et d'une comparaison détaillée avec les poèmes du Graal, M. J. conclut que Peronnik représente une branche indépendante du conte primitif, dont les poèmes du Graal sont une autre forme de plus en plus pénétrée de légendes chrétiennes. Les noms Peronnik, Perceval, Peredur montrent que le héros qui trouve le Graal est bien primitivement Perceval.

Quant aux identifications que présente l'auteur entre les épisodes et personnages du conte breton et des poèmes médiévaux, elles me semblent souvent un peu forcées. D'une façon générale, je crois que M. J. veut trop prouver; sa thèse, à laquelle on peut fort bien adhérer, ne tire aucun appui de constatations trop fragiles. Une des difficultés de ces identifications tient d'ailleurs à ce que les rapports des poèmes et romans du Graal sont encore bien obscurs, comme le remarque M. Junk. C'est de ce côté qu'il faudrait maintenant diriger les recherches. Du conte breton M. J. a tiré tout le parti possible, et il montre qu'on peut en extraire beaucoup.

P. 34 une légère erreur de traduction. Peronnik remercie Dieu de lui avoir fait tant de présents *sans y être obligé.* M. J. traduit: ohne ihn dafür zu verpflichten; il faut bien entendu: »ohne dazu verpflichtet gewesen zu sein». P. 37 M. J. veut retrouver dans le conte un reste d'un trait primitif: le Graal flotte suspendu dans l'air. Le bassin d'or du géant Rogéar semble aussi être de lui-même mobile, «denn innerhalb des Schlosses Kerglas kann Rogéar es nicht an sich tragen: Da versinkt es von selbst in den Keller» (v. encore p. 63). Le texte ne porte rien de semblable: dès que Rogéar arrive au château, «la lance et le bassin *sont déposés* au fond d'un souterrain obscur», sans doute par lui. Pp 43 et 64: dans les poèmes du Graal le pays est frappé de stérilité jusqu'à l'appa-

---

est difficile de ne pas croire à une influence directe, assimilable dans le cas présent à une influence littéraire. Ce qu'il faut concéder à M. J., c'est qu'il ne s'agit que de la mise en scène d'un épisode évidemment constitutif du conte. Et, en ce qui concerne Peronnik, on peut présumer par suite que, s'il y avait eu influence directe des poèmes du Graal, (ou de leurs continuations), la lance et le bassin d'or ne seraient pas aussi complètement purs de toute influence chrétienne, et qu'ils apparaîtraient comme des reliques au lieu d'être des talismans. Mais il ne s'agit toujours que d'hypothèses.

rition du héros prédestiné qui fait revenir la fertilité. Dans Peronnik il est d'une part question d'une lande «aride et plus triste qu'un cimetière» que traverse le jeune homme au sortir de la forêt enchantée et avant d'arriver au pommier magique. D'autre part il est à la fin question du mariage de P. avec la fille du soudan sarrasin, de laquelle il a *cent* enfants. Cette fécondité est «eine Folge langer Zurückhaltung, resp. völliger Keuschheit». M. Junk y voit un trait primitif déformé dans les poèmes du Graal (stérilité, puis fécondité de la terre, p. 44) ou bien, dans la lande dévastée, un reste du trait mieux conservé dans les poèmes du Graal (p. 63; la pensée ne paraît pas très claire). Ces rapprochements sont du nombre de ceux que je déclarais plus haut trop forcés. [1] Du reste celui de la lande aride de Peronnik ne concorde pas avec le motif des poèmes du Graal; car au delà de cette lande Peronnik trouve le pommier chargé de fruits, la pelouse semée de fleurs, la vallée des délices. Et, quand il a enfin mis la main sur le bassin d'or et la lance de diamant, le premier effet de cette conquête du Graal est d'anéantir toutes ces splendeurs naturelles (magiques il est vrai, donc trompeuses). Il resterait donc en fin de compte le parallèle: stérilité, puis fertilité de la terre dans le Graal; chasteté de Peronnik, puis fécondité de son mariage. Cela me semble bien maigre. — P. 81—82: il n'est pas exact de dire que la dame jaune *conduit* Peronnik à Kerglas comme Kundrie conduit Parzival au château du Graal. Peronnik la prend avec lui, comme il sait qu'il doit le faire, et elle lui enseigne le moyen de tuer Rogéar et de s'emparer des objets qu'il cherche. P. 132 et passim. Il ne me paraît pas admissible de citer Wolfram sous la forme: *Kiot 508,26* etc, quand on n'a pas une raison au moins spécieuse de supposer que le passage en question vient d'une tradition différente, représentée ici par l'hypothétique Kiot. Une réaction a pu être nécessaire contre le scepticisme antérieur à l'égard de cette source de Wolfram; mais il me semble qu'on va trop loin; on finirait, à lire les affirmations pleines d'assurance des

[1] En voici deux autres exemples. P. 41 Rogéar parle «d'une voix qui retentissait comme le tonnerre»: M. J. veut voir, dans cette remarque si naturelle à propos d'un géant, «eine weitere nicht zu übersehende Parallele zu der Person des Gewittergottes». — P. 38 la remarque que la lance «brillait comme une flamme» est «höchst bedeutsam . . . augenscheinlich ein Rest der alten Beziehung zu Gewitter und Blitz», encore que cette conclusion soit plus acceptable que la précédente.

critiques «kiotistes», par croire qu'on a vraiment découvert l'ouvrage de «Kîot la schantiure». M. Junk voit ici une différence dans la tradition des noms propres, parce que la dame anonyme, *la Orguellouse de Logres* (= l'orgueilleuse Anglaise) de Crestien v. 10007 porte dans Wolfram le nom propre *Orgelûse*. Mais l'exemple est visiblement mal choisi, parce qu'il peut y avoir une simple erreur, et dans ce cas c'est évidemment Wolfram et non pas Crestien qui a pris le Pirée pour un homme. D'une façon générale le désir de Wolfram de trouver un nom (et quels noms souvent!) à tous les personnages est un trait si caractéristique en comparaison de l'anonyme qui voile les acteurs du roman de Crestien qu'on ne peut rien condure sur la forme des noms chez Kiot. J'ai quelque peine à me représenter que le nom d'Antigone (Wolfram: Antikonîe) soit tiré de Kiot, encore moins celui de Klinschor; et quelle figure avait bien chez Kiot une forme monstrueuse comme Schîânatulander? *J. Poirot.*

A. Chr. Thorn, Sartre-tailleur. Etude de lexicographie et de géographie linguistique. (Extrait de Lunds Universitets Årsskrift, N. F., Afd 1, Bd. 9, No 2). Lund Gleerup et Leipzig Harrassowitz, 1913, 71 p. 8⁰, 2 cartes.

M. Thorn a déjà publié (dans l'Archiv de Herrig, t. 129, p. 81 ss) une étude basée sur les données de l'Atlas linguistique et consacrée aux dénominations du cordonnier en français. Le présent travail est consacré aux dénominations du tailleur. L'intérêt de ces noms de métiers est naturellement avant tout historique, en tant qu'ils fournissent des renseignements sur les changements de la civilisation matérielle; et ceci est vrai surtout d'industries qui, comme celles du costume, dépendent étroitement des modes.

Les résultats auxquels aboutit l'étude méthodique et prudente de M. Thorn sont les suivants:

1:o la désignation latine du tailleur *(vestitor, vestificus)* n'a pas subsisté (ou pénétré) en Gaule.

2:o le terme le plus ancien en gallo-roman est *sartor* (= ravaudeur) qui a donné *sartre*. L'Atlas, ainsi que les dictionnaires provençaux et les anciens dictionnaires français montrent que le mot a dû être répandu autrefois dans toute la France; mais il a reculé, et ne se maintient plus que dans des vallées reculées du Plateau central, des Alpes (où son maintien

peut tenir à une influence de l'italien *sarto*) et dans le Roussillon (domaine catalan). Partout ailleurs il a été noyé sous des dénominations postérieures. Le fait qu'il était étymologiquement isolé, sans l'appui du verbe correspondant *(sarcire)* a dû aider à ce résultat, autant que les transformations du goût et de la technique.

3:o On trouve dispersées vers la périphérie d'un cercle dont le centre a été visiblement la capitale du royaume 3 dénominations qui ont succédé à *sartre* dans un ordre difficile à déterminer: *parmentier, cousandier, couturier.* Parmentier (=faiseur d'ornements) doit avoir appartenu d'abord à la langue ecclésiastique; il a été répandu sûrement dans le N. et l'E., bien qu'il ne se trouve plus qu'à la limite orientale du français (Vosges, Jura). — Couturier et cousandier indiquent une technique nouvelle, l'importance de la couture dans les robes amples et traînantes du moyen âge. Cousandier n'existe plus que dans la Suisse romande, mais a dû exister aussi dans le S. E. — Couturier se retrouve en Bretagne française, et par îlots en Normandie, dans le Nivernais, la Comté et le pays de Vand; mais les documents antérieurs prouvent qu'il a couvert toute la France au XVI[e] S. (v. carte 2) et n'a commencé de disparaître que dans la seconde moitié du XVII[e].

4:o L'importance des fourrures dans le costume au moyen âge a fait que le terme *pelletier* a aussi désigné le tailleur, et a dû aussi se répandre; mais il ne se conserve plus que sur la limite septentrionale de la Suisse romande.

5:o La dénomination de *tailleur* a fini par submerger toutes les autres et par s'étendre dans tout le domaine français. Elle commence à se répandre au XVII[e] S., et correspond au changement des modes qui, en substituant les habits ajustés aux robes amples, a donné à l'ouvrier qui taille l'étoffe (le *coupeur*, comme on dit maintenant) une prépondérance sur celui qui coud ensemble les parties de l'habit.

En somme il y a eu 3 dénominations principales qui se sont étendues à tout le domaine de langue française: *sartre*, apporté par la conquête romaine en Gaule (et en Espagne); *couturier* puis *tailleur*, irradiés de Paris, centre des modes. Les autres semblent avoir été moins répandues.

Quelques remarques en terminant. — En indiquant la distribution géographique des formes envisagées, M. Thorn ne donne que les numéros de la carte muette de l'Atlas. C'est insuffisant, le lecteur ne pouvant pas toujours avoir recours à la carte explicative de l'Atlas. Il faudrait toujours indiquer

soit le nom de la localité, soit plutôt la région correspondante, dont les points sondés doivent évidemment passer pour représentatifs. — P. 33, note: l'auteur indique comme source auxiliaire l'étude des noms propres et de leur distribution géographique. Il est évident que, dans des cas comme ceux étudiés par lui, la diffusion des noms comme Parmentier, Pelletier etc., ou encore Sueur, Sabatier etc., est le témoignage de l'existence des noms communs correspondants. — Il eût été bon de dire que cette étude a été entreprise systématiquement sur le Didot-Bottin par feu Ad. Bertillon (le directeur du service anthropométrique), qui est parti du principe, évidemment juste en théorie, que la région où un nom se retrouve en masse est celle (ou une de celles) où il est né; l'apparition sporadique de noms propres ne prouve vraisemblablement qu'une migration intérieure. Il était ressorti de cette statistique certaines conclusions immédiates; mais je ne sais ni si ni où les études de M. Bertillon ont été publiées. — Dans le cas présent le nom *Couturier* est malheureusement inutilisable, car, comme le remarque M. T., il a le sens de »cultivateur» (couture < cultura) aussi bien que de »tailleur» (couture < *consutura). Tout au plus la présence de *l* ou *s* adventice pourrait-elle décider, s'il était sûr qu'elle fût transmise par tradition ininterrompue.

J. Poirot.

Otto Funke, Die gelehrten lateinischen Lehn- und Fremdwörter in der altenglischen Literatur von der Mitte des X. Jahrhunderts bis um das Jahr 1066. XVIII + 209 Seiten. Halle, Max Niemeyer, 1914.

Der Verfasser gibt, um ein einigermassen sicheres Bild von der Aussprache des am Ende des 10. Jahrhunderts in England gelehrten Lateins zu gewinnen, im ersten Kapitel der vorliegenden Abhandlung eine Darlegung der auf die Aussprache bezüglichen Teile der »Quaestiones grammaticales» des Abbo von Fleury, der zwei Jahre lang (980—982) als Lehrer an der englischen Klosterschule von Ramsey wirkte und wegen seiner Gelehrsamkeit hochangesehen war. — Im zweiten Kapitel geht der Verf. zu seiner eigentlichen Aufgabe über, indem er die Kriterien gelehrter Entlehnung behandelt, wobei er sich vor allem mit Fragen der Akzentuierung und Quantität beschäftigt. Das dritte Kapitel gibt eine interessante Skizze der grossen englischen Klosterreform in der zweiten Hälfte des 10. Jahr-

hunderts, welche einen so grossartigen Aufschwung der altenglischen Prosaliteratur und der gelehrten Bestrebungen zur Folge hatte und den lateinischen Einfluss auf die Sprache steigerte. Im vierten Kapitel werden die flexivischen Verhältnisse der gelehrten lateinischen Lehn- und Fremdwörter und im fünften Kapitel die Verbreitung derselben in der altenglischen Literatur und ihre begriffliche Stellung im Verhältnis zum einheimischen Wortschatz geschildert. Das sechste Kapitel gibt schliesslich ein chronologisches Verzeichnis der in den einzelnen Denkmälern neubelegten Lehn- und Fremdwörter. — Die vom Verfasser behandelten Wörter sind zum grossen Teil seltene Fremdwörter, die nur ganz zufällig gebraucht und auch vorübergehend kaum festen Fuss in der Sprache gefasst haben; zum Teil sind es Wörter, die in der gelehrten Literatur recht verbreitet waren, mit einheimischen Ausdrücken konkurrierten und diese zurückdrängten. Nur in den seltensten Fällen scheinen aber diese in spätaltenglischer Zeit auftretenden gelehrten Fremdwörter sich in der englischen Sprache fest eingebürgert zu haben. Ein direkter Zusammenhang zwischen Entlehnungen dieser Art und der in mittelenglischer Zeit allmählich immer schneller wachsenden Übernahme von romanisch-lateinischem Sprachgute lässt sich deshalb kaum annehmen, wie denn auch der Verf. bei der Behandlung dieser prinzipiellen Frage mit der nötigen Vorsicht verfährt. — Die Abhandlung ist mit Sachkenntnis und Sorgfalt ausgearbeitet und zeichnet sich durch klare und gewandte Darstellung aus.

U. Lindelöf.

Laura Soames and *Wilhelm Viëtor, The Teacher's Manual.* Part I: The sounds of English; Part II: The Teacher's method. Second edition, revised und rewritten. XXII + 90 und 117 Seiten. London, Macmillan & Co. 1913.

Das vorliegende Werk ist die zweite Ausgabe der von Prof. Viëtor besorgten Edition (1896) einer hinterlassenen Arbeit der im Jahre 1895 verstorbenen bekannten englischen Phonetikerin Laura Soames. Die grösste Veränderung gegenüber der ersten Ausgabe ist der Ersatz der früheren Lautschrift durch diejenige der Association Phonétique Internationale. Aber auch sonst hat der Herausgeber die Arbeit gründlich durchgesehen und viele kleinere Verbesserungen eingeführt. Das Buch ist in erster Linie für englische Lehrer der Muttersprache

bestimmt, dürfte aber auch dem ausländischen Leser einen nicht geringen Nutzen bringen können. Die Darstellung ist sehr populär gehalten und die Zahl der transkribierten Beispiele überaus gross; der zweite Teil besteht wesentlich aus systematisch geordneten Wörterverzeichnissen, wo eine Unmenge schwieriger und gelehrter Wörter in phonetischer Transkription vorgeführt werden. Der Herausgeber hat im Texte des Buches durchgehends die Ansichten und die phonetische Wiedergabe der Verfasserin bewahrt, auch wo er selber eine abweichende Auffassung hegt, die er dann gelegentlich in einer Fussnote andeutet. Ein paar Engländer haben die Korrektur durchgesehen und ihre z. T. abweichende Aussprache in Fussnoten angegeben. Vor allem hat der bekannte Phonetiker Prof. D. L. Savory — ein Südengländer, der, wie Prof. Viëtor sagt, die Aussprache einer jüngeren Generation vertritt — zahlreiche Fussnoten beigefügt. Diese Fussnoten, welche eine Vergleichung verschiedener Aussprachetypen ermöglichen, schenken dem Buche ein ganz besonderes Interesse und machen das Studium desselben auch für den Nichtengländer fruchtbringend und lehrreich.

U. Lindelöf.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 15. März 1914 (Jahresfest). Anwesend waren der Ehrenpräsident, Prof. W. Söderhjelm, der Vorstand und 40 Mitglieder des Vereins.

§ 1.

Der Vorsitzende, Prof. H. Suolahti, eröffnete die Sitzung mit einer Ansprache, in der er zunächst einen Rückblick auf die Tätigkeit des Vereins im verflossenen Jahre warf und auf bemerkenswertere wissenschaftliche Arbeiten von den Mitgliedern desselben hinwies. Nachdem dann der Redner die verdienstliche Tätigkeit des vorigen Präsidenten, Prof. A. Wallenskölds, in Erinnerung gebracht hatte, hiess er die beim Fest zahlreich erschienenen Mitglieder willkommen.

§ 2.

Die Schliessung des Protokolls vom 31. Januar 1913 wurde dem Präsidenten und dem Vizepräsidenten überlassen.

§ 3.

Folgende neue Mitglieder wurden aufgenommen: Fräulein *Aina Holmström*, *Signe Mattsson* Cand. phil., *Astrid Tammelander* Cand. phil., *Lydia Laurikainen* Stud. phil., und Herr Cand. phil. *Harald Monsen*.

§ 4.

Professor *U. Lindelöf* hielt einen Vortrag über die englische Sprache als Lehrfach in unseren gelehrten Schulen.

§ 5.

Nach Erledigung des geschäftlichen Teils der Sitzung gelangte zur Aufführung ein deutsches Theaterstück »Plautus und Terenz», das von Fräulein R. Hedvall und den Herren B. Lesch, N. Johansson und E. Svibergson gespielt und mit Beifall aufgenommen wurde.

§ 6.

Es folgte ein geselliges Beisammensein, das einen fröhlichen, ungezwungenen Charakter trug. Beim Festmahl brachte der Präsident, Professor H. Suolahti, einen Toast auf die beiden Ehrenmitglieder des Vereins aus: auf Herrn Prof. Dr. F. Gustafsson und den Ehrenpräsidenten, Prof. Dr. W. Söderhjelm. Letzterer antwortete in französischer Sprache, indem er dem Vorstand den Dank für die im vergangenen Vereinsjahre ausgeführte Arbeit aussprach. Auf eine vom Redner verlesene telegraphische Begrüssung vom vorigen Präsidenten des Vereins, Prof. A. Wallensköld, der sich dieses Jahr im Ausland aufhält, beschloss der Verein ein Antworttelegramm zu senden. Ansprachen hielten noch Prof. H. Suolahti und Dr. J. Poirot. Nach dem Souper trug Fräulein S. Ilmoni mehrere, mit grossem Beifall aufgenommene alte französische Lieder vor. Ei-

gens für das Fest geschriebene Couplets, Musiknummern und zuletzt Tanz belebten noch das Fest, das die Teilnehmer in fröhlichster Stimmung bis spät in die Nacht zusammenhielt.

In fidem:
Ludvig Granit.

Eingesandte Litteratur.

Richard Ackermann, Das pädagogisch-didaktische Seminar für Neuphilologen. Eine Einführung in die neusprachliche Unterrichtspraxis. Leipzig 1913, G. Freytag. 202 S. Preis geb. RM. 3: —.

Eugen Lerch, Das invariable Participium præsentis des Französischen [une femme aimant la vertu]. Ursprung und Konsequenzen eines alten Irrtums. Habilitationsschrift München. Erlangen 1913. (Sonderabdruck aus den »Romanischen Forschungen» Bd. XXXIII, S. 369—488).

El Sacrificio de la Misa por Gonzalo de Berceo. Edición de Antonio G. Solalinde. Madrid. 1913. 66 S.

Studier i modern språkvetenskap, utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm. V. Uppsala, Almqvist & Wiksell. 1914. XLIII + 252 S.

Schriftenaustausch.

The Journal of English and Germanic Philology, Vol. XIII, No 1: Ernst Feise, Zu Entstehung, Problem und Technik von Goethes 'Werther'; Philip Seiberth, A Study in the Principles of Linguistic Change; R. W. Pettengill, The Source of an Episode in Heinrich's von Neustadt Apollonius; Eugene F. Clark, The Fable Frosch und Maus as found in Luther and Hans Sachs; Ingebrigt Lillehei, Landsmaal and the Language Movement in Norway; R. S. Forsythe, Modern Imitations of the Popular Ballad; Rachel M. Kelsey, Indian Dances in »The Tempest»; T. S. Graves, The Origin of the Custom of Sitting

on the Stage; Helen Sard Hughes, Characterization in Clarissa Harlowe; Reviews etc.

Les Langues Modernes, Douzième année, n:o 3 (mars 1914): Anatole Graindemil, Comment enseigner la grammaire?; L. Duchemin, La situation des Professeurs de langues vivantes dans les cours complémentaires des Ecoles primaires de la Ville de Paris; G. d'Hangest, Notes anglaises; Ch. Krumholtz, Notes allemandes; H. Collet, Notes espagnoles; Revues etc. — N:o 4 (avril 1914): Anatole Graindemil, Comment enseigner la grammaire?; Jules Bernard, M. Payot contre la méthode directe; Ch. Touzot, Les humanités modernes en Allemagne; G. d'Hangest, Notes anglaises; Ch. Krumholtz, Notes allemandes; R.-L. Cru, Notes américaines; Revues etc.

Mnemosyne, nova series, vol. XLII, pars II.

Moderna Språk, VIII. Jahrg., N:r 2 (Febr. 1914): Hilmer Gillqvist, Hebbels Judit; Herman Söderbergh, Randanmärkningar till franska skoltexter; Litteratur etc. — N:r 3 (März 1914): Hilmer Gillqvist, Hebbels Judit (Forts. u. Schluss); C. S. Fearenside, A brief List of recent British Books on English Spelling and Pronunciation. — N:r 4 (April 1914): Vårens studentstilar.

Modern Language Notes, Vol. XXIX, No. 3 (March 1914): Friedrich Hanssen, Die jambischen Metra Alfons des X.; Francis A. Wood, Etymological Notes; James Routh, Notes on the Sources of Poe's Poetry: Coleridge, Keats, Shelley; G. F. Reynolds, Another Study of Shakespeare's Stage; J. Warshaw, The Identity of Somaize, II; P. R. Kolbe, Variation in the Old High German Post-Ofridian Poems: II. Das Ludwigslied; Oliver Farrar Emerson, Two Notes on Patience; John L. Campion, Zu Ulrichs Lanzelet 4720 ff.; Gustav G. Laubscher, Boileau and Pulteney; Reviews etc. — No. 4 (April 1914): John S P. Tatlock, Notes on Chaucer: Earlier or Minor Poems; G. Schaaffs, Zwei Divangedichte: I. Lieb' um Liebe; Walter Peirce, Destouches and Molière; Samuel C. Chew, Jr., Notes on Byron; Josef Maximilian Rudwin, Zum Verhältnis des religiösen Dramas zur Liturgie der Kirche; Reviews etc.

Museum, 21:ste Jaarg., No. 7 (April 1914).

Publications of the Modern Language Association of America, Vol. XXIX, N:o 1 (March 1914): Karl Young, The Origin of

the Easter Play; Charlotte F. Babcock, A Study of the metrical use of the inflectional *e* in Middle English; Frederick Tupper, Chaucer and the seven deadly Sins; John L. Lowes, The »Corones Two» of the Second Nun's Tale. — Appendix: Procedings of the 31. annual Meeting of the Modern Language Association of America; The President's Address; The Chairman's Address, etc.

Rassegna Bibliografica della Letteratura Italiana, anno XXII, num. 3 (marzo 1914).

Språk och Stil, XIV. Jahrg. (1914), Heft 1.

Mitteilungen.

Einheimische Publikationen: Parodies de thèmes pieux dans la poésie française du moyen age: Pater — Credo — Ave Maria — Laetabundus, textes critiques précédés d'une introduction, par *Eero Ilvonen*. Thèse de doctorat. Helsingfors 1914. IV + 179 p. — Les classiques français du moyen âge, publiés sous la direction de Mario Roques: 13. Huon le Roi de Cambrai. Œuvres éditées par *Artur Långfors*. I: ABC — Ave Maria — La descrissions des Religions. XVI + 48 p. 8°. Paris, Champion, 1914.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *T. E. Karsten*, Die germanischen Lehnwörter im Finnischen und ihre Erforschung, Germanisch-Romanische Monatsschrift VI, 2, S. 195—204. — *T. E. Karsten*, Tīwaz, Nordiska Ortnamn, Festgabe für Adolf Noreen (= Namn och Bygd 1914), S. 195—204. — *A. Långfors*, Le troubadour Guilhem de Cabestanh, Annales du Midi 101. — *A. Långfors*, Notice du manuscrit français 17068 de la Bibliothèque Nationale, Romania XLIII, S. 18—28.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *Hugo Suolahti*, Die deutschen Vogelnamen, bespr. von *Dietrich v. Kralik* in den Göttingischen Gelehrten Anzeigen 1914, Nr. 3, S. 129—168. — A. Hilka u. *W. Söderhjelm*, Disciplina Clericalis, ausführlich bespr. von *E. Hoepffner* in Zeitschrift f. roman. Philologie XXXVIII, Heft 2.

Ferienkurse: In *Bordeaux* vom 1. September bis 31. Oktober; nähere Aufkünfte bei Doz. O. J. Tallgren («membre correspondant du Comité de Patronage des étudiants étrangers de l'Univ. de Bordeaux»). — In *Dijon* vom 1. Juli bis 31. Oktober; nähere Auskünfte bei M. P. Martenot, 3, rue de Metz, Dijon. — In *Freiburg i. B.* vom 3. bis 29. August. — In *Kaiserslautern* vom 3. bis 29. August (Vorbereitungskurs vom 15. Juli bis 1. August. Ergänzungskurs bis 11. September). — In *Le Havre* (Alliance française) August 1914; Auskünfte beim Directeur, Prof. L. Bascan, Institut de Phonétique française, Rambouillet, près Paris.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Redaktion:

A. Wallensköld
Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

Nr. 7/8

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk (= francs) direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5:— durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an Prof. A. Wallensköld, V. Hamng. 5, zu senden.

XVI. Jahrg.

1914

Sur la Genèse du «Capitaine Fracasse» de Théophile Gautier

Le Capitaine Fracasse, le seul essai un peu sérieux de Gautier dans le domaine du roman historique, si l'on ne compte pas *La Belly Jenny*, pur conte d'aventures, a toujours étrangement partagé les critiques. Pour Armand de Pontmartin, ce roman n'est qu'une «inutilité splendide», dont l'intrigue est ridicule, la langue un affreux pêle-mêle d'éléments les plus hétérogènes, les types imités et faux. Victor Fournel établit que d'une époque Gautier ne ressuscite que le décor, et non pas l'âme ni les idées maîtresses. Félix Frank n'y voit qu'un pastiche de Scarron sous les couleurs du romantisme, ou le mémoire d'un tapissier. Barbey d'Aurevilly assure, de sa manière brusque et incisive, que, si ce roman a mis trente ans à naître, il ne mettra certainement pas trente ans à mourir, tellement il est dépourvu d'invention puissante et de toute originalité. Et enfin, Émile Faguet, qui a en horreur tout Gautier, vers et prose, ne trouve rien à louer dans *Le Capitaine Fracasse* non plus. Pour lui, Gautier est entré dans la littérature sans avoir rien à nous dire. Dans ses romans, les personnages de premier plan, très soignés, très étudiés, n'ont rien qui ressemble à un caractère.

Mais d'autre part, il y a aussi des critiques français qui admirent sincèrement Théophile Gautier et surtout son *Capitaine Fracasse*. En premier lieu, il faut nommer Sainte-Beuve. Dans son article du lundi 30 novembre 1863 il rétracte tout le mal qu'il avait dit jusque-là de Gautier et de son œuvre, rend compte du roman avec une bonne volonté évidente, s'avoue enchanté des nombreux tableaux et fait surtout ressortir la grande importance qu'a cette curieuse évocation de vieux temps pour la littérature de l'époque de Louis XIII. Il est jusqu'à dire: «Quand on écrira désormais l'histoire littéraire de l'époque de Louis XIII, on ne pourra le faire sans y joindre cette œuvre posthume, ce ricochet qui fait bouquet.» A côté de *Mademoiselle de Maupin*, *Le Capitaine Fracasse* est en France le plus répandu des romans de Gautier, on en donne sans cesse de nouvelles éditions, illustrées par Gustave Doré, on en tire des opéras et des drames, et on le proclame tout simplement une œuvre de génie. Ce qui est fort curieux, c'est que les Anglais et les Américains en raffolent. Les critiques des revues d'Outre-Manche sont tout spécialement épris de la forte couleur, du ton vif et spirituel de ce roman, et ils le nomment aussi «a work of genius if any story ever was». Henry James est franchement de l'avis que ce délicieux roman, où Gautier s'est surpassé lui-même, «ranks with the first works of imagination produced in our day». George Saintsbury préfère *Le Capitaine Fracasse* aux turbulents romans de cap et d'épée d'Alexandre Dumas, et enfin, on connaît l'admiration d'Oscar Wilde, de Lafcadio Hearn, d'Andrew Lang pour Gautier et pour son œuvre tant en vers qu'en prose.

Ces opinions si contradictoires s'expliquent facilement. Ceux qui admirent ce roman pensent sans doute à ces nombreux tableaux tracés par un crayon de maître, à ces intérieurs dignes d'un Rembrandt, à ces paysages très artistement rendus, à ce style coulant et comme qui dirait légèrement moqueur et à ce monde planant entre le rêve et la réalité, où

ses personnages passent leur vie remplie d'aventures les plus inattendues. D'autre part, ceux qui ne peuvent goûter *Le Capitaine Fracasse* sont évidemment ennuyés par l'interminable description des costumes, des chambres et des meubles; l'intrigue et le dénouement leur paraissent artificiels et tirés d'un conte à l'usage des petits enfants, la psychologie très faible et le style, qui confond la vieille langue et la langue moderne, purement insupportable. Ils font valoir que le roman a paru trente ans trop tard, puisqu'il appartient, aussi bien par son esprit que par sa manière, à l'époque romantique: un de ses principaux personnages, le duc de Vallombreuse, est un parfait héros romantique à la Byron, plein de cynisme, de sombres passions et d'énergie farouche.

Sur ce dernier point, les antagonistes du *Capitaine Fracasse* ont parfaitement raison. Ce roman n'appartient vraiment pas à l'époque où il a été écrit. Son premier germe avait poussé dans ce sol fertile qui avait déjà donné à la jeune école romantique tant d'objets d'un juste orgueil: les romans historiques de Vigny, de Vitet, de Balzac, de Mérimée, de Victor Hugo. A côté de cet engouement pour tout ce qui était vieux, pittoresque et caractéristique, il est plus qu'évident que Gautier était tout spécialement entraîné à écrire *Le Capitaine Fracasse* par les études qu'il avait faites pour ses chers *Grotesques*. Si Sainte-Beuve avait voulu rattacher l'école romantique à la vigoureuse poésie de Ronsard et s'il avait pour cela, avec une sympathie très marquée, mis en lumière les mérites des versificateurs dédaignés du XVI^e^ siècle, Gautier, de son côté, avait voulu sauver les victimes de Boileau du XVII^e^ siècle et cueillir des perles dans leur fumier. François Villon — seul celui-là était du XV^e^ siècle, mais il était un «grotesque», s'il en fut —, Scalion de Virbluneau, Théophile de Viau, Pierre de Saint-Louis, Saint-Amant, Cyrano de Bergerac, Colletet, Chapelain, Georges de Scudéry, Paul Scarron passent, plus ou moins glorifiés, sous les yeux du lecteur dans ces études bienveillantes. Même sans compter la belle occasion qui se présentait ainsi de pouvoir faire voir

qu'il y avait dans les poètes condamnés sans appel par les classiques quelque chose de bon, quelques passages qu'un Corneille, un Racine ou un Molière n'auraient pas trouvés, Gautier était, en premier lieu, attiré vers ces rimeurs si injustement oubliés, par l'exubérante couleur locale, par le langage, par les mœurs par toute la vie débordante et bizarre qu'il trouvait dans leurs vers. Dans la préface de son livre Gautier s'exprime ainsi sur ce point: «Ces écrivains dédaignés ont le mérite de reproduire la couleur de leur temps; ils ne sont pas exclusivement traduits du grec et du latin. Les centons de Virgile et d'Horace s'y rencontrent moins fréquemment. Il est vrai que l'imitation italienne et espagnole y remplace souvent l'imitation de l'antiquité; mais c'est du moins une imitation vivante et contemporaine, qui ne sent pas le collége et les férules du régent de rhétorique. Vous retrouvez dans ces bouquins mille détails de mœurs, d'habitudes, de costumes, mille idiotismes de pensée et de style que vous chercheriez en vain ailleurs.»

Le roman historique étant à la mode, Gautier conçut donc l'idée, fort naturelle pour un écrivain à ses débuts, de tirer profit, dans un roman historique, de toute cette couleur du temps et de toute cette vie pittoresque. La tâche lui paraissait extrêmement facile, et l'on commença à annoncer la publication de ce roman, dont pas une ligne n'était encore écrite, chez Renduel, aussitôt après *Mademoiselle de Maupin*, parue en 1835, et ce procédé se répéta, sur les couvertures d'autres livres, en 1838, 1839, 1846, 1853, 1854, 1856. Enfin, au cours de l'année 1854—55, le premier chapitre, *Le Château de la misère,* sort de la plume de l'auteur, et est publié en partie dans la *Revue de Paris*, après bien des altercations, même un procès intenté à Gautier, en 1853, par Buloz, qui avait déjà avancé une somme assez considérable sur ce roman si difficile à naître. Après cette heureuse tentative, Gautier, envahi par le journalisme et par d'autres préoccupations littéraires, n'a pas le temps de se mettre sérieusement au travail. Pour se consoler de sa paresse il avait, en outre,

devant lui l'exemple de plusieurs poètes romantiques qui, dans leur insouciance juvénile, avaient publiquement promis des romans, des contes, des recueils de vers qu'ils n'achevèrent jamais. Enfin, Charpentier, l'éditeur de la *Revue Nationale et Étrangère*, a l'heureuse idée de verser à notre poète une somme assez rondelette comme honoraire pour chaque petite feuille qu'il déposera à la caisse de la revue, et ce n'est que de cette manière que Gautier paye enfin «cette lettre de change de jeunesse tirée sur l'avenir». La publication dans la revue dure un an et demi — du 25 décembre 1861 au 10 juin 1863 — et dans les librairies on vend le roman, en deux volumes, vers la fin de 1863.

En passant ainsi ses loisirs dans la compagnie des héros et des héroïnes qu'il avait évoqués il y avait tant d'années, Gautier se souvenait des jours de sa jeunesse tapageuse et de l'enthousiasme qui l'avait fait poète et romancier et qui lui avait aussi inspiré l'idée du *Capitaine Fracasse*. Absorbé par ces souvenirs si joyeux et pourtant si tristes maintenant, Gautier a écrit son roman entièrement dans le goût qui régnait alors. Dans l'avant-propos du *Capitaine Fracasse* il le dit expressément: «Pendant ce long travail, nous nous sommes autant que possible séparé du milieu actuel, et nous avons vécu rétrospectivement, nous reportant vers 1830, aux beaux jours du romantisme; ce livre, malgré la date qu'il porte et son exécution récente, n'appartient réellement pas à ce temps-ci. Comme les architectes qui, dans l'achèvement d'un plan ancien, se conforment au style indiqué, nous avons écrit le *Capitaine Fracasse* dans le goût qui régnait au moment où il eût dû paraître.»

En achevant son roman en 1863 Gautier a donc rigoureusement suivi le plan qu'il avait composé vers 1833, au moment où il étudiait ses *Grotesques*, bien que son penchant à la description se soit de plus en plus accentué, durant les années, en laissant dans le roman des traces bien visibles. Il a feuilleté de nouveau ces volumes couverts de poussière, pour y noter des mots bizarres, des images et comparaisons pittores-

ques, des descriptions détaillées sur les hommes, sur leur vie, sur leurs mœurs, sur leurs costumes, etc., à moins qu'il n'ait tiré tout cela de sa mémoire, qu'il avait excellente. Çà et là, il a pourtant imité ses sources de si près qu'il a forcément dû avoir le livre ouvert devant lui. De cette manière, il a fait de son dernier grand roman un véritable déversoir pour tout ce qu'il avait lu d'ancien et de moderne, un des plus curieux recueils de locutions rares et étranges, de types calqués sur ceux des vieux romans, de descriptions les plus prolixes et les plus inattendues. Là, surtout pour ce qui est de l'imitation de l'ancienne langue, il pouvait s'appuyer sur l'exemple de tant de romanciers de 1830: d'un bibliophile Jacob, qui écrivait en style très archaïque des romans très archaïques, entre autres un sur la *Danse macabre;* d'un Balzac, qui dans ses *Contes drolatiques* voulait faire revivre la langue de Rabelais. A ce moment, une tendance générale poussait aussi les poètes à enjoliver leurs vers par des vieux mots tels que moutier, palefroi, chef, ouïr, choir, etc. Et vers 1863, Claudius Popelin, artiste-émailleur, très bon ami de Gautier, expliquait les secrets de l'art de potier dans une langue dont s'étaient servis les premiers maîtres limousins. Quant au style grotesque des prosateurs du XVII^e^ siècle, Gautier n'y trouvait aucune difficulté, lui, qui se vantait d'être capable d'écrire avec la plume de n'importe qui, et qui avait vraiment rivalisé avec Marivaux dans ses nouvelles rococo telles que *Le petit chien de la marquise, Jean et Jeannette,* et avec Molière dans deux ou trois comédies en vers. Et c'est justement ce pêle-mêle de la langue, ce caractère pompeux du style, cet entassement d'éléments les plus hétérogènes, glanés çà et là entre le XV^e^ et le XIX^e^ siècle, qui a le plus vivement choqué les antagonistes du roman et qui leur en a rendu la lecture très pénible et très ennuyeuse. Aussi le goût avait-il beaucoup changé de 1833 à 1863—ce dont Gautier, qui ne voulait que suivre son vieux rêve, ne s'est pas aperçu. Il refaisait exactement l'œuvre des peintres d'histoire de 1830, qui entassaient aussi dans

leurs tableaux tout un musée d'ethnographie, le plus souvent sans aucune critique et sans aucune vraisemblance.

C'est surtout le *Roman comique* de Paul Scarron que Gautier a le plus courageusement pillé. Ce chef-d'œuvre du poète burlesque, «vrai modèle de naturel, de narration et d'originalité», comme dit Gautier dans son article sur Paul Scarron, a toujours eu beaucoup d'admirateurs et de lecteurs en France, mais surtout aux beaux jours du romantisme. Delacroix, chef d'école de la peinture romantique, et Rioult, maître de peinture de Gautier, y avaient déjà puisé des sujets pour leurs tableaux, de même que Scarron s'était inspiré, pour certaines de ses scènes, des gravures de Callot. C'est Scarron qui a donné à Gautier tout ce monde de comédiens où l'auteur du *Capitaine Fracasse* a placé ses personnages. Beaucoup de détails dans les faits et gestes de ces personnages, une partie de l'intrigue même sont à ramener à la même source: l'amour de l'Étoile et du Destin, la poursuite de Saldagne, le nom du baron de Sigognac, etc., ont leurs pendants assez exacts dans le *Capitaine Fracasse.* Sans compter les vieux mots et les locutions inconnues au lecteur moderne, tels que: la male honte, la male rage, souffler d'ahan, ratiociner, la hart, ne faire que blanchir, estomaquer, orde, faire carousse, ce globe terraqué et sublunaire, le pétun, pétuner, nez cardinalisé de purée septembrale, navrer, trucider, équipoller, gésir, l'huis, sus donc!, chacun se retire en sa chacunière, l'ost des Sarrasins, vietdaze, le noble luminaire, absconce, qui se rencontrent tant chez Scarron et ses contemporains que chez Villon et Rabelais, Gautier a pris à l'auteur de *l'Énéide travestie* d'autres fleurs de style burlesque, des images et des comparaisons. Ainsi, quand *Le Capitaine Fracasse* (éd. définitive, Bibliothèque-Charpentier, 1908, I, p. 53; II, p. 92) parle d'un homme qui ronfle «comme la pédale d'un tuyau d'orgue», l'image est imitée du *Roman comique* (II^me^ partie, chap. XVI) de Scarron, qui avait dit, plus naturellement, que Ragotin ronflait «comme une pédale d'orgue».

Les comédies de Georges de Scudéry et de Cyrano de

Bergerac, qui sont largement analysées dans le roman, lui donnent aussi maint détail bien placé dans le cours du récit; le mot de Théophile de Viau, qu'il était né sous une étoile enragée, lui paraît digne d'une fréquente répétition, et il a aussi trouvé beaucoup à imiter chez le bon et gros Saint-Amant. La place nous manquant ici pour nous étendre plus longuement et sur la nature et sur le nombre de tous ces emprunts, nous nous bornons à indiquer le rôle que les poésies de Saint-Amant ont joué dans la formation du *Capitaine Fracasse*.

Saint-Amant était, comme on sait, un de ces «grotesques» auxquels Gautier consacra ses «exhumations littéraires»; l'article qu'il fit sur cet auteur parut dans le numéro d'octobre 1834 de la *France littéraire*. Si Gautier aima, beaucoup à cause du nom, Théophile de Viau, s'il fut émerveillé par Paul Scarron, il admira Saint-Amant. Dans l'auteur de la *Solitude* et du *Fromage* Gautier trouva un ennemi convaincu d'Aristote et de toutes ses règles idolâtrées par les classiques, un poète qui confondait de propos délibéré les genres et s'élevait, d'un coup d'aile, du burlesque au sublime. Aussi lui fournit-il une bonne occasion pour tourner en ridicule Boileau, «cet adroit arrangeur qui n'a peut-être pas dans toute son œuvre quatre lignes qui lui appartiennent en propre», tandis qu'il paraissait très juste de dire de son adversaire:

«Saint-Amant est à coup sûr un très-grand et très-original poète, digne d'être cité entre les meilleurs dont la France puisse s'honorer. Sa rime est extrêmement riche, abondante, imprévue et souvent inespérée. — Son rhythme est nombreux, habilement soutenu et ménagé. — Son style est très-varié, très-pittoresque, très-imaginé, quelquefois sans goût, mais toujours amusant et neuf».

De plus, il était assez curieux de constater que ce poète évidemment romantique avait déjà traité les mêmes sujets que Victor Hugo, Musset et Vigny aborderont plus tard [1]).

[1]) A ces sujets communs, nommés par Gautier, on pourrait ajouter l'idée de ce vers célèbre de Musset: «Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans

Un pareil poète, qui, en entrant à l'Académie Française, fut chargé de recueillir tous les mots burlesques de la langue, et qui ne ménageait point son talent de décrire ironiquement ou emphatiquement quoi que ce soit, »la description des moindres choses étant de son appanage particulier», comme il dit lui-même, devait fournir à Gautier beaucoup de détails pittoresques pour le *Capitaine Fracasse.*

Or, Gautier a, dans son roman, copié des pages entières de Saint-Amant, mais, ce qui est bien à noter, exclusivement des passages où l'auteur des *Visions* décrit, avec une verve endiablée, soit les merveilles du Pont-Neuf, entre autres le *Poète crotté,* soit la *Chambre du débauché*, soit la vie superbement paresseuse des *Goinfres.* Toutes ces pièces de vers dont Gautier se sert pour rehausser la couleur locale de son roman archaïque avaient déjà été longuement analysées et louées dans l'article de 1834 sur Saint-Amant, de même que le sonnet des *Goinfres*, cité tout entier, puisqu'on trouvait «dans ces vers quelque chose de vivace et de pénétré, un accent de nature qui est rare dans la poésie française». En écrivant son roman Gautier paraît avoir consulté de nouveau les descriptions de son poète, puisque les passages analogues du *Capitaine Fracasse* suivent souvent les tournures et les idées du texte primitif de plus près que l'analyse de 1834, bien qu'ils aient été sensiblement amplifiés par des images et des raisonnements de l'auteur.

Examinons d'abord le portrait que fait Gautier du poète crotté dans le *Capitaine Fracasse.* Ici, comme d'ailleurs dans l'article de 1834, Gautier a amalgamé les parties descriptives des deux pièces de vers, *La Gazette du Pont-Neuf* (*Œuvres compl.* de

---

mon verre». Saint-Amant l'avait largement développée dans la préface de son *Moyse sauvé*, et il est plus que probable que Gautier s'en est souvenu lui-même en parlant, dans les *Émaux et Camées,* «du vin de son cru, du vin de sa propre pensée.» Ces vers d'*Après le feuilleton* furent publiés dans la même revue où Gautier, au même mois de décembre 1861, commença la publication du *Capitaine Fracasse.*

Saint-Amant, éd. Livet, I, p. 161 sq.) et *Le Poëte crotté* (I, pp. 212—214), où Saint-Amant avait versé tout le débordement de sa verve sarcastique sur la tête de ce malheureux poète de cour de la reine Marguerite. Saint-Amant visait un personnage réel, Marc de Maillet, qu'on prenait alors pour la personnification du poète pauvre et orgueilleux et qui paraît avoir été, en réalité, assez ressemblant à sa caricature. Entre autres, Théophile de Viau et Meynard s'étaient déjà moqués de lui, mais Saint-Amant les surpasse tous dans son ironie cruelle. En racontant à son ami Bois-Robert ce qu'il a vu de merveilleux sur le Pont-Neuf, il dit:

«J'ay veu nostre fou de poëte
Avec ses yeux de chouette,
Sa barbe en feuille d'artichaut,
Et son nez en pied de réchaut;
Il est d'une humeur plus fantasque
Que le son d'un tambour de basque.
Vous le voyez sur le Pont-Neuf,
Tout barbouillé d'un jaune d'œuf,
Depuis sept heures jusqu'à onze
Faire la cour au roy de bronze.
Tous ceux qui le rencontrent là
Demandent: Qu'est-ce que cela?
Et s'arrestent à voir sa trongne
Comme à voir celle d'un yvrongne
Qui, plus rond que n'est un bacquet,
A chaque pas darde un hocquet
Et semble vous faire la moue,
Traisnant son manteau dans la boue.
L'un croit que c'est un loup-garou,
L'autre un vieux singe de Perou;
Cestuy-là que c'est une austruche,
Cestuy-cy que c'est une cruche;
Et, dans ces jugements divers,
L'un dit que monsieur de Nevers

A des chameaux en son bagage
De sa taille et de son langage.
Ses pauvres vers estropiez
Ont des ampoulles sous les piez
A force de courir les rues;
Chez lui les Muses, toutes nues,
Se repaissent le plus souvent,
Comme il fait, d'espoir et de vent.

Il vous traisne une longue latte
Dedans un vieux fourreau de natte,
Pendue au bout d'un marroquin,
Qui vous sangle son casaquin;
Tantost il vous porte une broche,
Qui fait garde devant sa poche,
De peur qu'en y jettant la main
On ne prist son quignon de pain.
— — — — — — — — — — —
Tous ceux qui, domptans leur paresse,
S'en vont de bonne heure à la messe,
Le rencontrans tous les matins
Sous le portail des Augustins
Et voyans sur son estamine
Grouiller les monceaux de vermine
Luy jettent l'aumosne en passant,
Qu'il ramasse en les maudissant.
— — — — — — — — — — —
Ses discours, pleins d'une elegance
Qui fait rage en l'extravagance
D'un galimathias de mots
Où Mercure en a dans le dos,
Nous preschent avec des miracles
Que ses vers sont autant d'oracles;
Aussi le sont-ils en ce point:
Ce que l'on ne les entend point.»

Au moment où Gautier envoie Hérode et Sigognac, qui viennent d'arriver à Paris avec la caravane comique, visiter la grand' ville, il lui paraît naturel qu'ils rencontrent sur le Pont-Neuf ce personnage burlesque de Saint-Amant. Aussi Hérode, qui sert de cicerone à Sigognac, s'écrie-t-il bientôt (pour la description complète du *Poète crotté*, voir *Le Capitaine Fracasse*, II, pp. 74—77):

«Eh! tenez, voici précisément *le Périgourdin du Maillet* — Gautier ne tait pas le nom que Saint-Amant même n'avait pas révélé dans les deux pièces de vers en question — *dit le poète crotté, qui fait la cour au roi de bronze. Les uns prétendent que c'est un singe échappé de quelque ménagerie; d'autres affirment que c'est un des chameaux ramenés par M. de Nevers. On n'a pas encore résolu le problème: moi je le tiens pour homme à sa folie, à son arrogance, à sa malpropreté. Les singes cherchent leur vermine et la croquent par esprit de vengeance et représailles: lui ne prend pas un tel soin;* les chameaux se lissent le poil et s'aspergent de poussière comme de poudre d'iris; ils ont d'ailleurs plusieurs estomacs et ruminent leur nourriture: *ce que celui-ci ne saurait faire, car il a toujors le jabot vide comme la tête. Jetez-lui quelque aumône; il la prendra en maugréant et en vous maudissant.* C'est donc bien un homme, puisqu'il est fol, sale et ingrat.»

Sigognac lui tend une pièce blanche, que celui-ci, sortant de sa méditation creuse, prend d'un geste brusque et fou et plonge dans sa pochette «*en grommelant quelques vagues injures, puis, le démon des vers s'emparant de nouveau de lui, il se met à brocher des babines, à rouler des yeux, à faire des grimaces* aussi curieuses au moins que celles des mascarons sculptés par Germain Pilon sous la corniche du Pont-Neuf, accompagnant le tout de mouvements de doigts pour scander les pieds du vers qu'il murmure entre ses dents» . . . Dans sa prose, Gautier a encore, comme on voit, renchéri sur la description en vers de son modèle.

Avant de faire ouvrir la bouche à sa pauvre victime,

dans *Le Poëte crotté*, pièce consacrée dans toute sa longueur à la caricature de notre Périgourdin, Saint-Amant lui donne d'abord une touche de son pinceau «pour l'habiller tant qu'on s'en puisse esmerveiller»:

«Un feustre noir, blanc de vieillesse,
Garny d'un beau cordon de gresse,
Qu'il ne sçauroit avoir perdu,
Non plus qu'engagé ny vendu
Sans se voir aussi-tost nu-teste,
Couvroit la hure de la beste,
Troussé par devant en sainct Roc,
Avec une plume de coc.

Son pourpoint, sous qui maint pou gronde,
Montroit les dents à tout le monde,
Non de fierté, mais de douleur
De perdre et matiere et couleur.
Il fut jadis d'un drap minime;
Mais qu'est-ce que le temps ne lime?
Le pauvre diable a fait son cours:
Autant puissent durer mes jours.
La moitié d'une peccadille,
Sur qui sa criniere pandille,
Affreuse et sentant le sabat,
Luy servoit au lieu de rabat.

Des gregues d'un faux satin jaune,
D'un costé trop longues d'une aulne,
Et de l'autre à bouillon troussé,
Reliques d'un ballet dansé,
Qu'un galand coiffé d'une dame
Luy donna pour son anagrame
Avec un demy-quart d'escu,
Enharnachoient son chien de cu.

Un rocquet de bourraccan rouge,
Qui jamais de son dos ne bouge,
L'affubloit, quoy qu'il fust hyver,
Et qu'il fust rongé de maint ver.

Une estroitte jartiere grise
Faite d'un vieux lambeau de frise,
En zodiaquant le gipon,
Servoit d'escharpe à mon fripon,
Et trainoit, comme à la charrue,
Pour soc un fleuret par la rue,
Dont il labouroit le pavé,
Lequel en estoit tout cavé.

Ses jambes, pour paistrir les crottes,
S'armoient à cru de vieilles bottes,
L'une en pescheur, d'un gros cuir noir,
La plus grande qui se pust voir,
L'autre d'un cuir blanc de Russie,
A genouilliere racourcie;
L'une à pié-plat, à bout pointu,
Et l'autre à pont-levis tortu.
Un petit esperon d'Engliche,
A la garniture assez chiche,
Ergottoit son gauche talon;
Quant au droit, le bon violon
N'y portoit rien qu'une ficelle
Pour en soustenir la semelle,
Qui, comme un fruict meur ou pourry,
Laissant l'arbre qui l'a nourry,
Par quelque soudaine tempeste,
A tous coups estoit toute preste
De quitter, en se remuant,
La plante de son pied puant.»

Gautier suit de très près cette cruelle énumération, quelquefois mot à mot:

«*Un vieux feutre roussi par le soleil, lavé par la pluie, ceint d'un cordon de graisse, accrété, en guise de plumet, d'une plume de coq rongée aux mites*, plus comparable à une chausse à filtrer d'apothicaire qu'à une coiffure humaine, *lui descendait jusqu'au sourcil*, le forçant à relever le nez pour voir, car les yeux étaient presque occultés sous ce bord flasque et crasseux. *Son pourpoint, d'une étoffe et d'une couleur indescriptibles, paraissait de meilleure humeur que lui, car il riait par toutes les coutures. Ce vêtement facétieux crevait de gaieté et aussi de vieillesse, ayant vécu plus d'années que Mathusalem. Une lisière de drap de frise lui servait de ceinture et de baudrier, et soutenait en guise d'épée un fleuret démoucheté dont la pointe, comme un soc de charrue, creusait le pavé derrière lui. Des grègues de satin jaune, qui jadis avait déguisé les masques à quelque entrée de ballet, s'engloutissaient dans des bottes, l'une de pêcheur d'huîtres, en cuir noir, l'autre à genouillère, en cuir blanc de Russie, celle-ci à pied plat, l'autre à pied tortu, ergotée d'un éperon, et que sa semelle feuilletée eût abandonnée depuis longtemps sans le secours d'une ficelle* faisant plusieurs tours sur le pied comme les bandelettes d'un cothurne antique. *Un roquet de bourracan rouge, que toutes les saisons retrouvaient à son poste, complétait cet ajustement* qui eût fait honte à un cueilleur de pommes du Perche, et dont notre poëte ne semblait pas médiocrement fier. *Sous les plis du roquet, à côté du pommeau de la brette chargée sans doute de le défendre, un chignon de pain montrait son nez.*»

Dans le même chapitre où Gautier met ainsi à profit la «couleur locale» fournie par Saint-Amant, se trouve un autre long passage qu'il a aussi tiré d'une pièce de vers de son poète. Il s'agit du spadassin Jacquemin Lampourde. Bien que ce brave bretteur ne soit pas sans avoir un peu les sympathies de Gautier, il l'a pourtant placé dans le même bouge que Saint-Amant décrit, avec ses sarcasmes habituels, dans *La Chambre du débauché* (*Œuvres compl.*, I, pp. 144—152).

Le décor extérieur est le même chez Saint-Amant et chez Gautier *(Le Cap. Frac.* II, pp. 89—92): les vapeurs méphitiques s'exhalant de l'escalier et de la chambre; l'âcre fumée qui pique les yeux et fait le visiteur tousser comme un chat enrhumé; les tapisseries des murs faites par les infiltrations du toit et par les crachats du locataire; les figures fantastiques qu'on y voit; les branches d'un cotret volé fumant dans la cheminée; le flacon servant de chandelier, «vrai flambeau d'enfant prodigue et de biberon»; un cornet de tric-trac, «trois dés plombés, les *Heures* de Robert Besnières (Saint-Amant dit: 'des heures de Robert Beiniere'), à l'usage du lansquenet»; «un fagot de bouts de vieilles pipes» (mot à mot, comme le passage précédent); le pot en grès à mettre du pétun; un chausson renfermant un peigne édenté; le fer à relever la moustache, fait d'un compas; les longues rapières au vieux clou, «terreur de maint et maint filou»; le vieux panier défoncé, la malle et l'étui de luth traînant dans un coin (Saint-Amant avait fait, de ce fameux étui de luth tout cassé, le chevet et la malle: Gautier a mal compris son intention), qui font, tous, l'office de chaises et de tabourets; le volet abattu sur deux tréteaux servant à la fois de table et de lit; le maître du logis s'y allongeant, «faisant demi-tour à gauche, du côté de la muraille, pour ne plus voir les bouteilles vides» et prenant le coin de la nappe pour couverture; tous ces détails pittoresquement grotesques sont fidèlement calqués sur le texte de Saint-Amant. Mais quand il est dit de Lampourde que ce coin de la nappe où il s'enroule «n'était autre que la panne de son manteau, *dont il avait vendu le dessus pour se doubler la panse*», cela n'est plus emprunté à la *Chambre du débauché*, mais bien au sonnet des *Goinfres*, mentionné plus haut, où le premier tercet était ainsi conçu:

> «Mettre au lieu de bonnet la coeffe d'un chapeau,
> *Prendre pour se couvrir la frise d'un manteau*
> *Dont le dessus servit à nous doubler la panse*».
> (*Œuvres compl.* de Saint-Amant, I, p. 244).

Pour son roman, Gautier a donc, en général, pris son bien où il l'a trouvé. Sans compter les longs et nombreux emprunts faits aux poètes grotesques et surtout à Saint-Amant, il a consulté les eaux-fortes de Callot et les gravures d'Abraham Bosse, les mémoires de l'époque de Louis XIII et autres sources purement historiques, ce qui est fort bien [1]). Mais il est allé encore plus loin. Il a aussi tiré profit des auteurs modernes, dont il s'est souvenu au moment de la composition et dont il a amalgamé dans son roman des descriptions spéciales, des tournures pittoresques, des images. Ainsi, pour ne nommer que quelques exemples, il a fait traverser à sa charmante Isabelle, prisonnière dans le château de Vallombreuse, une salle qui ressemble fort à une salle décrite dans la *Légende des siècles* de Victor Hugo. [2]) L'image bizarre du *Capitaine Fracasse* sur les galériens qui écrivent leurs mémoires sur l'Océan avec une plume de quinze pieds (I, p. 43) avait déjà figuré dans la *Main enchantée*, conte fantastique de Gérard de Nerval, l'ami le plus intime de Gautier. Ces images, il les prend, si elles sont bien romantiques, dans ses propres poésies mêmes. Ainsi: les fenêtres qui, débordant d'immondes guenilles, ont l'air de ventres ouverts dont les entrailles coulent (cf. *Le Cap. Frac.* II, p. 88 et la pièce de vers, publiée en 1838, *Les Vendeurs du Temple*, I). Ainsi: l'habitude, cette pâle et lente compagne de la vie, laissée assise sur le seuil, en partant (cf. *Le Cap. Frac.* I, p. 71 et le *Départ*, de 1841, qui ouvre la série d'*España*). De même, il mettra dans son roman beaucoup d'impressions de voyage et de choses vues en Gascogne

---

[1]) En 1866, lors de la mise en vente de l'édition illustrée du *Cap. Fracasse*, Gautier écrit à l'historien Édouard Fournier: »Vous qui aimez le vieux Paris, je vous envoie le *Capitaine Fracasse*, pour lequel votre *Histoire du Pont-Neuf* m'a été d'un grand secours. C'est un peu votre ouvrage. Protégez-le donc.» (Voir Spoelberch, *Histoire des œuvres de Th. Gautier*, II, p. 260).

[2]) Voir l'article de F. Brunot dans *l'Histoire de la langue et de la littér fr.* de Petit de Julleville, VIII, chap. XIII, p. 786, note 6. Cf. le *Cap. Frac.*, chap. XVI.

aux Pyrénées, et même en Espagne.[1]) Enfin, il en fera un miroir pour ses sentiments personnels, pour ses joies et, plus encore, pour ses tristesses. On sait que Gautier avait d'abord voulu donner une fin triste à son roman, pour qu'elle soit conforme à sa manière d'alors d'envisager le monde: «c'est de cette façon que procède la vie». Et dans le *Château de la misère*, qui a été tant admiré, il a peint la mélancolie où il fut plongé en pensant aux beaux jours du romantisme et à tous les rêves qui ne s'étaient pas réalisés. Aussi en a-t-il donné tout le décor extérieur à ce long poème d'*Émaux et Camées* qui porte le titre du *Château du souvenir*, composé à la même époque que son pendant en prose, et qui est expressément consacré aux vieux souvenirs du romantisme combattant et des camarades morts depuis longtemps.[2])

Si l'on retrouve dans *Le Capitaine Fracasse,* tel que l'a fait Gautier en 1863, les grandes lignes de la conception originale, il est par contre certain que cette œuvre, quant aux petits détails, serait tout autre, si elle avait été achevée en 1833. Il y est entré un peu de tout ce que l'auteur avait lu, vu et senti pendant ces trente années. Tout Gautier y est maintenant. Mais si le roman avait été écrit en 1833, nous n'y aurions vu qu'un Gautier truculent, un Gautier goguenard à la Jeune France, un Gautier romantique à tous crins. Je crois que nous avons gagné à attendre.

J. V. Lehtonen.

---

[1]) Voir, dans *La Revue de Paris*, vol. IV de 1900, pp. 642—653, l'article de Paul Lafond sur «Quelques décors du *Capitaine Fracasse*».

[2]) Pour la fin triste du *Cap. Fracasse* et pour la genèse du *Château du souvenir* voir ma thèse *Tutkimuksia Théophile Gautierin runoaiheista (Études sur l'inspiration poétique de Théophile Gautier)*, pp. 37—43.

Besprechungen.

Studier i modern språkvetenskap, utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm. V. Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1914. XLIII + 252 p. in-8°. Prix: 6 cour.

Le nouveau tome des *Études* toujours bienvenues de la Société néo-philologique de Stockholm s'ouvre par une nécrologie, consacrée à la mémoire de Carl Wahlund († le 23 avril 1913) par son vieil ami et collègue d'Upsal, M. P.-A. Geijer. Ces trente-cinq pages (écrites en suédois, avec le portrait de Wahlund) donnent, avec beaucoup de détails intéressants sur la vie du regretté romaniste, une excellente idée du caractère noble et foncièrement bon de ce savant si sympathiquement original. Les romanistes finlandais, dont quelques-uns ont eu le bonheur de compter parmi les amis personnels de Carl Wahlund, se joignent à leurs confrères suédois pour exprimer leurs regrets sincères au sujet de la grande perte qu'a faite la philologie romane en Suède.

Outre cette nécrologie, le volume contient onze mémoires traitant des sujets les plus variés. Je dois me borner à indiquer sommairement le contenu de ces mémoires, qui, presque tous, mériteraient un examen plus approfondi.

P. 1—23: R. E. Zachrisson, *Two Instances of French Influence on English Place-Names.* M. Z. veut prouver que, sous l'influence de la prononciation ou bien de l'orthographe anglo-normande, certains noms de lieu anglais ont subi un développement anormal Il s'agit, dans l'espèce, de la perte de *t* et *d* médials (p. ex. *Tingewick*, m. angl. *Tedingwiche* < anc. angl. **Tidingawic*; *Taynton*, m. angl. *Tatintun* < anc. angl. * *Tœtingatun*; *Studland*, m. angl. *Stollant* < anc. angl. *stōd* + *land*) et de la perte ou de l'addition d'un *r* (p. ex. m. angl. *Illande* = *Ireland*; *Reculver*, anc. angl. *Reculf*, lat. Regulbium). Le mémoire fait suite aux recherches présentées par l'auteur dans sa thèse de doctorat, intitulée *A Contribution to the Study of Anglo-Norman Influence on English Place-Names* (Lund, 1909).

P 25—43: R. E. Zachrisson, *Shakespeares uttal.* M. Z. admet pour Shakespeare une prononciation beaucoup plus moderne que celle admise généralement. Cette opinion, l'auteur l'avait déjà proclamée dans son ouvrage intitulé *Pronunciation of English Vowels 1400—1700* (Göteborg, 1913), dont il rappelle le plan et le but dans une longue note (p. 27 ss.), écrite spé-

cialement pour réfuter une critique officielle du professeur E. Björkman, jugée injuste par M. Z.

P. 45—86: A. Malmstedt, *Om Swinburnes liv och diktning*. Conférence très instructive sur la vie et l'œuvre lyrique du poète anglais.

P. 87—114: P. A. Geijer, *Lingvistiska kåserier*. Ces «causeries linguistiques» se composent de deux mémoires. Dans le premier (p. 87—104), l'auteur traite des cas très variés où, en anc. français, un *que* adverbial, primitivement, d'après M. Geijer, le pronom relatif neutre, est à la tête d'une proposition subordonnée. Au sujet du *que* qu'on trouve à la place de *qui*, pron. rel. cas-sujet masc. et fém. au sing. et au plur. (p. ex. *Cil deables, que si est forz* R. Thebes 330), je suis, à l'encontre de M. Geijer, très porté à le regarder comme un développement dialectal (en position atone) de *qui*, du moins en ce qui concerne la chanson de *Florence de Rome*, publiée dans le dialecte lorrain du ms. principal.[1]) — Dans le second mémoire (p. 105—114), M. Geijer discute la théorie de M. Carl Svedelius, exposée dans son remarquable ouvrage intitulé *L'analyse du langage appliquée à la langue française* (Upsal, 1897), d'après laquelle l'analyse *logique* du langage doit céder le pas à une analyse *psychologique*, et arrive à la conclusion qu'au point de vue de l'enseignement pratique l'analyse psychologique de la syntaxe présente certains inconvénients, qu'on évite en se servant de l'analyse traditionnelle.

P. 115—130: E. Staaff, *Le développement phonétique des suffixes* -abilis *et* -ibilis *en français*. L'auteur admet l'origine populaire de ces deux suffixes. La conservation de l'*a* dans *-able* s'expliquerait par l'influence de la labiale suivante, devenue *w* avant le passage de *a* libre à *e*. Plus tard la spirante bilabiale serait dialectalement redevenue *b*.

P. 131—135: R. Ekblom, *Buregi—Byringe*. L'auteur démontre (en français) que le village de *Búregi*, non loin de Novgorod, tire son nom d'un scand. *Buringr*, qui survit aussi dans le nom de lieu suédois *Byringe*.

P. 137—146: Josef Reinius, *A few Miscellaneous Notes on English Pronouns*. M. R. donne des exemples de *what* (rel. et

---

[1]) Cf. mon édition de ce poème, t. I, p. 86, note 2. Dans *Florence de Rome*, on trouve également *que* comme cas-sujet masc. et fém. sing. et plur. du pron. interr. (v. 823 *Et si savrons, chier pere, q u e le demoisel fu;* v. 4205 *De quel terre elle est nee et q u e sont si parant;* v. 4362 *Q u e estes vos et dons et de quel terre nee;* etc.)

interr.) avec le verbe au pluriel (p. ex. *The people in the Highlands are what are called Celts)*, de *which* se rapportant à un antécédent personnel (p. ex. *He was not the man which the Jupiter had described him to be*) et de *which* (rel.) au lieu de *what* (p. ex. *When, which happened every day, they forgot their disguises for a while, they talked quite freely).*

P 147—157: Ruben G:son Berg, *Bidrag till attraktionsläran.* Ce mémoire, supplément à celui publié par l'auteur dans le t. III des *Studier i modern språkvetenskap* (1905), contient de nouveaux exemples curieux de l'attraction grammaticale que peut exercer, en suédois, un mot psychologiquement dominant sur son entourage (p. ex. *stelheten i hans rörelser voro skönjbara).*

P. 159—181: Åke W:son Munthe, *Strödda anteckningar om uttrycket «myror i huvudet» och några närstående bilder.* L'auteur continue ici ses recherches extrêmement intéressantes sur certaines locutions animales figurées en suédois (cf. *Studier*, tomes II et IV). Cette fois, il s'agit de locutions sémantiquement plus ou moins rattachées à la locution française *avoir la puce à l'oreille.*

P. 183—227: Hilding Kjellman, *Une version anglo-normande inédite du Miracle de s. Théophile.* La version publiée est celle du ms. Londres, Brit. Mus., Roy. 20 B XIV, avec la version de l'archétype latin (ms. Oxford, Balliol 240) au bas des pages. Un *Appendice* donne le «Miracle de la femme enceinte retirée de la mer par la sainte Vierge» d'après le même ms. anglo-normand. Des «Observations sur la langue des deux poèmes» terminent le mémoire.

P. 229—252: Hilding Kjellman et Harald Lindkvist, *Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois de 1908 à 1912.*

A. Wallensköld.

Ferdinand Brunot, Histoire de la langue française des origines à 1900. Tome IV: La Langue classique (1660—1715), première partie. Paris, A. Colin, 1913. XXIX + 656 p. gr. in-8°. Prix: broché 18 fr., relié 23 fr.

La publication de la magistrale *Histoire de la langue française* se poursuit avec une étonnante régularité. En 1911 parut la seconde partie du tome III (v. *Neuph. Mitt.* 1911, p. 87), et déjà en 1913 M. Brunot nous en donna une suite de près

de 700 pages: le volume ci-dessus indiqué. Pour pouvoir mener à bonne fin cette œuvre colossale, M. Brunot a eu, pour le volume en question, l'excellente idée de s'adjoindre comme collaborateurs deux spécialistes: son élève et ami M. Th. Rosset, l'auteur des *Origines de la prononciation moderne* (Paris 1911), et le savant romaniste de Groningue, M. J.-J. Salverda de Grave, qui a traité, avec tant de succès, de l'élément français en néerlandais. [1]) Des quatre livres qui composent le volume: I: Théoriciens et théories, II: La forme extérieure de la langue, l'orthographe, III: La prononciation, et IV: Le vocabulaire, le troisième est presque entièrement dû à la plume de M. Rosset, et le quatrième, qui, à lui seul, comprend les deux tiers du volume, est, si j'ai bien compris les paroles de M. Brunot dans la préface (p. X—XI), l'œuvre du professeur hollandais. M. Brunot s'est «borné à retoucher par endroits la forme de leur exposé pour le mettre en harmonie avec le reste du livre».

Le volume, par lequel s'ouvre l'histoire de la langue française pendant le demi-siècle qui a eu une si grande importance pour le français de nos jours, est en tout digne des précédents. *A. W.*

Eugen Lerch, Das invariable Participium praesentis des Französischen [une femme aimant la vertu]. Ursprung und Konsequenzen eines alten Irrtums Habilitationsschrift München. Erlangen 1913. (Sonderabdruck aus den »Rom. Forsch.», Bd. XXXIII, S. 369—488).

Schon in seiner als 42. Beiheft zur Zs. f. rom. Phil. erschienenen Abhandlung über »Prädicative Participia für Verbalsubstantiva im Französischen» (Halle, 1912) hatte Verf. (S. 21 fg.) das Thema der vorliegenden Arbeit berührt. Seine jetzige, sehr eingehende, auf ein überaus reichhaltiges Material gestützte Untersuchung will Folgendes beweisen:

1. Das s. g. invariable Part. praes. des heutigen Französisch sei, insofern es »zur Charakterisierung eines Nomens» dient (*une femme aimant la vertu*), eine direkte Fortsetzung des alt- und mittelfranzösischen variablen »adjektivischen» Par-

[1]) Voir spécialement *De Franse Woorden in het Nederlands* (Amsterdam 1906) et *L'influence de la langue française en Hollande d'après les mots empruntés* (Paris 1913).

tizips (*une chaîne d'or pesante vingt et cinq mille soixante et troys marcz d'or* Rab.), das noch im XVII. Jahrhundert ganz lebenskräftig ist (Beispiele S. 402 fg.) und von dem sogar in der heutigen Juristensprache Spuren zu finden sind (*les ayants droit, les ayants cause*). Die Veranlassung zur Invariabilität dieses adjektivischen Partizips, welche Invariabilität die Académie française am 3. Juni 1679 nach Abstimmen dekretierte, hätten die alten Femininformen auf *-ant* gegeben, welche als nichtflektiert und somit als Fortsetzungen des lateinischen Gerundiums aufgefasst worden seien.

2. Es wäre somit, da die jetzige Invariabilität die Folge eines Irrtums sei, richtiger und vernünftiger das Part. praes. regelmässig zu flektieren (*une femme aimante la vertu, une maison portante le numéro 40, une femme ayante cinq enfants*), ausgenommen in den Fällen, wo das Part. »zur Begleitung und Charakterisierung eines Verbums» dient, d. h. einen gerundialen (adverbiellen) Charakter hat (*Elle revenait pleurant*, wo es auch *en pleurant* heissen kann; *Je les voyais cueillant des fleurs* [»im Pflücken», aber auch *cueillants*, »als Pflückende»]; *La ville refusant de capituler, le général la fit bombarder*). [1]) Der Verf. ist der Überzeugung (S. 486), »dass das Sprachgefühl der Besten sich in Frankreich längst innerlich gegen diese Regeln [d. h. die Regeln über die Verwendung des invariablen Part. praes.] empört», so dass er nicht den Sprachgebrauch zu ändern beabsichtigt, sondern »ihm nur gegen die Regeln zum Durchbruch verhelfen» will.

In Betreff des ersten Punktes hat der Verf. m. E. unzweifelhaft recht. Welche lateinische Verbalform (Participium oder Gerundium) »etymologisch» auch zu Grunde liegen mag, eine Tatsache ist es ja, dass das Part. praes. im Alt- und Mittelfranzösischen adjektivisch aufgefasst wurde (vgl. auch Kalepky, Zs f. fr. Spr. XLI, Ref., S. 33). Und dass die unflektierten Femininformen auf *-ant* zur Auffassung von der Invariabilität des Part. praes. beigetragen haben, scheint mir die Untersuchung des Verfassers völlig bewiesen zu haben. Aber in Betreff des zweiten Punktes kann ich dem Verf. unmöglich folgen. Er sagt selbst S. 486: »Für einige Fälle ist vielleicht aus dem alten Irrtum von 1679 eine neue Wahrheit geworden, so dass hier die Nichtflexion dem Sprachgefühl der heutigen Franzosen wirklich entspricht.» Ganz so beurteile ich

[1]) S. 441 fg. bespricht Verf. einige Fälle von missbräuchlich flektiertem Gerundium im älteren Französisch.

überhaupt die heutige Verwendung des invariablen Part. praes. Allmählich sind die Franzosen zu der Auffassung gekommen, dass, sobald eine *-ant*-Form einen verbalen (nicht-adjektivischen) Charakter hat, sie unflektiert bleiben muss. Der Verf. macht sich mehrfach lustig über Verba, die angeblich eine »Handlung» (action) ausdrücken und wo Verf. keine »Handlung» entdecken kann (z. B. S. 473 *gémir*). Aber das ist nur ein Streit um die richtige Definition des invariablen Part. praes. Übrigens stellen ja gewöhnlich die Franzosen (s. z. B. Girault-Duvivier, Gramm. des gramm., 14. Aufl., Paris 1851, S. 707) neben die »action» auch die »opération d'esprit» (*penser, désirer*). Genauer sagt natürlich Kalepky (Zs. f. fr. Spr. XLI, Ref., S. 34), dass beim Part. praes. (Kalepky: Gérondif) »von dem (ein- oder mehrmaligen, rasch verlaufenden oder längere Zeit andauernden) Vollzuge eines Zustandes oder Tätigkeit die Rede ist», während das Verbaladjektiv »nur zur Kennzeichnung von Seienden als Trägern von Eigenschaften gebraucht wird». Dass bisweilen Schwankungen vorkommen können (*des sauvages vivent errant* oder *errants dans les bois*), ist begreiflich, da die Auffassungsweise nicht immer dieselbe zu sein braucht. So verstehe ich in dem Ausdruck *des sauvages vivent errants dans les bois* (ich würde allerdings nicht so schreiben) die Worte *errants dans les bois* als ungefähr gleichbedeutend mit »als in den Wäldern herumirrende» (= als Waldnomaden), während *errant dans les bois* einfach mit »welche in den Wäldern herumirren» zu übersetzen ist.

Wenn also, nach der heutigen Auffassung, das invariable Part. praes. immer einen verbalen Charakter hat, ist es unnötig bald vom Part., bald vom Gerundium zu sprechen. Entweder sollte man mit Kalepky (Zs. f. rom. Phil. XX, S. 287 fg.; Zs. f. fr. Spr. XLI, Ref., S. 28, 34 fg.) nur von Gérondif reden, oder auch, was mir praktischer zu sein scheint, mit den Franzosen diesen Namen für die Konstruktion mit *en* reservieren.

Folgende Kleinigkeiten seien noch erwähnt: S. 407 macht der Verf. einen kuriösen Fehler, wenn er *enfés* < infans schreibt, und glaubt, dass der Nom. amans *aimés* gegeben hätte. — S. 465, Fussn. 2. In der Tatsache, dass man *Elle lui en fut reconnaissante* sagt, sieht Verf. eine Inkonsequenz, da ein Verbaladjektiv nicht mit einem Objekt konstruiert werden darf. Aber Objekt und Dativ sind nicht dasselbe, und Adjektiva können mit einem Dativ verbunden sein, z. B. *Elle lui fut très sympathique.* — S. 477, Z. 1 v. u. Warum die altpik. Form *seïr* anstatt *seoir*?

A. Wallensköld.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 28. März 1914. In der Sitzung waren anwesend: der Vorstand und 10 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 15. März (Jahresfest) wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Dr. *I. Uschakoff* hatte im Anschluss an seine frühere Besprechung der deutschen Grammatik von Korlén (Schweden) mehrere Fragen über die Aufstellung und Behandlung des Lehrstoffes in unseren deutschen Schulgrammatiken ausgearbeitet, die er dem Verein zur Diskussion vorlegte.

1. *Ist in der Schulgrammatik eine breitere Darstellung, die grossenteils den Charakter von Erklärungen hat, einer möglichst konzisen Abfassung der Regeln vorzuziehen?*

Dr. *I. Uschakoff* weist auf die Möglichkeit eines vermittelnden Lehrsystems hin, wo eine knappe Formulierung der Regeln mit hinzugefügten, breiter abgefassten Erklärungen verbunden wäre, und erinnert an die Erfahrungen, die man mit einheimischen Lehrbüchern gemacht hätte und die nicht unbedingt zu Gunsten einer ausführlichen wissenschaftlichen Darstellung ausgefallen seien. Dem Lehrer sei zwar die ausführliche Behandlungsart ansprechender und interessanter, der Schüler aber brauche vor allem klare und konzise, im Lehrbuch zugängliche Regeln.

Professor *U. Lindelöf* macht auf den Unterschied aufmerksam, der zwischen der Grammatik der Muttersprache und derjenigen einer fremden Sprache besteht. In der muttersprachlichen Grammatik sind die Regeln zur richtigen Anwendung der Sprache entbehrlich, weil der Schüler diese Sprache schon beherrscht. Im fremdsprachlichen Unterricht aber sollen die Regeln wirklich ein Mittel sein zum Erlernen der Sprache. Auch die dem neusprachlichen Unterricht angewiesene geringe Stundenzahl macht bei uns eine verhältnismässig knappe Dar-

stellung nötig. Dem philologisch geschulten Lehrer liegt es ob, darüber hinaus dem rein Wissenschaftlichen tunlichst Rechnung zu tragen.

Magister *M. Wasenius* betont den grossen Nutzen von konzis abgefassten Regeln, die dem Gedächtnis eine wertvolle Stütze geben. Der räsonnierende Ton würde unseren Schulgrammatiken nicht zum Vorteil gereichen.

Professor *H. Suolahti* hält eine möglichst praktische und konzise Darstellung für erwünscht, sonst würde dem Theoretisieren ein zu grosser Spielraum gelassen. Die Aufgabe des grammatischen Lehrbuches sei nur das rein Sprachliche zu lehren. Besonders auf der Unterstufe sollte man alles Theoretisieren vermeiden.

Dr. *Uschakoff* hebt hervor, dass Korléns Darstellung nicht deshalb von der üblichen abweicht, weil er das Sprachliche mehr berücksichtigt als gewöhnlich, sondern weil er eine breitere, von der üblichen abweichende Darstellung der Regeln anwendet. Übrigens sei eine wissenschaftliche Darstellung, die dem rein Praktischen keinen Eintrag tue, auf der Oberstufe nötig und berechtigt.

2. *Ist die Darstellung von den Bedeutungen und dem Gebrauch der grammatischen Ausdrücke womöglich vor allem auf einen Vergleich der fremdsprachlichen Ausdrücke mit den entsprechenden muttersprachlichen zu gründen?*

Dr. *Uschakoff* weist auf zwei Darstellungsarten hin: für die eine — die z. B. Korlén anwendet — ist charakteristisch, dass bei der sehr ausführlichen Behandlung des betr. grammatischen Gebiets die Ausdrücke der Muttersprache herbeigezogen und stets mit den entsprechenden fremdsprachlichen zusammengestellt werden. Die andere Art sucht die Anwendung der Ausdrücke vor allem durch die fremdsprachlichen Beispiele selbst klarzulegen, ohne auf einen Vergleich mit der Muttersprache besonderes Gewicht zu legen.

Prof. *Suolahti* findet, dass in der Lehre von den Präpositionen Beispiele allein nicht immer genügen, um den Schülern den Gebrauch der Präpositionen klarzumachen. Derselben Meinung sind Lektor *Granit*, Dr. *Uschakoff* und Magister *M. Wasenius*, die kurze praktische Regeln, die sich doch nur auf leicht fassbare Sachen beschränken sollen, für notwendig halten.

Prof. *U. Lindelöf* findet die Formulierung solcher Regeln sehr schwer. Für die Wahl des jeweiligen Lehrverfahrens komme auch die Eigenart der betr. Muttersprache in Betracht.

Prof. *Suolahti* hält Regeln über den Gebrauch der Präpositionen nicht für weniger berechtigt als andere grammatische Regeln. Was sich nicht als Regel formulieren lässt, gehört in das Wörterbuch.

Dr. *Uschakoff* meint, dass man bei der Anführung von Ausdrücken mit Präpositionen nicht zu weit gehen, sondern sich auf gewisse Zusammenstellungen wichtiger Ausdrücke beschränken solle. Zu dem Zwecke müssten bei der nicht zu ausführlichen Erörterung solcher einzelnen (zeitlichen, ursächlichen u. s. w.) Abteilungen die Präpositionen von ihrem Platz in den Kasusgruppen getrennt werden (so sollten z. B. ursächliches *vor* und *aus* in derselben Gruppe behandelt werden). Dabei sollten die schwedischen Präpositionen nicht für die Behandlung massgebend sein. Ein ähnliches Verfahren liesse sich auch auf anderen grammatischen Gebieten verwirklichen.

3. Ist es empfehlenswert, die grammatischen Beispiele zum grössten Teil dem Textbuche zu entnehmen, das die Schüler auf der Unter- und Mittelstufe anwenden?

Magister *M. Wasenius* hält dieses Verfahren, das z. B. in Nyströms Lehrbuch zur Anwendung kommt, für ein sehr glückliches Prinzip. Die Schüler finden ein besonderes Vergnügen daran, ihnen schon bekannte Sätze zur Feststellung von grammatischen Regeln anzuwenden. Auf diese Weise können auch Musterbeispiele leichter dem Gedächtnis eingeprägt werden.

Lektor *Granit* stellt sich prinzipiell auf denselben Standpunkt wie Mag. Wasenius, findet aber das Prinzip bei uns praktisch nicht durchführbar wegen der grossen Menge von inhaltlich einander sehr unähnlichen Lesebüchern. Bei Wiederholungen auf der Oberstufe könnte auch der Mangel an Abwechslung nachteilig wirken. Derselben Ansicht sind Prof. *Lindelöf* und Dr. *Uschakoff*, der noch hinsichtlich der Korlénschen Grammatik bemerkt, wie die meistenteils dem Rodheschen Lesebuche entnommenen Sätze oft einen sehr zufälligen Charakter tragen. Es wäre zu wünschen, dass Beispiele, die dieselbe Regel veranschaulichen, womöglich einen stofflichen Zusammenhang hätten.

4. Ist betreffs der syntaktischen Erscheinungen eine in der Hauptsache nach den Satzteilen geordnete Darstellung einer Aufstellung nach den Wortklassen vorzuziehen?

Der Vorsitzende fragt die Anwesenden, ob sie sich diesmal über die Frage äussern wollen. Man beschliesst auf eine

Diskussion zu verzichten, zumal da die Frage ohne praktische Erfahrung schwer zu diskutieren sei.

5. Ist es wünschenswert, dass in einem vollständigen grammatischen Lehrbuch die Anwendung der Formen in der Flexionslehre durch Beispiele beleuchtet wird, die in Satzform auftreten, und sollen in diesem Falle die Paradigmen selbst Beispiele in der Form von Satzreihen enthalten?

Prof. *Lindelöf* gibt dem Paradigmensystem den Vorzug, teils weil gute Beispiele in Satzform schwer zu finden sind, teils weil sie den Schülern Schwierigkeiten bereiten. Den reinen Paradigmen kommt, ausser dem Vorzug des geringsten Raumes, die grösste Klarheit und Übersichtlichkeit zu.

Magister *M. Wasenius* hält Beispiele in Satzform auf der Unterstufe für wünschenswert, findet aber die ausschliessliche Anwendung von Satzparadigmen in einer vollständigen Grammatik nicht zweckmässig. Nach der Einübung mit Sätzen muss dem Schüler noch eine Übersicht über die reinen Formen geboten werden.

Prof. *U. Lindelöf* findet die Anwendung von Satzparadigmen in der Kasuslehre besser begründet als in den Verbparadigmen, wo die Motive zur Vermeidung reiner Paradigmen schwer zu ermitteln seien.

Dr. *Uschakoff* sagt, es sei von Gewicht, die Bedürfnisse der Oberstufe von denen der Unterstufe zu unterscheiden. Dem grammatischen Teil eines Elementarbuches gereiche der Gebrauch von Satzparadigmen zum Vorteil. Aber auf der Zwischen- und Oberstufe mache die geistige Entwicklung der Schüler solche Beispiele nicht mehr unentbehrlich, und bei Wiederholungen sei dieser Ballast den Schülern nur hinderlich. Auch sollte dasselbe Verfahren nicht auf alle Formen angewendet werden So könnte in einer für diese Stufen bestimmten Grammatik z. B. die Flexion der Substantive, Adjektive und der gewöhnlichen Pronomen sowie der Verben im Indik. rein paradigmatisch behandelt werden, da diese Formen bereits auf der Unterstufe eingeübt sind. Aber wenn es sich um den Konjunktiv handelt, sollten in der Flexionslehre nicht nur die reinen Formen sondern auch die hauptsächlichsten Gebrauchsweisen derselben veranschaulicht werden. Es sei nämlich undenkbar, dass der Lehrer bei einer ersten Vorführung des Konjunktivs von der ausführlichen Behandlung des Lehrbuches, wie sie der syntaktische Abschnitt bietet, Gebrauch machen könnte.

Dr. *E. Hagfors* erinnert daran, dass in Nyströms Lehrbuch der Konjunktiv bereits im zweiten Jahreskursus eingeübt wird und zwar in der Weise, dass die Lesestücke die Bekanntschaft mit den Konjunktiven vermitteln, während in dem grammatischen Teil nur die reinen Paradigmen aufgenommen werden.

Dr. *Uschakoff* weist darauf hin, dass nicht alle Schulen das Lehrbuch von Nyström anwenden. Übrigens könnte die Zweckmässigkeit des ersten Einlehrens vom Konjunktiv auf einer so frühen Stufe in Frage gestellt werden. Und was das Französische betrifft, enthält kein bei uns gebräuchliches Lehrbuch Lesestücke, die sich zur ersten Einführung in die Lehre des Konjunktivs eignen.

Magister *Wasenius* hält reine Paradigmen in den Grammatiken für notwendig; ausserdem sollten aber in den Elementarbüchern Satzreihen zur Anwendung gelangen.

Professor *Lindelöf* ist der Meinung, dass die Paradigmen nur die reinen Formen zu vermitteln hätten und nicht mit den später zu behandelnden Gebrauchskategorien zu vermengen seien.

Dr. *Uschakoff* erinnert daran, dass die Lehre vom Gebrauch des Konjunktivs in unseren deutschen und französischen Grammatiken für die Oberstufe bestimmt ist. Die Behandlung des Konjunktivs lasse sich aber nicht bis dahin aufschieben.

6. In Korléns Grammatik ist die Lautlehre sowie die Lehre von der Aussprache sehr weitläufig dargestellt, und dies ist besonders in denjenigen Teilen der Fall, die die Lautwerte der Buchstaben sowie die Dauer der Vokale und die Betonung behandeln. Ist eine solche ausführliche Darstellung zu empfehlen?

Professor *U. Lindelöf* macht die Ausführlichkeit von der Unterrichtsstufe abhängig. Wenn die Schüler schon früh durch stetiges Üben die nötige praktische Fertigkeit in der Aussprache erreicht haben, brauchen sie zu deren weiterer Befestigung in der Schule keine sehr ausführlichen Regeln mehr.

Dr. *Uschakoff* findet eine so ausführliche Darstellung wie diejenige Korléns in keiner Weise begründet; auch als Nachschlagebuch auf der Oberstufe sei dieser Teil wohl überflüssig, weil der Lehrer die vorkommenden schwierigen Wörter selbst angeben könne. Noch weniger sei dieser Teil wegen seiner Ausführlichkeit zur vollständigen Durchnahme in der Schule geeignet.

7. Ist hinsichtlich der Biegung des Adjektivs Korléns Verfahren zu empfehlen, nach welchem nicht drei verschiedene Deklina-

tionsklassen aufgestellt werden, sondern die Schüler in jedem einzelnen Fall den allgemeinen Regeln gemäss zu entscheiden haben, ob starke oder schwache Adjektivform anzuwenden ist?

Professor *U. Lindelöf* meint, man könne auch eine andere Aufstellung anwenden, die zwischen der üblichen Dreiteilung und der Korlénschen die Mitte halte, denn die gemischte Deklination ergebe sich bei folgerichtigem Denken aus der starken und schwachen und brauche deshalb nicht unbedingt als selbständige Deklinationsklasse aufgenommen zu werden.

Lektor *Granit* betont die Notwendigkeit die Schüler über die Gesetze zu belehren, die die Anwendung schwacher oder starker Endungen bedingen.

Dr. *Uschakoff* meint, dass eine Darstellung, die der gemischten Deklination keinen besondern Platz einräumt, das von Korlén angewendete Lehrverfahren zur Folge haben muss.

8. *Sollen in der Lehre von der Beugung des Substantivs die Typen* **der Luftballon**, *-s, -s,* **das Sofa**, *-s, -s, und der Typus* **der Name**, *-ns, -n als den übrigen Deklinationsklassen gleichgestellte Gruppen betrachtet werden?*

Dr. *Uschakoff* hält für seinen Teil eine solche Aufstellung nicht für notwendig: der Typus *Luftballon, Sofa* vertrete eine sehr spezielle Klasse der Substantive; die zweite Gruppe wiederum könne wegen der geringen Zahl der hierher gehörigen Substantive den anderen zahlreich vertretenen Klassen nicht gleichgestellt werden. Professor *H. Suolahti* ist derselben Meinung wie Dr. Uschakoff.

9. *Hat man Grund, in den Verbparadigmen und beim persönlichen und possessiven Pronomen die höfliche Anrede, den Typus* **Sie kommen**, *als den Typen* **du kommst**, **ihr kommt** *gleichgestellte Fälle der 2. Pers. Sing. und Plur. zu behandeln?*

Prof. *Suolahti* findet diese Aufstellung nicht nötig, ebenso Prof. *Lindelöf.*

Dr. *Uschakoff* glaubt, der Verf. sei durch die Rücksichtnahme auf die Bedeutung allein, nicht aber auf die Form, zu dieser Aufstellung gekommen. Ein solches Verfahren sei dem der englischen Grammatiken ähnlich, wo »you» im Sing. und Plur. vorkommt.

Prof. *Lindelöf* findet dieses Prinzip in der englischen Grammatik berechtigt, weil »thou» nicht mehr gebraucht wird. In einer deutschen Grammatik scheint die zweimalige

Aufnahme von »Sie» etwas schwerfällig und zumal in den Paradigmen unbequem.

In fidem:

Ludvig Granit.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 2. Mai 1914. Anwesend waren der Vorstand und 13 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Lektor *L. Granit* hielt einen Vortrag über die Einrichtung und Anwendung des Übungsbuches.

Die Einrichtung des Übungsbuches hängt von den verschiedenen Lehrzielen und Methoden ab. Die Reformmethode bedient sich oft keiner besonderen Übungsbücher, weil die Behandlung der Lesestücke eben in möglichst abwechselnden Übungen besteht, die zugleich das Einlehren bestimmter sprachlicher und grammatischer Escheinungen bezwecken. Wenn Übersetzungen in die Fremdsprache vorkommen, schliessen sie sich immer bereits eingeübtem Lehrstoff an. Wie ein reformmethodisches Übungsbuch eingerichtet ist, wurde durch die Besprechung des Übungsbuches von B. Eggert klargemacht.

Wird besonderes Gewicht auf grammatische Übungen und Regeln gelegt, doch unter Wahrung des Prinzips, dass nur ein bereits behandelter Lehrstoff der grammatischen Übung als Unterlage dient, so können Übungsbücher entstehen, in denen zusammenhängende, fremdsprachliche Textstücke, ohne die eigentliche Hauptlektüre zu bilden, den zur Einübung der betr. Regeln nötigen Stoff abgeben. Am bequemsten schliesst sich jedoch ein Übungsbuch dieser Art dem eigentlichen Lesebuche an.

Lesestücke und damit verbundene Übungen können auch in dialogischer Form auftreten, wie das z. B. oft in norwegischen Lehrbüchern geschieht. Es wird z. B. zuerst der fremdsprachliche Dialog durchgenommen und dann eine dialogisierte Variante davon in die Fremdsprache übersetzt.

Von finländischen Lehrbüchern, in denen nur bereits be-

kannter Lehrstoff den Übungen als Unterlage dient, wurden Nyströms Hilfsbuch und Uschakoffs Elementarbuch kurz besprochen. Nyström hält streng an dem Prinzip fest, dass die Lektüre das Zentrum des ganzen Unterrichts bilden soll. Der interessante zweite Teil scheint eine nicht leichte Aufgabe glücklich gelöst zu haben, nämlich wie der Grammatikunterricht in der 5. Klasse zu treiben ist ohne die Anwendung einer grösseren Grammatik und des bei uns üblichen Übungsbuches.

Uschakoff folgt einem etwas anderen Plan, indem er die Übungen (»Aufgaben») nicht nur gewissen Lesestücken anschliesst, sondern auch die im grammatischen Teil gegebenen Mustersätze sowie frühere Übungsaufgaben und zuweilen auch das systematische Wörterverzeichnis zu diesem Zwecke verwertet.

Weniger abwechselnd als die Einrichtung der Übungsbücher mit Anschluss an die Lektüre ist die der unabhängigen Übungsbücher, die zumeist nur Übersetzungen in die Fremdsprache enthalten.

Es fragt sich nun: wie kann ein Übungsbuch, das mit der Lektüre, also mit dem Lehrstoff, den der Schüler wirklich beherrscht, in fast keinem Zusammenhange steht, einen Übungsstoff bieten, den der Schüler hinsichtlich des Vokabulars, der idiomatischen Ausdrücke u. dgl. m. zu bewältigen vermag? Vor allen Dingen: wie ist das möglich bei den Extemporalien, die doch oft bei den systematischen Übungen einen so grossen Raum einnehmen?

Soll der Endzweck dieser Übungen, die Einübung der grammatischen Regel, nicht vereitelt werden, so müssen die systematischen Übungen nur leichten Übungsstoff bieten.

Was die äussere Form der Übungen betrifft, können bekanntlich die Übungsstücke entweder aus zusammenhangslosen Einzelsätzen bestehen oder einen zusammanhängenden Text bieten. Wenn grundsätzlich daran festgehalten wird, dass die Übungen einen womöglich interessanten Inhalt sowie nötige Abwechslung bieten sollen, müssen natürlich losgerissene Einzelsätze ausschliesslich als ein Notbehelf betrachtet werden, der nur dann zur Anwendung kommen soll, wenn zusammenhängender Text weniger sicher zum Ziele führt oder unbequemer ist. Auch dürfen die einzelnen Stücke nicht lang sein. Der Lehrer kann doch in der kurzen Zeit, die ihm bei uns gewöhnlich zur Verfügung steht, jedesmal nur ziemlich kurze Abschnitte durchnehmen, wenn er die Übung nicht allzu oberflächlich behandeln will. Auch rein psychologisch wirkt ein

langes Stück — dem es vielleicht an jedem fesselnden Inhalt mangelt — viel abschreckender, als wenn dieselbe Länge sich auf mehrere kleine, auch inhaltlich abwechselnde Stücke verteilt.

Unter den bei uns benutzten Übungsbüchern kamen zur kurzen Besprechung die von Calwagen und Öhquist. Die Einrichtung des letztgenannten Buches unterscheidet sich u. a. von der des Calwagenschen dadurch, dass es im ersten Teile auch deutsche Texte (Umänderungen u. Ergänzungen) bringt. In der Regel werden hier nur zusammenhangslose Sätze gegeben, die sich vor allem in der 5. Klasse zum Teil recht gut anwenden lassen. Im systematischen Teil werden sowohl zusammenhangslose Sätze als auch Aufgaben mit zusammenhängendem Inhalt gegeben. Die letzteren sind überhaupt zu schwer und öfters zu lang. Die für die Oberstufe bestimmten Aufgaben der »gemischten Übungen» sind oft beträchtlich schwer, wozu noch kommt, dass einige von ihnen, als Übungsstücke betrachtet, eine sprachlich zu wenig abwechselnde Form haben.

Die Anwendung des Übungsbuches ist oft schwerer als man es auf den ersten Blick vermuten könnte. Oft bieten die Übungsbücher einen so reichlichen Übungsstoff, dass der Lehrer keine Zeit dazu findet die Mehrzahl der Übungen durchzunehmen. Da kommt es denn in jedem einzelnen Falle auf den pädagogischen Blick des Lehrers und vor allem auf seine Erfahrung an die richtige Auswahl zu treffen.

Die Frage, welche Übungen unvorbereitet in der Klasse, welche nach häuslicher Vorbereitung durchzunehmen sind, muss der jeweiligen Entscheidung des Lehrers überlassen werden. Doch dürften sich einige Übungen, wie die Ergänzungen, sicherheitshalber zum unvorbereiteten Durchnehmen in der Klasse empfehlen. Beim Gebrauch eines unabhängigen Übungsbuches auf der unteren Mittelstufe stellen sich bei uns den unvorbereiteten Heimaufgaben weit grössere Schwierigkeiten in den Weg, weil die muttersprachlichen Texte hier noch zu schwer sind. Auf der Oberstufe kommen grammatische Übungen ohne Vorbereitung häufiger zur Anwendung. Eine unerlässliche Bedingung ist jedoch auch hier, dass die Übungen leichter Art sind.

Was die mündliche oder schriftliche Behandlung der Übungsstücke belangt, spricht für die erstere das raschere Tempo, das die Bewältigung grösserer Textabschnitte in kurzer Zeit ermöglicht, wobei der Lehrer zugleich Gelegenheit hat das Falsche sofort zu verbessern, Erklärungen zu geben, Vergessenes aufzufrischen u. s. w. Dazu kommt, dass die Schüler die mündlichen Aufgaben zwecks leichterer Einprägung oft auch

schriftlich vorbereiten. Doch zwingt natürlich eine schriftliche Übersetzung, die dem Lehrer eingereicht werden soll, den Schüler zur grösseren Sorgfalt bei der Ausarbeitung.

Was die Übungen ohne direkten Anschluss an die Grammatik betrifft, sollten grundsätzlich Übersetzungen in die Fremdsprache auf der Unterstufe vermieden werden, wenn sie sich nicht den Lesestücken eng anschliessen. Auch auf der Zwischenstufe kann die Nützlichkeit und Notwendigkeit von freien Hinübersetzungen in Frage gestellt werden, zumal auf der unteren Zwischenstufe. Auf der Oberstufe, wo bekanntlich, wie die Sachen jetzt bei uns liegen, die freien Hinübersetzungen einen sehr grossen Raum einnehmen, kommt es für den Lehrer vor allem darauf an sprachlich und inhaltlich geeignete Texte zu finden. Diese Auswahl ist in der Regel nicht leicht, zumal wenn der Lehrer Texte benutzen will, die einen wertvollen und anregenden Inhalt besitzen, der sich womöglich auf die jeweilige Lektüre bezieht und sich zur Einführung in die Kulturverhältnisse des betr. Volkes eignet.

§ 3.

Lektor *Granit* verlas einige Thesen, die er im Anschluss an seinen Vortrag ausgearbeitet hatte. Der Verein beschloss folgende Leitsätze einer Diskussion zu unterziehen:

1. Auf der unteren Mittelstufe ist es vorzuziehen, dass die grammatischen Übungen sich dem Lesebuche anschliessen.

2. Wenn auf der unteren Mittelstufe grammatische Übungsstücke ohne Anschluss an das Lesebuch angewendet werden, sollen sie kurz, zusammenhängend und leicht übersetzbar sein.

3. Die zum Übersetzen aus der Muttersprache bestimmten grammatischen Übungsaufgaben sollen auf der Oberstufe womöglich die Form von kurzen, zusammenhängenden und leicht übersetzbaren Stücken haben.

4. Von der Lektüre unabhängige Übungen im Hinübersetzen beginnen am frühsten auf der oberen Zwischenstufe und zwar unter gleichzeitiger Einführung eines grossen Wörterbuches.

Diskussion.

1. These. Dr. *Uschakoff* und Prof. *Suolahti* sind betreffs der Schwierigkeiten, die mit der Anwendung des Übungsbuches verknüpft sind, derselben Ansicht wie der Vortragende. Dr. *Uschakoff* macht auch darauf aufmerksam, dass die zusammenhangslosen Einzelsätze unseres deutschen Übungsbuches nicht numeriert sind und ihre Reihenfolge oft eine so bunte ist, dass

das Aufsuchen und die Zusammenstellung grammatisch zusammengehöriger Beispiele den Gebrauch der Sätze in hohem Grade erschweren. Das unabhängige Übungsbuch hält Dr. Uschakoff auf der unteren Mittelstufe nicht für nötig, wenn ein für diese Stufe bestimmtes Elementarbuch benutzt wird, in dem sich passende Übungsstücke den Textstücken anschliessen. Aber in den Lehranstalten, wo ein so weitläufiges Elementarbuch nicht gebraucht wird, machen sich die Schwierigkeiten sehr fühlbar, wenn das zu Gebote stehende Übungsbuch, wie das bei uns der Fall ist, sich auf dieser Stufe nicht gut anwenden lässt. Lektor *Granit* hält ein auch für die untere Zwischenstufe bestimmtes Elementarbuch für ein sehr geeignetes Mittel zur Abhilfe des jetzigen Übelstandes.

2. und 3. These. Dr. *Uschakoff* findet es prinzipiell nicht unrichtig, dass von der Lektüre unabhängige Übungsstücke zur Anwendung kommen, hebt aber die Notwendigkeit einer sorgfältigen Auswahl hervor, damit die Übungen dem jeweiligen Standpunkte der Klasse entsprechen sollen. Dr. *Laurila* macht auf einige Mittel aufmerksam, die das Übungsbuch ersetzen können: Besprechungen von Bildern und Benutzung des Lesestoffes, woran sich Übungen verschiedener Art anschliessen können. Doch will Dr. *Laurila* das gut eingerichtete Übungsbuch nicht abgeschafft wissen. Derselben Meinung ist Prof. *Suolahti* sowie Dr. *Hagfors*, der doch den vom Lehrer selbst ausgearbeiteten Beispielen den Vorzug gibt. Die Notwendigkeit einer Kontrolle über die Arbeiten der Schüler beim Gebrauch eines Übungsbuches betonen die Herren *Laurila* und *Hagfors*. Der letztere weist auch auf die knappe Zeit hin, die es verbietet besonders zahlreiche Übungen anzustellen. Dr. *Uschakoff* gibt zu, dass der Mangel an Zeit einen intensiven Gebrauch des Übungsbuches verhindert, glaubt aber, dass die Methode mit dem Übungsbuch zu arbeiten, doch einen wesentlichen Vorzug darbietet, indem die Schüler dann noch Gelegenheit haben, die Aufgaben zu Hause vorzubereiten, was besonders den schwächeren Schülern zum Nutzen gereicht.

4. *These.* Dr. *Uschakoff* meint, dass den Schülern auch vor der Zeit, wo sie ein vollständiges Wörterbuch benutzen dürfen, ein muttersprachlich-deutsches Wörterverzeichnis zugänglich sein sollte. Prof. *Suolahti* hält die freien Übungen für entbehrlich und meint, kurze Übungsstücke im Anschluss an die Grammatik seien nützlicher. Dr. *Hagfors* ist der Meinung, dass diese Übungen nur mündlich zu treiben seien, weil die schriftlichen Arbeiten oft nicht selbständig ausgeführt werden.

Dr. *Laurila* findet schriftliche Arbeiten notwendig, wenn die Übungsaufgaben schwer sind, und weist auf die Notwendigkeit hin, den Schülern eine gewisse Unterlage für die Maturitätsprüfungen zu geben. Die Gefahr der Unselbständigkeit sei allerdings nicht ganz zu beseitigen, doch könne der Lehrer sich durch Abfragen darüber vergewissern, ob der Schüler selbständig gearbeitet habe. Dr. *Uschakoff* glaubt, diese Gefahr sei doch mehr mit den häuslichen als mit den Klassenarbeiten verknüpft. Prof. *Suolahti* hält mündliche Übersetzungen in der 8. Klasse nicht für nötig, weil die Schüler grösseren Gewinn aus schriftlichen Übungen tragen, wie sie auch nach seiner Erfahrung solchen Arbeiten mehr Interesse abgewinnen. Auch bleibt bei gründlichem Treiben der schriftlichen Übungen keine Zeit zur mündlichen Übersetzung übrig. Dr. *Laurila* dagegen ist der Meinung, dass eine schriftliche Arbeit jede zweite Woche die nötige Zeit zu mündlichen Übersetzungen übrig lässt. Er möchte die mündlichen Übersetzungen nicht beseitigen, weil dabei oft eine gehaltvollere Ausbeute möglich wird und sie zudem ein Zeitersparnis bedeuten, was bei der knapp bemessenen Zeit von beträchtlichem Wert ist. Die Schüler selbst finden die schriftlichen Arbeiten oft bequemer, weil sie nicht, wie bei mündlicher Arbeit, den Text zu memorieren und etwaige Fragen des Lehrers zu beantworten haben.

In fidem:
Ludvig Granit.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 31. Oktober 1914. Anwesend: der Ehrenpräsident Prof. W. Söderhjelm, der Vorstand und 21 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 2. Mai wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Schriftführer, Lektor *L. Granit,* verlas den Jahresbericht über das akademische Jahr 1913—1914.

§ 3.

Die Wahl des Vorstands für 1914—1915 ergab folgendes Resultat:

Prof. *A. Wallensköld*, erster Vorsitzender;
Prof. *U. Lindelöf*, zweiter Vorsitzender;
Lektor *L. Granit*, Schriftführer und Kassenverwalter.
Zu Revisoren wurden gewählt: Fräulein *E. Snabb* und Herr *E. Svibergson*; Suppleant; Fräulein Mag. Phil. *M. Stoltzenberg*.

§ 4.

Professor *A. Wallensköld* übernahm den Vorsitz mit warmen Worten des Dankes für das ihm erwiesene Vertrauen. Zugleich sprach er dem Verein und dessen vorigem Präsidenten, Prof. *H. Suolahti*, seinen Dank aus für die ihm an seinem fünfzigsten Geburtstage erwiesene Aufmerksamkeit.

§ 5.

Folgende neue Mitglieder wurden aufgenommen:
Die Damen Mag. Phil. *Ella Blåfield* und Stud. *Helmi Arneberg*, die Herren Lektor *E. Hårdh* und Mag. Phil. *H. G. Kuusinen*.

§ 6.

Prof. *W. Söderhjelm* machte auf das soeben erschienene französisch-finnische Wörterbuch von *E. Hagfors* aufmerksam.

§ 7.

Prof. *W. Söderhjelm* hielt einen Vortrag über »George Dandin».

In fidem:

Ludvig Granit.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins über das akademische Jahr 1913—1914.

Im Laufe des Berichtsjahres fanden sieben Sitzungen statt, die durchschnittlich von 17 Mitgliedern besucht waren. Die Programme der Verhandlungen enthielten Vorträge und Besprechungen. Es wurden acht Vorträge gehalten, von welchen fünf einen wissenschaftlichen Charakter trugen und drei Fragen pädagogischer Art behandelten. An die pädagogischen Vorträge

sowie an die Besprechungen, die gleichfalls pädagogische Arbeiten erörterten, knüpften sich Diskussionen — in allem vier Diskussionsabende — an.

Das Jahresfest wurde am 15. März gefeiert.

Die Neuphilologischen Mitteilungen erschienen im Jahre 1913 in 4 Lieferungen mit 8 Nummern und enthielten 268 Textseiten. Als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten hat das Consistorium Academicum auch für dieses Jahr dem Verein 500 M. angewiesen.

Die Mitgliederzahl des Vereins — die zwei Ehrenmitglieder nicht mit eingerechnet — betrug 138, die der Abonnenten der Zeitschrift 117.

Der in der ersten Sitzung vom 27. September 1913 gewählte Vorstand setzte sich zusammen aus den Herren:

Professor *H. Suolahti*, erster Vorsitzender und zugleich Hauptredakteur der Neuphilologischen Mitteilungen;

Professor *U. Lindelöf*, zweiter Vorsitzender;

Dr. *I. Hortling*, Schriftführer und Kassenverwalter.

Da sich Dr. *Hortling* verhindert sah, das Schriftführer- und Kassenverwalteramt zu bekleiden, wurde am 25. Oktober 1913 Lektor *L. Granit* zum Sekretär und Kassenführer gewählt.

Helsingfors, den 21. Oktober 1914.

Ludvig Granit.

Eingesandte Litteratur.

Anna Bohnhof — A. Cotter, Engelsk handelskorrespondens för nybörjare. Helsingfors, Otava, 1914 (=Högre Svenska Handelsläroverkets publikationsserie IV). XII + 93 8:o. Preis 2: 50, geb. 3: 25.

Max Born, Nachträge zu The Oxford English Dictionary, A New English Dictionary on Historical Principles, edited by Sir James A. H. Murray, H. Bradley, W. A. Craigie. III. Teil. (= Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht der Chamisso-Schule in Schöneberg. Ostern 1914). 72 S. 8:o.

Collection Teubner, publiée à l'usage de l'enseignement secondaire par F. Dœrr et L. Petry, n° 11: La Révolution française. Vol. II. La Convention, morceaux choisis et annotés en collaboration avec *W. J. Leicht* par *Georges Hardy*. Texte, avec 8 illustrations, 73 p. — Notes, 52 p. Leipzig et Berlin, B. G. Teubner, 1914.

A. Cotter — Anna Bohnhof, Englantilainen kauppakirjeenvaihto. Alkeiskurssi. Helsinki, Otava, 1914 (=Suomen Liikemiesten Kauppaopiston julkaisuja XVII). XII + 65 S. 8:o. Preis 2: 50, geb. 3: 25.

Edwin Hagfors, Dictionnaire français-finnois — Ranskalais-suomalainen sanakirja. Helsinki, 1914 (= Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran toimituksia. 136 osa). XXXI + 1088 p. in-8°.

Gustav Krüger, Schwierigkeiten des Englischen. II. Teil: Syntax, 2. Abt.; Eigenschaftswort, Umstandswort. Zweite, verbesserte und stark vermehrte Auflage. Dresden u. Leipzig, C. A. Koch, 1914. XII S. + S. 219—702 8:o. Preis: geh. 11 Mk., geb. 13 Mk.

E. Lasserre et *J. Grandjean*, Étude du verbe, théorie et exercices. Manuel destiné à l'Enseignement pratique du Français. Genève, A. Jullien, 1913. VI + 208 p. in-8°.

Heinrich Morf, Geschichte der französischen Literatur im Zeitalter der Renaissance (= Grundriss der romanischen Philologie, begründet von Gustav Gröber. Neue Folge. 1. Französische Literatur. 4). Zweite verbesserte und vermehrte Auflage. Strassburg, Karl J. Trübner, 1914. VIII + 268 S. 8:o.

Namn och Bygd, Jahrg. I (1913), Heft 3; Jahrg. II (1914), Heft 1—5.

Obra del Diccionari general de la llengua catalana. Questionari I.

Pour faire connaître un peu la manière dont on a organisé la grande enquête dialectologique ayant pour but la réunion de matériaux pour le futur *Dictionnaire général de la langue catalane*, le directeur actuel de ce travail, M. P. Barnils, nous a adressé en quelques exemplaires le premier «Fragebogen», où sont formulées des questions relatives aux noms des mois et aux noms des jours de la semaine, la circulaire générale fournissant les indications nécessaires pour unifier la transcription et un block-modèle portant quelques autres indications pratiques, avec l'échantillon d'une fiche toute faite. Sur cette dernière sont inscrits une forme du nom du 'chat', singulier et pluriel, et un certain nombre de tours de phrase ou de proverbes où entre le nom du chat, le tout en transcription et avec des explications en catalan littéraire. L'alphabet phonétique, quoique un peu simplifié, est celui de M. Schädel, mais

d'autres transcriptions sont tolérées. — Tous nos vœux pour que ce travail important avance et soit mené à bonne fin! — *O. J. T.*

Отчетъ императорскаго Московскаго и Румянцовскаго Музея за 1893 годъ. Moskau 1914. 94 + 221 + XV + 81 + 24 S.

W. Fritz Schmidt, Die spanischen Elemente im französischen Wortschatz (= Beiheft 54 zur Zs. f. roman. Philol.). Halle a. S., M. Niemeyer, 1914. XV + 210 S. 8:o. Abonnementspreis M. 6,50; Einzelpreis M. 8,—.

Hugo Schuchardt, Die Stellung des Subjektpronomens in den baskischen Verbalformen (zu RB 7, 428—438), 5 S. (Sonderabdr. aus der Revue basque, Bd. VIII, 1).

Derselbe, Zu Rev. 7, 475 ff. — Baskisch und Hamitisch. 4 S. (Sonderabdr. aus der RB).

Derselbe, Zu RB 7, 571 ff. — Zu RB 7, 566 — Besprechung von L. Siret, Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques, t. I. (1913). 6 S. (Sonderabdr. aus der RB).

Derselbe, Besprechung von Otto Jespersen, Sprogets Logik (1913). 4 S. (Sonderabdr. aus Anthropos, 1914).

Derselbe, Zum Negerholländischen von St. Thomas, 20 S. (Sonderabdruck aus Tijdschrift voor Nederlandsche Taal- en Letterkunde XXXIII, S. 123—142).

Sprachkunde, Blätter für Sprachforschung und Sprachlehre. Berlin-Schöneberg, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung (Prof. G. Langenscheidt). II. Jahrg., Heft 1—4 (Okt. 1913—Juli 1914): H. Kuttner, Der Werdegang unserer Muttersprache; C. A Rossignot, Über die Anwendung der Phonetik im Sprachunterricht (Schluss); C. J. Vierhout, Die Wirkung der Analogie in der Sprachentwickelung; P. Jansen, Über französische Lautlehre; K. Stuhl, Bayern, Böhmen und Boier; Kleinere Mitteilungen; usw.

Die Zeitschrift, die k o s t e n f r e i an Interessenten zugesandt wird, erscheint im ersten Monat jedes Viertel-Jahres in Heften von 16 Quartseiten.

Emil Winkler, Die Lieder Raouls von Soissons. Halle a. S., M. Niemeyer, 1914. IX + 96 S. kl. 8:o. Preis: Mk. 3,—

Schriftenaustausch.

Bibliothèque Méridionale, 2e série, tome XVI: Henri Mérimée, L'art dramatique à Valencia depuis les origines jusqu'au commencement du XVIIe siècle. Toulouse, Imprimerie et Librairie Édouard Privat, 1913. 734 p. gr. in-8°.

Bulletin de dialectologie romane, vol. VI (1914), n° 1: B. Schädel, Préface à la sixième année; Comptes-rendus; Nouvelles; Bibliographie.

Butlletí de Dialectología catalana, publicat per les oficines del Diccionari general de la Llengua Catalana, I (Abril—Desembre 1913), Barcelona, Institut d'estudis catalans, 1914: Als lectors; Sistema de transcripció; P. Fabra, Els mots àtons en el parlar de Barcelona, I; P. Barnils, El parlar «apitxat»; A. Griera, Notes sobre'l parlar d'Eiviça i Formentera; M. de Montoliu, Etimologíes catalanes; P. Barnils, Notes sobre l'aranès; Bibliografía; Crònica.

> «El *Butlletí de Dialectología catalana* constarà anualment de quatre números de 16 pàgines almenys. El preu de subscripció serà de 3 pessetes l'any».

The Journal of English and Germanic Philology, Vol. XIII, No. 2 (April 1914): Julius Goebel, Aus Rudolf Hildebrands Nachlass (Zu Walther von der Vogelweide); Harry T. Collings, The Language of Freytag's »Die Ahnen»; Frederick A. Braun, Margaret Fuller's Translation and Criticism of Goethe's »Tasso»; Emma Gertrude Jaeck, John Oxenford as Translator; A. LeRoy Andrews, Ibsen's »Peer Gynt» and Goethe's »Faust»; Horace Ainsworth Eaton, De Quincey's Love of Music; Franklyn Bliss Snyder, Stuart and Jacobite Lyrics; Raymond Macdonald Alden, The Use of Comic Material in the Tragedy of Shakespeare and his Contemporaries; Joseph Quincy Adams, Jr., Some Notes on Henry Glapthorne's »Wit in a Constable»; J. B. Fletcher, »Spenser's Earliest Translations»; Reviews and Notes.

Les Langues Modernes, 12e année, n° 5 (mai 1914): René Sturel, Culture désintéressée?; M. E., Les familles et l'enseignement des langues vivantes; G. d'Hangest, Notes anglaises; Ch. Krumholtz, Notes allemandes; H. Collet, Notes espagnoles; Livres et Revues; etc. — N° 6 (juin 1914): Une Exhumation; L'épreuve écrite au baccalauréat; G. d'Hangest, Notes anglaises; Ch. Krumholtz, Notes allemandes; M. Mignon, Notes ita-

liennes; Livres et Revues; etc. — N° 7 (juillet 1914): M^lle B. Gagnot, Les langues vivantes aux examens des bourses (ens. sec. des jeunes filles); E. Simonnot, Le Congrès de Brême; J. Milliot-Maderan, Le Congrès de Montpellier; G. d'Hangest, Notes anglaises; Ch. Krumholtz, Notes allemandes; H. Collet, Notes espagnoles; R.-L. Cru, Notes américaines; Livres et Revues; etc. — N° 8 (août—sept 1914): H. Dupré, Le Congrès d'Amsterdam; Compte-rendu de la réunion pédagogique du 25 juin 1914 (conférence Marchand sur l'enseignement scientifique des langues vivantes et le rôle du phonographe; discussion); Livres et Revues; etc. — N° 9 (oct.—nov. 1914): Bibliographie; Bulletin de l'Association; Chronique du mois; Notes et Documents; etc.

Mnemosyne, nova series, vol. XLII, pars III—IV (1914).

Modern Language Notes, Vol. XXIX, No. 5 (May 1914): Gordon Hall Gerould, The Legend of St. Christina by William Paris; A. Le Roy Andrews, Old Norse Notes; Henri François Muller, »Daphné»: Alfred de Vigny Historien; John S. P. Tatlock, Notes on Chaucer: The Canterbury Tales; Reviews; etc. — No. 6 (June 1914): Allan H. Gilbert, »Samson Agonistes», 1096; Colbert Searles, The Three Kings of Racine's »Andromaque», Act. V, Scene 2; Preston A. Barba, »Ein Mann ohne Vaterland»; Wm. Chislett, Jr., The Sources of »Ralph Roister Doister»; Reviews; etc. — No. 7 (November 1914): W. Strunk, Jr.: Some Related Poems of Wordsworth and Coleridge; M. B. Ogle, Further Notes on Classic Literary Tradition, I; Henry David Grey, Romeo, Rosaline, and Juliet; Jacob N. Beam, American Birds and Two German Poets; Reviews; etc.

Moderna Språk, VIII. Jahrg., Nr. 5—6 (Mai—Juni 1914): Ivan Pauli, Några ord om textval och textbehandling vid undervisningen i tyska å gymnasiet; Hilding Andersson, Hermann och Dorothea; C. S. Fearenside, A further Stage on the Stage-Coach; Carl Collin, Eine Worterklärung: »Irrwurzen»: usw. — Nr. 7 (Okt. 1914): Hilmer Gillqvist, Ein Kleistwerk; Sidney Charleston, That old Stage Coach again; T. H. Svartengren, Oxford Vacation Course 1914; Artur Korlén, En randanmärkning till Ivan Paulis artikel om textbehandling; Ivan Pauli, Svar. — Nr. 8—9 (Nov.—Dez. 1914): Carl O. Koch, The Supernatural in Modern Fiction; Emil Låftman, Om uttalet av låneord i tyskan; H. Klinghardt, Ett inlägg i frågan om översättningen i skolorna; usw.

Museum, 21^ste Jaarg., N° 8—12 (Mei—Sept. 1914); 22^ste Jaarg. N° 1—2 (Oct.—Nov. 1914).

Rassegna bibliografica della letteratura italiana, anno XXII, Num. 4—6 (30 Aprile—30 Giugno 1914): A. Bertoldi, Appunti bibliografici per un commento al »Decameron»; A. Della Torre, Rassegna del centenario Boccaccesco; ecc. — Num. 7—9 (31 Luglio—30 Sett. 1914): A. Pellizzari, L'arte e la fede di Alessandro Manzoni [Rassegna Manzoniana]; L. Filippi, rec. di L. Tonelli, L'evoluzione del teatro contemporaneo in Italia; ecc. — Num. 10 (31 Ott. 1914): P. E. Pavolini, rec. di Dante, Jumalainen näytelmä, I, Helvetti (Suomentanut Eino Leino); ecc.

Revista de Filología Española. Director: Ramón Menéndez Pidal. Tomo I, cuad. I° (Enero—Marzo 1914). Sumario: M. Asín Palacios, El original árabe de la »Disputa del Asno contra Fr. Anselmo Turmeda»; R. Menéndez Pidal, Elena y María (Disputa del clérigo y el caballero), poesía leonesa inédita del siglo XIII; Reseñas; Bibliografía de 1913; Noticias.

> »La *Revista de Filología Española* se publica en cuadernos trimestrales, formando cada año un tomo de 400 o más páginas. Comprende estudios de bibliografía, historia de la civilización, lengua, literatura y folklore. — — — Precios de subscripción: España, 15 pesetas año; estranjero, 17 francos año. Redacción y administración: Paseo de Recoletos, 20, Madrid.»

Studi di Filologia Moderna, anno VII, fasc. 1—2 (Genn.—Giugno 1914): Guido Manacorda, Riccardo Wagner e lo spirito del germanesimo; Eugenio Mele, Tra grammatici, maestri di lingua spagnuola e raccoglitori di proverbi spagnuoli in Italia; Lorenzo Bianchi, Die dramatische Kunstform bei Heinrich von Kleist; Comunicazioni; Recenzioni; ecc.

Unterricht und Sprechmaschine, 6. Jahrg. Nr. 2—3 (April—Juni 1914).

Virittäjä, 1914, Nr. 6—7.

Mitteilungen.

Einheimische Publikationen: *Olaf Homén,* Studier i Fransk Klassicism (1630—1665). Helsingfors 1914. 419 S. 8:o. — *Arthur Långfors,* L'Histoire de Fauvain. Reproduction phototypique de 40 dessins du manuscrit français 571 de la Bibliothèque nationale (XIV^{e} siècle), précédée d'une

introduction et du texte critique des légendes de Raoul le Petit. Paris, P. Geuthner, 1914. 32 p. in-4° et dix planches.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *T. E. Karsten*, Ett par svenska ortnamnsgrupper i Finland, in Namn och Bygd I (1913), 117—125; Tīwaz, ebend. II (1914), 165—204. — *A. Långfors*, Le Dit des Hérauts par Henri de Laon, in Rom. XLIII, 216—25; Le troubadour Guilhem de Cabestanh (cont.), in Annales du Midi, 1914, Nr. 102; Bespr. von Archiv für das Studium der neu. Spr. und Lit. CXXVIII—CXXX (1912—1913) in Rom. XLIII, 136—7, 284—6; von G. Huet, Saint Julien l'Hospitalier (Mercure de France, 1er juillet 1913, p. 44—59), in Rom. XLIII, 155—6; von J. Zanders, Die altprovenzalische Prosanovelle (1913) und K. Zipp, Die Clarisse-Episode des Lion de Bourges (1912), in Rom. XLIII, 160. — *U. Lindelöf*, Altnordhumbrisches gimungo »Hochzeit», in Anglia, Beiblatt XXV, 6. — *R. Saxén*, Några nyländska byanamn, in Namn och Bygd II (1914), 226—234. — *Oiva Joh. Tallgren*, Sur le vocalisme castillan, à propos des découvertes de M. Colton, in Bull. hisp. 1914, S. 225—238.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *E. Ilvonen*, Parodies de thèmes pieux dans la poésie française du moyen âge, bespr. von A. Jeanroy, Rev. crit. 1914, Nr. 19. — *U. Lindelöf*, Grundzüge der Gesch. der engl. Sprache, kurz bespr. in den Neu. Spr. XXII, Nr. 3. — *L. Spitzer*, Etymologisches aus dem Katalanischen (N. M. 1913, S. 157 ff.), bespr. von P. B. in Butlletí de dial. cat. I, 64.

Voranzeige: Doz. *O. J. Tallgren* bereitet unter Mitwirkung von Prof. Dr. *Luigi Sorrento* (Catania) eine italienische Neuausgabe seiner Arbeit »Sur la rime italienne et les Siciliens du XIIIe siècle» (Mémoires de la Soc. néo-philologique de Helsingfors, tome V) vor. Prof. Sorrento hat die Absicht der Arbeit obendrein ein »Studio sul dialetto siciliano» beizufügen.

Berichtigungen und Zusätze: S. 127, Fussnote 3, soll hinzugefügt werden: »Durch die ausführlichere Behandlung Hultmans in Hälsingelagen S. 196, Fussn. 2 wird die in FFT ausgesprochene Ansicht über *ōxla* indessen gerechtfertigt.» — S. 158: 8—9. Der Satz »Sie - - - - vor» wird gestrichen.